LES CARACTERES DE LA DOVLEVR.

ADVIS AV LECTEVR.

LE Mot de DOVLEVR qui fait le tiltre de ce Chapitre, est vn terme general qui se prend pour la Tristesse & pour la Douleur sensible. Car non seulement on dit d'vn homme qui est affligé, qu'il a de la Douleur, qu'il faut auoir Douleur de ses pechez, & que l'on sent de la Douleur dans la partie qui a esté blessée; Mais encore puisque la Tristesse & la Douleur corporelle ne sont qu'vne mesme espece de Passion, comme nous monstrerons, elles doiuent auoir vn nom commun qui ne peut estre autre que la Douleur, car celuy de Tristesse ne se dit iamais que de l'esprit. C'est donc en ce sens-là que nous nous en seruons au commencement de ce discours; quoy que dans la suite nous l'appliquions ordinairement à la Douleur corporelle.

LES
CHARECTERES
DES PASSIONS.
VOLVME IV.
Où il eſt traitté de la Nature & des Effets de
LA DOVLEVR.

Par le Sieur DE LA CHAMBRE, *Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & ſon premier Medecin Ordinaire.*



A PARIS,
Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Image S. Eſtienne.

M. DC. LXII.
Auec Priuilege de ſa Majeſté.



LES CHARACTERES DE LA DOVLEVR.

PREMIERE PARTIE.



OVT le monde parle de la Douleur, comme si c'estoit le poison de l'esprit, le tourment du corps & l'horreur de la Nature; TOUS les animaux la fuyent; LES hommes en font le souuerain mal; ET les Philosophes mesme ne veulent pas que leur Sage la ressente, comme si ell'estoit l'ennemie de la Raison & de la Felicité. *Eloge de la Douleur.*

Mais n'y auroit-il point quelque erreur

dans tous ces ſentimens? car enfin la Douleur eſt vne Paſſion; Et il n'y a point de Paſſions qui de ſoy ne ſoient vtiles & neceſſaires: Puiſque ce ſont des mouuemens que la Nature inſpire à l'Animal pour ſa conſeruation; Et qu'il n'y a pas d'apparence qu'en ce point elle ſe ſoit trompée, eſtant ſi ſage comm'ell'eſt, ny qu'elle l'ayt voulu tromper eſtant ſi bien-faiſante.

Aſſeurement on a pris la cauſe de la Douleur pour la Douleur meſme; on a confondu le mal auec le remede, & l'on a attribué les deſordres qu'apportent les maux à la Paſſion qui les fuit, & qui taſche d'en affoiblir la violence.

Non, la Douleur n'eſt pas le veritable mal qui nous touche, c'eſt l'Infamie, c'eſt la perte d'vn amy, ce ſont les maladies & les autres malheurs qui arriuent dans la vie; Et la Paſſion qui ſuruient à ces accidens, n'eſt autre choſe que la fuite où l'Ame s'engage pour ſe ſauuer du peril où ils la precipitent. Si cela eſt ainſi, qui oſeroit dire que la fuite du mal fuſt vn mal? que les ſoins de l'éuiter fuſſent contraires à la

vie ? Et qu'vne precaution ſi neceſſaire fuſt incompatible auec la ſageſſe?

Mais ie diray bien dauantage : quand la Douleur ſeroit vn mal, ce ſeroit vn mal vtile & neceſſaire ſans lequel la vie ſeroit non ſeulement exposée, mais tout à fait abandonnée à la violence des choſes qui la peuuent deſtruire. Car comme le Plaiſir eſt vn attrait que la Nature a meſlé auec la jouyſſance des biens, afin de ſolliciter l'Animal à les rechercher plus ardemment: ell'a joint auſſi la Douleur à la rencontre des maux, comme vn ſignal qui le doit aduertir du danger où il eſt preſt de tomber, & des efforts qu'il doit faire pour s'en garantir.

En effet ſi l'approche du feu n'eſtoit point douloureuſe, il ſe trouueroit à la fin que le corps en ſeroit conſumé auant qu'on s'en fuſt aduisé : Si les bleſſeures eſtoient inſenſibles, on ne ſe mettroit pas en peine de les éuiter, & tres ſouuent les plus legeres penetreroient iuſques aux ſources de la vie, ſi la Douleur ne conſeilloit de fuyr ou de ſe mettre en deffenſe. Enfin ſi l'Affliction

ne ſuccedoit aux malheurs qui nous arriuent, outre que les plus nobles & les plus genereuſes vertus ne ſeroient plus d'aucun vſage; nous ſerions priuez de l'inſtruction que les aduerſitez nous donnent, & nous ne ſentirions point cét aiguïllon qu'elles portent auec elles pour picquer & reueïller noſtre eſprit, & le tirer de l'aſſoupiſſement où la proſperité a de couſtume de le ietter.

Mais cette Paſſion n'eſt pas ſeulement vtile aux particuliers, elle l'eſt encore à la ſocieté ciuile, qui ſeroit ſans elle vne aſſemblée d'Animaux ſauuages, ou de qui l'on pourroit dire plus veritablement qu'on n'a fait des ſtatuës de l'ancienne Rome, que ce ſeroit vn peuple de pierre & de marbre. Car puiſque la compaſſion eſt vne Douleur qui nous attendrit le cœur & qui nous fait reſſentir les peines & les afflictions d'autruy, il eſt certain que celuy qui n'en eſt point touché n'a pas le cœur humain, qu'il a la dureté des marbres ou la ferocité des beſtes, & qu'il ne merite pas de viure parmy les hommes. Ouy ſans doute, la Compaſ-

ſion eſt vn des plus forts liens qui les joint & qui les vnit enſemble, elle les engage en meſmes intereſts, elle leur perſuade de ſe ſecourir l'vn l'autre, & leur donne en effet des armes ou des remedes pour chaſſer ou pour adoucir leurs maux. De ſorte qu'on peut aſſeurer qu'elle ne rend pas ſeulement la ſocieté commode & agreable, mais encore que c'eſt elle principalement qui l'a eſtablie & qui la conſerue.

Si l'on veut meſme conſulter la Religion qui ſçait le veritable vſage de nos Paſſions, elle nous apprendra que la Douleur eſt l'vnique remede qui purifie noſtre Ame, qui la guerit des vices qu'ell'a contractez, & qui la preſerue de ceux où elle peut tomber. Et quoy qu'elle nous promette la ſouueraine Felicité, elle nous monſtre en meſme temps, que le chemin qui nous y doit conduire eſt tout ſemé d'eſpines & arroſé de larmes ; qu'on n'y peut entrer qu'auec les peines & les ſouffrances ; Et qu'apres auoir ſurmonté toutes les difficultez qui s'y rencontrent, on trouue enco-

re au bout la crainte & la terreur qui ſont ineuitables. De ſorte que ſelon ſes maximes, auſſi bien que celles de la Nature, il faut croire que ſans la Douleur les hommes ſeroient miſerables, & que le plus grand mal qui leur pouuoit arriuer, c'euſt eſté de ne ſentir point le mal.

Apres cela, aurions-nous à dire quelque choſe contre cette Paſſion, & pourrions-nous trouuer des raiſons pour ſouſtenir l'auerſion que l'on a contre elle, & pour approuuer les deſordres dont on l'accuſe? Ouy certainement, elle n'a pas plus de priuilege que toutes les autres, qui bien qu'elles ſoient quelquefois vtiles, sõt neantmoins dommageables en mille rencontres; et qui pour eſtre inſpirées de la Nature, ne laiſſent pas de corrompre ſouuent la Nature.

Car enfin quelque ſage que ſoit cette ſecrete Intelligence qui gouuerne l'Animal & que nous appellons Nature, elle ſe trompe ſouuent dans les deſſeins qu'elle forme, & les effets ne reſpondent pas touſiours

aux conseils qu'elle prend. Combien de fois irrite-t-elle les maladies en les voulant dompter? Combien de fois les rend-elle indomptables en ne les voulant pas irriter? Il est vray qu'elle inspire la Douleur comme vn moyen par lequel l'Ame doit fuyr ce qui l'offense; Mais cette fuite qui semble necessaire, la jette en vn plus grand mal; Et pour éuiter celuy qui l'attaque par le dehors, ell'en fait naistre vn autre au dedans qui la remplit de trouble & de confusion, & qui la met dans le mal-heureux estat où elle se trouue. Car en fuyant le mal, ell'en porte l'image & le charactere jusques au fonds de l'Appetit, & comme elle ne peut souffrir sans vne extréme peine qu'vne chose si odieuse la penetre si auant & se confonde auec elle, elle se figure le peril plus grand qu'il n'est, & accroist ainsi le desordre ou ell'est tombée.

Ie veux bien que la Douleur serue de signal pour aduertir du danger où l'on est prest de tomber : Mais c'est vn signal qui donne plus d'effroy que de precaution, & lon peut dire que c'est vne sentinelle timi-

de, qui donne ſouuent l'allarme ſans ſujet, & qui eſtonne l'Ame au lieu de l'aſſeurer.

Elle n'eſt pas à la verité inutile à l'inſtruction des hommes, à la ſocieté ny à la Religion meſme : Mais dans ces rencontres elle garde la moderation qui l'exempte de blaſme & qui la met au rang des vertus. Car il n'y a que lesmediocres afflictions qui nous inſtruiſent & qui reueillent noſtre eſprit ; Les trop grandes le troublent & l'accablent. Et la Compaſſion eſt vne Douleur ſi moderée qu'on n'en peut jamais condamner les excez, ſes atteintes, par maniere de dire, ne ſont que ſuperficielles, & ſi ell'attendrit le cœur, elle ne le fleſtrit pas comme fait la Triſteſſe. Quant aux peines que la Religion ordonne, elles ſont adoucies de tant de conſolations, qu'on les peut appeller des douleurs agreables.

Mais comme on ne peut connoiſtre le naturel des animaux farouches, quand ils ſont foibles ou qu'ils ſont appriuoiſez, il ne

ne faut pas auſſi juger de la malice de cette Paſſion par ce qu'elle fait dans la foibleſſe où elle ſe trouue ou dans la retenuë que la Raiſon luy donne. Il la faut conſiderer dans la violence & dans les excez qui luy ſont ordinaires, & voir les deſordres qu'elle apporte à l'Ame & au Corps, & les malheurs qu'elle cauſe dans la vie commune & priuée.

Dans cette veuë, il eſt impoſſible qu'on ne la reconnoiſſe non ſeulement pour la plus pernicieuſe de toutes les Paſſions, mais encore pour l'vnique cauſe qui fait tous les maux de la vie. Car puiſque le Mal n'eſt proprement Mal qu'entant qu'il eſt ſenſible, c'eſt vne neceſſité que la Douleur faſſe tout le mal, puiſqu'il n'y a qu'elle qui le faſſe ſentir. Or ſi cela eſt veritable, ſans elle nous n'aurions point d'ennemis, puiſque nous n'aurions point de maux à craindre ; il ne faudroit plus parler de Haine, de Colere ny de Deſeſpoir, & peut eſtre que la Trahiſon & la Cruauté ne ſeroient preſque pas cõnuës ſans elle. Sans elle enfin la vie ſe paſſeroit dans vn calme &

vne tranquillité continuelle; La course n'en finiroit qu'apres vne longue suite d'années heureuses & agreables ; Et sans faire naufrage, elle arriueroit presque tousiours au port que la Nature luy auroit marqué. Car il est certain qu'il n'y a rien qui accourcisse tant les jours que la Douleur, elle esteint la chaleur naturelle, elle consume toutes les forces du corps, & l'on peut dire hardiment que celuy qui la ressent ne vit plus, puisqu'il ne jouyt plus du bien de la vie.

Mais nous ne voulons pas augmenter le nombre de ceux qui la blasment; Les plaintes que l'on fait contre elle sont trop publiques & trop generales : Et il suffit pour nostre dessein que nous en fassions la Peinture, où l'on pourra remarquer la plus-part des biens & des maux qu'elle cause.

La Peinture de la Tristesse, en description d'vn Homme affligé.

CE Peintre ingenieux, qui voulant representer vn Prince extremement affligé, luy mit vn voile sur le visage, dans le desespoir qu'il eut que son pinceau n'en peust exprimer la Douleur, nous montre bien

que le portrait de cette Passion n'est pas si aisé à faire qu'on se pourroit imaginer: Et que s'il y a tant de peine à tracer ce qui en tombe sous le sens, il faut qu'il y en ayt bien d'auantage à peindre ce qu'ell'a de caché. Car ce qui en paroist aux yeux n'est que la moindre partie des traits qui en doiuent composer la figure; Et il y a vne plus grande diuersité dans les mouuemens qu'ell'excite en l'Ame, qu'en ceux qu'elle imprime sur le corps. Voyons donc si la Plume sera plus heureuse que le Pinceau, & si les paroles pourront exprimer non seulement l'air & les lineamens du visage; Mais encore les pensées & les desseins que produit cette Passion.

Pour cela il la faut mettre en son jour, & la peindre en l'estat où elle se fait remarquer dauantage: Et à mon aduis on ne peut choisir vne figure qui soit plus propre à representer sa violence que celle d'vn homme qui vient de perdre la personne qui luy estoit la plus chere; Puisque de toutes les afflictions c'est celle qui trouble dauantage l'esprit & le corps.

Figurons nous donc vn Pere à qui la Mort vient de rauir vn Fils bien aymé. C'eſt vn coup mortel pour luy qui luy perce le cœur, qui penetre juſques aux plus ſenſibles parties de ſon Ame & qui luy cauſe vn ſaiſiſſement ſi douloureux, qu'à le voir on diroit qu'il va perdre la vie; il deuient paſle, ſa veuë s'eſblouït, ſes forces l'abandonnent, enfin il tombe en defaillance.

Apres qu'il eſt reuenu à ſoy, ayant les yeux tournez vers le Ciel & l'eſtomach tout pantelant, il s'efforce vainement de parler, & on n'entend ſortir de ſa bouche que des crys pitoyables & de longs gemiſſemens entre-coupez de ſoûpirs & de ſanglots. Les larmes meſme qui ſeruent de ſoulagement aux miſerables, luy manquent en cette rencontre, & il a encore le deſplaiſir de ſe voir les yeux ſecs pour le meſme ſujet qui fait fondre en pleurs tous ceux qui ſont auprez de luy.

Mais pendant que ſa Douleur eſt ainſi contrainte, & qu'elle n'a pas la liberté de ſortir au dehors, elle exerce toute ſa vio-

lence au dedans: Elle luy ferre le cœur & luy defchire les entrailles, elle met fon ame à la torture, & fait entrer en fon efprit les plus fafcheufes pensées qui fe puiffent conceuoir. Car tantoft il fe reprefente ce cher Fils dans le plus deplorable eftat où il ayt efté, tous les funeftes accidens qui ont deuancé fa mort, les efforts inutiles qu'il a faits contre le mal, les difcours tendres & paffionnez qu'il luy a tenus; Et il luy femble encore que le dernier foûpir qu'il a jetté exprimoit le doux nom de pere & luy difoit le dernier adieu. Tantoft il penfe à tout ce qui a peu contribuer à fa perte; il en accufe l'vn, il en foupçonne l'autre; il blafme le regime qu'on a obferué, il condamne les remedes que l'on a donnez; il n'y a rien qui foit exempt de fes reproches: Mais enfin il fe trouue le plus coupable, & croit que s'il euft donné les confeils, que s'il euft fait les chofes qu'il deuoit, ce malheur ne luy fuft point arriué.

Il s'eftonne mefme de ne l'auoir pas preueu, & il ne fçait comment il n'a point ouuert les yeux ny l'efprit à tant de fignes

& de presages qui le luy annonçoient. Car les songes fascheux qu'il a faits, les secretes tristesses qu'il a ressenties, les crys des oyseaux funebres qu'il a entendus & cent autres sinistres rencontres qu'il a euës, en estoient sans doute les tristes messagers; ET il void bien qu'il estoit en son pouuoir de le preuenir s'il eust sçeu profiter de tous ces aduertissemens.

Le Regret & le Despit succedant à ces pensées, & se joignant à sa premiere douleur, vne certaine Fureur desesperée le saisist & le transporte hors de luy-mesme; il se tord les bras & les mains, il se frappe les cuisses, il deschire ses vestemens, il s'arrache les cheueux, il se bat la teste contre les murailles & fait des crys ou plustost des hurlemens si estranges qu'ils donnent de la terreur & de la pitié à tous ceux qui l'entendent.

Cét orage estant passé il entre en vn profond silence, & tenant la veuë fichée contre terre & laissant tomber nonchalamment ses mains entrelassées, il r'appelle en son esprit toute la vie passée de cét aymable

Fils, les dons de nature qu'il auoit, les vertus qui ſe formoient en luy & les employs où il le deſtinoit, comme celuy qui deuoit eſtre l'appuy & la conſolation de ſa vieilleſſe.

Mais pendant qu'il ſe laiſſe emporter à toutes ces vaines imaginations, le ſouuenir de cette mort deplorable en vient tout d'vn coup arreſter le cours : Et comme il void qu'ell'a deſtruit en vn moment ce que la Nature & ſes ſoins auoient à ſon aduis rendu de plus accomply ſur la terre, & qu'elle a moiſſonné les plus juſtes eſperances qui pouuoient eſtre conceuës : il l'appelle perfide & cruelle, il s'eſcrie contre le Ciel & l'accuſe d'injuſtice, & condamne enfin la Prouidence qui gouuerne le deſtin des hommes.

Ces blaſphémes ne ſont pas pourtant pluſtoſt ſortis de ſa bouche qu'il en a le repentir dans le cœur ; Et s'excuſant ſur la violence de ſa paſſion, il dit que c'eſt elle qui les a proferez & non pas luy, que dans les tranſports qu'elle luy cauſe, il n'eſt pas maiſtre de ſes paroles ny de ſes pensées,

& qu'il ne faut pas s'estonner si vn homme qui a fait vne si grande perte, perd encore le sens & la raison.

Comme ces considerations luy donnent des sentimens plus raisonnables, il confesse que ses plaintes sont en effet injustes & inutiles, qu'encore que l'affliction dont Dieu le visite soit fort rude, il l'a neantmoins bien meritée, & que c'est vn effet de sa bonté de luy auoir osté l'objet qui occupoit toutes ses affections, & qui l'attachoit trop aux choses de la terre.

Sur cela il se dispose à souffrir constāment son infortune, & demande au Ciel la force & la patience qui luy sont necessaires. Mais ces resolutions ne sont pas de longue durée, & ne sont, s'il faut ainsi dire, que de foibles rayons qui percent pour vn moment la profonde tristesse où il est abysmé. Car apres s'estre persuadé que sa Douleur est juste, & que ce seroit offenser la Nature que d'estre insensible en cette occasion, il s'abandonne à toutes ces cruelles pensées qui l'ont desia tourmenté, & croit qu'en ces rencontres la constance est vne dureté de cœur, & la patience

tience vne ſtupidité ; il condamne meſme ceux qui taſchent de le conſoler comme des perſonnes qui n'ont aucun ſentiment d'humanité, qui ignorent les tendreſſes d'vn pere, & qui n'ont jamais eſprouué ce que couſte la perte d'vn fils.

A ce nom de Fils, ſon ame ſe trouble, ſon cœur s'attendrit & les larmes qui iuſques alors auoient eſté retenuës, commencent à ſortir auec liberté; il les ſent couler toutes chaudes ſur ſon viſage, & les meſlant auec les ſoûpirs & les ſanglots, il s'efforce de parler & de faire connoiſtre le deplorable eſtat où il ſe trouue. Mais ſes paroles ne ſont que des mots entrecoupez & des cris aigus, qui ſortent auec tant d'empreſſement, qu'ils s'empeſchent & s'eſtouffent l'vn l'autre.

Neantmoins quand ce tumulte vient à s'appaiſer & qu'il luy donne la liberté de ſe faire entendre; Ayant les bras croiſez ſur ſon eſtomach, la veuë tournee vers le Ciel & la teſte vn peu panchée de coſté, il commence ſes plaintes par vne grande exclamation, & puis d'vn ton lugubre il dit des cho-

ſes ſi tendres & ſi pitoyables, qu'il n'y a point de cœur ſi dur qui n'en ſoit touché. Apres auoir exageré ſa perte par toutes les circonſtances qui la peuuent rendre plus ſenſible, on le void les yeux baignez de larmes jetter quelques regards languiſſans vers ceux qui ſont auprez de luy; et d'vne voix tremblante & mal aſſeurée, il leur demande s'ils ont jamais veu vn homme plus affligé qu'il eſt, s'il n'eſt pas le plus malheureux qui ſoit au monde, & s'il n'a pas raiſon de hayr ſa vie qui l'a rendu ſpectateur d'vn ſi deplorable accident. Puis s'addreſſant à la Mort comme ſi ell'auoit quelque ſentiment, il l'appelle pour mettre fin à ſes enniiys; & ſe plaint de ce qu'ell'eſt ſi lente pour luy, ayant eſté ſi precipitée pour cet aymable fils: Il luy redemande enfin cette chere partie de ſon cœur qu'elle luy a arrachee auec tant de violence & contre l'ordre de la Nature.

Voila comme il paſſe les premiers iours de ſa Douleur en la preſence de ſes amys. Mais quand il eſt ſeul, & que les tenebres

& le lit l'ont deschargé de ces visites importunes, toutes les fascheuses images qui auoient irrité sa Passion retournent en sa pensée; Mais c'est auec vn appareil bien plus lugubre & plus funeste qu'elles n'auoient encore fait. Comme elles ne sont point alors affoiblies par les diuers obiets qui partageoient son esprit, & que la solitude & l'obscurité les rendent plus affreuses, elles luy representent sa perte bien plus grande qu'il ne l'auoit conceuë, & adioustent à tous les ressentimens qu'il en auoit eus, ceux que l'extreme desespoir a de coustume d'inspirer. Car il luy prend enuie de terminer ses iours par quelque violence, il songe mesme aux moyens qu'il pourroit employer pour cét effet, & si quelque reste de raison ne le retenoit, il executeroit sur le champ vn si brutal & si furieux dessein.

Il quitte donc ces detestables pensées, mais c'est pour en former d'autres qui ne sont guiere moins criminelles. Comme si la Fureur apres l'auoir espargné luy demandoit d'autres victimes, elle luy remet en memoire tous ceux qu'il pense estre cause

de ſon malheur, & luy perſuade d'en tirer la plus cruelle vangeance qu'il pourra. En effet il ſe laiſſe emporter à tous les mouuemens que la Haine, l'Indignation & la Colere ſont capables d'exciter & dans les violantes reſolutions qu'elles luy font prendre, il s'agite, il ſe leue en ſon ſeant, il parle & s'eſcrie comme vn homme qui croit eſtre aux mains auec ſes ennemis & qui tire raiſon de l'offenſe qu'il en a receuë.

Apres s'eſtre ainſi vainement tourmenté le corps & l'eſprit, il ſe replonge dans ſa premiere triſteſſe, & paſſant d'vne extremité à l'autre, il ſent couler vn friſſon par tous ſes membres, il tombe en vne defaillance generale de forces & de courage, & il luy ſemble qu'il a vn poids dans l'eſtomach qui luy preſſe le cœur & qui luy oſte la liberté de reſpirer.

Il taſche bien de s'en deſcharger par les grands & les profonds ſoûpirs qu'il jette, il ſent meſme que les larmes luy donnent quelque allegement & croit qu'à force de pleurer, il doit enfin tarir ou diminuer ſa douleur. Mais il ne jouyt pas long temps

de ce foible & triste plaisir; car la Crainte qui se vient mesler auec son affliction arreste tout d'vn coup ses soûpirs & ses larmes, & luy fait presque oublier ses maux presens, pour le tourmenter de ceux qui sont à venir & qui peut estre n'arriueront jamais. Comme elle luy persuade qu'vn mal-heur n'a point accoustumé de venir tout seul, il s'imagine que celuy qu'il souffre n'est que l'auant-coureur d'vne infinité d'autres qui le vont accabler. Tantost il se figure que ses ennemis prendront auantage de sa perte, & que son áage & sa foiblesse l'exposeront à leur mespris & à leur violance, n'ayant plus personne qui le puisse vanger. Tantost il croit que la Mort ne sera pas satisfaite de la proye qu'ell'a enleüée & qu'elle se prepare à luy rauir encore quelques vns de ses plus chers amys; que c'est peut-estre à luy qu'elle s'adressera; et quoy qu'il l'ayt souuent desirée, comme le port qui le deuoit mettre à couuert de tous les orages dont il est battu, il la regarde & la craint alors comme l'escuëil où les restes de sa vie & de ses esperances vont faire naufrage.

Enfin il n'y a guiere d'infortunes & de calamitez où vn homme malheureux puiſſe tomber, qui ne ſe preſentent à ſon eſprit & qui ne luy donnent quelque terreur.

Pendant que ſon ame eſt agitée de ces Paſſions, ſon corps ſouffre toute l'inquietude qu'elles ont accouſtumé d'y exciter. Il ne peut demeurer en meſme place ny en meſme poſture, il ſe tourne inceſſamment de coſté & d'autre, & il paſſe les nuits ſans fermer l'œil & ſans auoir aucun repos. Il eſt vray qu'à la longue le beſoin de la nature & ſa laſſitude l'aſſoupiſſent; mais c'eſt auec tant de peine, qu'on peut dire qu'il ne peut alors ny veiller ny dormir; au moment qu'il s'endort il ſe reueille en ſurſaut, & apres auoir ainſi long temps combatu, ſi le ſommeil ſe rend enfin maiſtre de ſes ſens, il fait des ſonges ſi faſcheux qu'ils ne le trauaillent guiere moins que les pensées qu'il a durant la veille. Car il ne s'y repreſente ordinairement que des ſpectres, des morts & des funerailles : il y a touſiours dans ſes viſions des tenebres, des orages

ou quelqu'autre desordre de la nature; souuent il luy semble qu'on luy emporte son thresor, qu'on luy arrache le cœur ou qu'on luy a creué les yeux. Et quoy que tous ces maux soient imaginaires, ils luy donnent neantmoins la mesme peine que s'ils estoient veritables. La joye mesme qu'il a quelquesfois en songeant que ce cher Fils a recouuert la vie luy est si cruelle, qu'elle se destruit elle-mesme en le reueillant, & ne sert qu'à rendre sa premiere douleur plus cuisante & plus sensible.

Apres qu'il a ainsi passé les nuicts, les iours qui leur succedent ne luy sont pas plus fauorables: Car tous les obiets qu'ils luy font paroistre renouuellent les sentimens de sa perte. S'il se trouue aux lieux que son Fils ayt aymez, s'il void quelque chose qui ait serui à ses plaisirs, s'il rencontre quelqu'vn de ses amis, son cœur tressaut, & apres auoir jetté quelques soûpirs il baisse la teste & les yeux pour cacher les larmes qu'il ne peut retenir.

Mais en quoy il est le plus à plaindre,

c'eſt qu'en ces occaſions & en cent autres ſemblables il ne ſe plaiſt qu'aux choſes qui accroiſſent où qui entretiennent ſa triſteſſe. Il fuit tout ce qui le peut ſoulager, il recherche tout ce qui l'afflige : Et l'on peut dire que ſa paſſion ſe nourrit de ſon propre venim, & que luy-meſme ſe ſert de poiſon pour adoucir ſon mal. Car il ne luy faut parler d'aucun diuertiſſement agreable, ce qui reſiouyt les autres le chagrine, les aſſemblées & les ieux l'importunent, la lumiere meſme & le beau temps luy deſplaiſent, & il trouue que la nuict & les jours ſombres ſont plus conformes à ſon humeur Il ne veut point d'autre compagnie que celle des perſonnes affligées & mal-heureuſes, tout ſon plaiſir eſt d'entendre leurs infortunes & de leur dire les ſiennes, de meſler ſes pleurs & ſes plaintes aux leurs : Et quelque extreme que ſoit leur ennüy, il croit & taſche touſiours de leur perſuader que le ſien eſt le plus grand & le plus difficile à ſupporter.

Hors cét entretien, il éuite tous les autres & fuit à ce deſſein les lieux qui le peu-

uent

uent engager à faire ou receuoir des viſites : S'il eſt à la ville ſon appartement eſt le plus reculé & le plus obſcur ; s'il eſt à la campagne on ne le trouue qu'au profond des foreſts ou dans les endroits les plus ſauuages & les plus eſcartez.

C'eſt là où il s'abandonne entierement à ſa douleur, & où ne trouuant rien qui le deſtourne des funeſtes pensées qu'elle inſpire, il ſe laiſſe aller à tous les excez dont elle eſt capable. Elle luy fait enfin oublier le boire & le manger, & ne ſe nourriſſant, s'il faut ainſi dire, que de l'amertume dont ſon cœur eſt remply, & des larmes qui coulent inceſſamment de ſes yeux, il ſe fait vn ſi grand changement en ſa perſonne qu'il en deuient meſconnoiſſable. Car tantoſt ſon eſprit paroiſt égaré, tantoſt il ſemble qu'il eſt deuenu ſtupide, il ne reſpond rien à ce qu'on luy dit, ou s'il y répond c'eſt à contre ſens ou à contre temps: Et il eſt dans vne inſenſibilité ſi eſtrange, qu'il ne ſe ſoucie plus ny d'amys ny d'ennemys, de ſes affaires propres ny de celles d'autruy. De ciuil & affable qu'il eſtoit,

il s'eſt rendu auſtere & farouche ; les moindres choſes le deſpitent & le mettent en colere ; cette humeur actiue & officieuſe qu'il auoit auparauant, s'eſt changée en vne nonchalance & vne pareſſe ſi eſpouuantable, qu'il eſt impoſſible de l'obliger à faire vn pas pour qui que ce ſoit, & il eſt à croire que s'il voyoit ſa maiſon tomber, il ne ſe remuëroit pas pour en éuiter les ruïnes.

Cependant ſon corps ne ſouffre pas vne moindre alteration, ſon viſage deuient paſle & deffait, ſon front ſe couure de rides, ſes ſourcils ſont abbatus, ſes yeux s'enfoncent & ſe terniſſent & ſon poil blanchit auant le temps. Il a preſque touſiours la teſte & la veuë baiſſée, & quand il regarde quelqu'vn on diroit qu'il a de la peine à mouuoir les yeux & qu'il n'a pas la force d'affermir ſes regards. Ses paupieres ſont rouges, ſes levres ſont paſles, & les extremitez de ſa bouche ſe reſerrent comme s'il vouloit pleurer. Quand il marche il eſt tout courbé, ſes pas ſont lents & ſon alleure eſt languiſſante ; mais pour l'ordinaire il

ayme d'eſtre couché ou aſſis, & rarement le voit-on en cét eſtat qu'il n'ayt la teſte appuyée ſur vne de ſes mains, reſuant profondement & regardant la terre.

A meſure que ſa Triſteſſe prend de plus longues racines, elle fait auſſi plus d'impreſſion ſur luy & le minant peu à peu, elle diſſipe toutes ſes forces & deſtruit entierement ſa ſanté. Ses flancs deuiennent durs & tendus, ſa reſpiration eſt empeſchée, ſon pouls eſt lent, dur & petit, & ſon cœur ſouffre à tous momens quelque agitation extraordinaire. De fois à autre il luy prend des terreurs ſi eſtranges, qu'il n'y a rien qui le puiſſe r'aſſeurer, il ſoûpire & gemit inceſſamment, & refuſe toute ſorte de nourriture & de remedes. En ſuite vne fievre lente s'allume dans ſes veines qui acheue de le conſumer, & qui le rend ſemblable à vn ſquelete qui pour toutes marques de vie n'a plus qu'vn reſte de voix caſſe & foible qu'a peine ſçauroit-on entendre. Enfin apres auoir long temps languy de cette ſorte, le moment fatal qui doit terminer ſes iours & ſes ennüys eſtant preſt d'arriuer,

il en ſent les approches auec quelque ſorte de plaiſir, & teſmoigne que la mort luy eſt douce qui le va rejoindre à la plus chere partie de ſon ame. En effet la clarté de ſes yeux eſt deſia eſteinte, & ſes levres ſont toutes mortes qu'il y fait paroiſtre encore quelqu'ombre d'vn leger ſouris, & l'on diroit que la Ioye & la Douleur s'y ſont confonduës. Mais cela ne dure pas long temps, les derniers ſyncopes qui le ſurprennent couurent ſon viſage des horreurs de la mort, & étouffent en ſa bouche le nom de ce cher Fils qu'il commençoit à prononcer; il n'en profere que la moitié, le reſte meurt auec luy, & laiſſe à douter ſi le dernier ſoûpir qu'il jette en ce moment eſt vn eſlans d'Amour ou vn effort de la Douleur.

Ce ſont là les effets que la Triſteſſe produit dans vne perſonne extremement affligée: et quoy que les ſentimens que l'on a pour la mort d'vn Fils ne ſoient pas ſemblables à ceux que l'on a pour celle d'vn amy, moins encore pour la perte de l'honneur ou des biens; neantmoins les princi-

paux mouuemens de l'Ame & les plus considerables alterations du Corps se trouuent également en toute sorte d'affliction, & s'il y a quelque difference, elle n'est qu'au plus & au moins, les vns estant plus violens ou plus longs que les autres.

Car vn homme qui tombe dans la disgrace du Prince ou qui se trouue ruyné par vn incendie ou par vn naufrage, ne pense non plus qu'vn Pere qui a perdu son Fils, qu'au mal-heur qui luy est arriué & aux suites dangereuses qu'il peut auoir ; il se desespere comme luy, il peste & blasphéme contre le Ciel & contre ceux qui en sont la cause : il refuse toutes les consolations qu'on luy donne, il fuit les compagnies & les diuertissemens ; et apres s'estre long temps tourmenté l'esprit par toutes les plus fascheuses pensées que sa passion luy peut inspirer, il deuient stupide ou extrauagant, & son corps souffre en suite tous les changemens que nous auons marquez cy-deuant. De sorte que nous pouuons dire, que dans le Portrait que nous venons de faire, nous auons representé tou-

tes les grandes afflictions de l'Ame; et que pour faire la peinture des petites, il ne faut qu'en effacer les plus gros traits & en adoucir quelques autres. C'est à dire qu'elles n'ont pas ces transports ny ces excez qui se rencontrent aux grandes, & que les changemens qui s'y font sont plus foibles & de moindre durée.

Si l'on sçauoit mesme que nous deuons monstrer que la Tristesse & la Douleur corporelle ne sont qu'vne mesme espece de Passion, on ne croiroit pas que celle-cy nous deust obliger à luy faire vn Portrait particulier, ny qu'elle nous demandast d'autres Characteres ny d'autres traits que ceux que nous venons de tracer pour la Tristesse; puisque de mesmes choses doiuent estre tout à fait semblables. Et il est certain que si la Douleur agissoit seulement selon le mouuement de l'Appetit où elle reside, comme fait la Tristesse, elle produiroit les mesmes effets que celle-cy. Mais parce qu'ell'appelle à son secours la faculté naturelle qui agite l'Ame & le Corps d'vn mouuement contraire à celuy qui luy

est propre; on ne doit pas s'estonner si elle forme de differens Characteres, & s'il nous les faut dépeindre auec d'autres couleurs & d'autres figures. Mais le portrait s'en fera en petit, afin de ne lasser pas l'esprit ny les yeux du Lecteur.

QVAND donc vn homme se sent attaqué d'vne Douleur violente, il jette d'abord vn haut cry qu'il fait sortir du fond de son estomach auec vn souffle & vne aspiration vehemente; Et apres quelques sanglots qui coupent sa respiration, il recommence à crier auec des esclats de voix plus longs & plus aigus qu'auparauant, & continuë ainsi jusques à ce qu'il ayt perdu la force & l'haleine.

Descri-ption de la Douleur corporelle.

Cependant il porte les yeux & les mains sur la partie où il sent le mal, il la taste, il la presse; Et si elle luy laisse la liberté de se mouuoir, il se courbe & se plie en cent façons, il se tourne d'vn costé & d'autre, il s'assied & se releue en mesme temps, il vá, il vient, il court & ne peut demeurer en vne mesme place.

A mesure que sa Douleur s'irrite, & qu'ell'a des eslancemens qui la rendent plus picquante, il fait connoistre le sentiment qu'il en a par des cris plus forts& plus courts, qu'il redouble souuent auec tant de promptitude, qu'ils semblent rouler l'vn sur l'autre, & que ce soient des abois ou des hurlemens plustost que des crys humains.

Alors on void son visage qui rougit & se renfrongne, ses bras qui se roidissent, ses mains qui tremblent : il grince les dents, il ferme les poings & serre les coudes contre les costez : Tantost sa respiration est prompte & frequente, tantost ell'est lente & longue, qu'il change parfois en vn souffle vehement ou en vne grande aspiration, & qu'il coupe parfois auec des soûpirs lugubres, des sanglots ou des fremissemens; Mais tres-souuent il retient son haleine & la laisse apres eschapper auec vn gemissement forcé.

En cét estat ses yeux paroissent tantost hagars & égarez, tantost tristes & languissans ? souuent il les tourne vers le Ciel ou les jette pitoyablement sur ceux qui sont

à l'entuor

à l'entour de luy. Quelquesfois ils rougiſſent & reſpandent des larmes qui ſont plus ou moins abondantes ſelon le ſexe & l'aage qu'il a: Car les femmes & les enfans pleurent beaucoup , les hommes fort peu & tres rarement.

Mais ce ne ſont pas là les plus grands deſordres que la Douleur luy cauſe, ell'eſt quelquesfois ſi violante, qu'il ne la peut ſupporter ſans tomber en defaillance ou en ſyncope : ſouuent elle le jette en vn tel Deſeſpoir, qu'il ſouhaite la mort, qu'il la demande à ſes amys & qu'il taſche meſme de ſe la donner.

Cependant la fievre s'allume dans ſes veines, ſon pouls deuient grand, vehement, prompt & dur , la partie malade s'enfle, deuient rouge & s'enflamme, elle ſe rend tellement ſenſible, qu'on n'y ſçauroit ſi peu toucher qu'on ne ſouffre vn mal extréme. Et ce qui eſt admirable, ell'eſt en plus mauuais eſtat quand elle n'a point ces accidens-là; ſouuent ell'eſt plus douloureuſe où elle n'eſt point bleſſée ; et il arriue quelquesfois qu'elle fait douleur lors qu'elle n'eſt plus:

Car ceux à qui on a couppé les bras ou les jambes se plaignent du mal qu'ils sentent au bout des doigts qu'ils ont perdus.

Mais sans parler des effets extraordinaires de cette passion, elle ne manque jamais d'attirer le sang, les esprits & les mauuaises humeurs sur la partie blessée, ell'y fait naistre quelquesfois la conuulsion, & si elle dure long temps elle l'amaigrit & luy oste à la fin le mouuement.

Dans les premiers efforts de cette passion, on ne parle point; ou bien on ne forme que de courtes exclamations, par lesquelles on appelle tantost Dieu à son ayde, tantost on peste contre le mal & contre ceux qui en sont la cause. Mais quand la violence en est vn peu appaisée, alors on se plaint auec plus de liberté, on prend mesme plaisir à raconter son mal, & d'vne voix foible & languissante qui est entrecouppée de soûpirs & de gemissemens, on repete à toute heure la peine que l'on a soufferte.

C'est neantmoins vne chose estrange, que dans le recit que l'on en fait, quoy qu'il

n'y ayt rien de si sensible que la Douleur, on ne la represente ordinairement que par des expressions obliques & figurées & qui sentent l'hyperbole : car tantost on dit qu'on se sent deschirer les entrailles, que l'on a les os brisez & les membres rompus ; tantost qu'on est percé d'alesnes & d'eguilles ; qu'il semble que l'on ayt vn cloud fiché dans les parties ; qu'on a receu comme vn coup de poignard ou de barre ; que l'on est sur la rouë & à la gesne & mille autres semblables qui marquent les especes & les effets de la Douleur. Il n'y en a mesme gueres de violantes qui ne fassent dire que l'on est mort ; on se meurt dans la plus-part des plus legeres. Enfin pour exprimer les maux que l'on sent, il faut que l'esprit s'en imagine d'autres qui sont ordinairemẽt plus grands & plus fascheux que les veritables, & que l'on se trompe ainsi quand on en parle & que l'on trõpe ceux à qui l'on en parle.

Mais quelque erreur qu'il y ayt dans les paroles, il est tres-veritable qu'il n'y a point de plus grand mal qui puisse arriuer dans la vie que celuy-là ; non seulement parce

qu'il oste le sentiment de tous les biens & qu'il en rend mesme la jouyssance fascheuse & importune ; mais encore parce qu'il abbat & dissipe les forces en peu de temps, qu'il abbrege les jours & qu'il rend la vie chagrine & ennüyeuse. Car il n'y a rien qui puisse plaire à vn homme qui sent de la Douleur, il perd l'appetit & le sommeil, il ne veut voir personne, & quoy qu'il n'y ayt qu'vne petite partie qui souffre, le mal se communique à l'Ame toute entiere, l'entendement mesme tout spirituel qu'il est, compâtit à la peine du Corps, & tombe dans la Tristesse qui joint ses effets à ceux de la Douleur.

Nous n'en voulons pas dire dauantage : aussi bien n'est-il pas possible de representer toutes les diuerses faces que prend cette Passion, ny les diuers sentimens qu'elle donne. Car le mot de Douleur tout simple qu'il est, contient mille sortes de maux, & outre les especes generales que l'on en a marquées assez grossierement, il y en a cent autres qui n'ont point de nom ou que

l'on ne connoiſt que pendant qu'on les ſent. Selon la nature des parties qui ſont attaquées, & des cauſes qni les bleſſent, ſelon la diſpoſition du Corps & de l'Ame de celuy qui ſouffre, les Douleurs ſont differentes: qui pourroit donc en vne ſi grande varieté de choſes qui ſont preſque innombrables, deſigner les diuers ſentimens qu'elles donnent? On dit bien qu'il y a des Douleurs *aigues, picquantes, tranchantes & cuiſantes*, qu'il y en a *de tenſiues, de peſantes, de ſourdes & d'endormies*, on y a meſme adjouſté *la Demangeaiſon, le Chatoüillement, l'Agacement & la Laßitude.* Mais outre qu'vne ſeule de ces eſpeces ſe diuerſifie en cent façons & que la Douleur aiguë par exemple reçoit preſque autant de varietez qu'il y a de parties differentes qui la ſouffrent, autant qu'il y a de diuerſes cauſes qui la font naiſtre, enfin autant qu'il y a de manieres dont elles agiſſent: Outre que toutes ces expreſſions ſont tirées des choſes qui ſont eſtrangeres à la Douleur, & qu'il n'y en a pas vne qui marque le mouuement où conſiſte l'eſſence de cette Paſſion:

elles ne contiennent que des notions les plus communes & les plus generales, & ne defcendent point aux particulieres qui font infinies. De forte que noftre trauail feroit infiny comme elles, fi nous voulions faire la peinture de chacune en particulier : Et puifque la Nature, pour ne pas affliger l'efprit de l'homme, n'a pas permis qu'il en euft d'autres connoiffances que les generales, contentons-nous du Portrait que nous auons fait fur ce modelle, & cherchons auffi dans cette veuë la nature & les effets de cette Paffion.



DE LA NATVRE de la Douleur.

II. PARTIE.

DANS le deſſein que nons auons de parler de la Nature de la Douleur nous pourrions nous ſeruir de la meſme pensée qu'a euë autresfois vn des plus ſçauans hommes de l'antiquité, quand il a dit qu'il connoiſſoit bien le temps ſi on ne luy demandoit point ce que c'eſtoit, mais qu'il ne le connoiſſoit plus, quand on le vouloit obliger d'en dire ſon ſentiment. Car comme il n'y a rien de ſi ſenſible que la Douleur, ny rien dont on ayt fait de plus grandes & de plus frequentes eſpreuues, nous pouuons aſſeurer comme luy, qu'il n'y a rien de ſi connu quand on ne demande point ce que c'eſt, ny rien auſſi qui ſoit ſi inconnu quand il en faut expliquer la Nature. Ces grands hommes du temps paſſé qui ont ouuert la porte à

toutes les ſciences, & qui ont montré le chemin pour arriuer à la connoiſſance des choſes les plus cachées, ne nous ont rien laiſſé qui nous puiſſe ayder à deſcouurir celle-cy; Et quoy que l'on nous faſſe à croire que nous ſommes des pygmées au col de ces geants qui voyons tout ce qu'ils ont veu & quelque choſe au dela, on peut neantmoins dire que ny eux ny nous n'auons preſque rien veu dans cette matiere; & qu'au lieu d'adjouſter quelque choſe à la connoiſſance de cette Paſſion, nous n'auons tous fait qu'en accroiſtre le ſentiment par la peine d'vne recherche inutile, & par le deſeſpoir d'en venir jamais à bout.

En effet quel moyen de la connoiſtre dans la confuſion de tant d'opinions differẽtes que l'on en a euës? quel moyen de prendre party dans la conteſtation où tant de ſi grands perſonnages ſe ſont engagez? Ils ne ſont pas meſme d'accord du genre qu'il luy faut donner; Les vns veulent que ce ſoit vne Paſſion de l'Ame: D'autres diſent que ce n'en eſt pas vne, mais vn principe des Paſſions. La plus-part ne la reconnoiſſent que

que dans la partie ſenſitiue: Et de ceux-là les vns tiennent que c'eſt vn mouuement de l'Appetit; Les autres que c'eſt vn ſentiment. De ceux-cy encore il y en a qui diſent que c'eſt vne action parfaite du ſens; D'autres que c'en eſt vne deprauation. Il y en a meſme qui ne la reconnoiſſent que dans le ſens du Toucher, & ne veulent pas que les autres en ſoient ſuſceptibles. Enfin il s'en trouue qui la mettent au rang des objets, & qui aſſeurent que ce n'eſt ny action ny paſſion du ſens, mais vne qualité ſenſible qui l'altere, & qui fait dire veritablement que l'on ſent de la Douleur en quelque lieu qu'elle ſoit.

Ce ſont-là les diuers partis que les Philoſophes & les Medecins ont pris touchant le genre de la Douleur. Mais quand il en faut venir à la difference, & qu'il faut marquer comment & pourquoy ce grand trouble & cette faſcheuſe alteration ſe forme dans l'Ame, ils ne trouuent plus de penſées ny de paroles qui ne ſoient vagues & confuſes, & qui ne laiſſent la choſe auſſi obſcure qu'elle eſtoit auparauant.

Car de dire, comme a fait Galien, que la Douleur eſt *vn triſte & faſcheux ſentiment*, n'eſt-ce pas autant que s'il diſoit que c'eſt vn ſentiment douloureux : Ou comme quelques autres, que c'eſt *vne violente Paſſion de l'Ame accüeillie de quelque ſenſible deſplaiſir & affligée de quelque ſorte de mal*; ou *qui naiſt du deſplaiſirs qu'elle reçoit des maux qui ſont contraires à ſes inclinations*; ou bien que *c'eſt vn tourment de l'Eſprit & du Corps* : tous ces termes de Deſplaiſir, d'Affliction & de Tourment ſignifient-ils autre choſe que la Douleur, & n'eſt-ce pas definir la Douleur par la Douleur, mettre l'eſpece pour la difference & expliquer vne choſe obſcure par vne autre qui ne l'eſt pas moins? Mais quand on la definit par *le mouuement que l'Appetit concupiſcible ſouffre à la preſence du mal* ou *par la repugnance que l'Ame reſſent à la preſence des choſes qui ne luy ſont pas conuenables*, ce ſont des notions trop generales, qui ne deſcendent pas juſques à la difference ny à la nature particuliere de la Douleur; non plus que celles qui font

entrer dans sa definition *l'intemperie & la solution de continuité , ou le mouuement des esprits* & quelqu'autre alteration du corps que ce soit; parce que celles-là sont des causes, & celles-cy des effets de la Douleur, & qu'il est constant que les causes ny les effets n'entrent point dans l'essence des choses.

C'est ce que l'on peut dire en gros contre toutes ces opinions differentes: Car de vouloir examiner en détail & destruire les raisons que l'on a euës pour les soustenir, ce seroit vn trauail inutile, puisqu'il ne faut que monstrer le droit chemin pour connoistre celuy qui fait esgarer, & que la mesme lumiere qui découure la verité, découure encore la faulseté & l'erreur qui la combattent.

Voyons donc si apres tant de vaines recherches que l'on a faites jusques icy nous serons plus heureux que tous ces grands hommes qui s'y sont occupez, si nous pourrons faire quelque nouuelle découuerte dans ces terres inconnuës, & trouuer cette source que l'on a tant cherchée où tous les

maux que l'on ressent prennent leur origine.

A Ce dessein il faut presupposer que la Douleur du Corps & la Tristesse de l'Ame ont quelque chose de commun, & que pour ce subjet elles se prestent leur nom l'vne à l'autre, & produisent des effets tous semblables. Car on appelle la Tristesse vne *Douleur d'esprit*, & la Douleur vn *Sentiment triste* : Et en l'vne & en l'autre l'Ame se trouue inquiete & abatuë, le Cœur se reserre; Et ce qui est le plus considerable, elles causent également les pleurs & les plaintes, qui sont des marques par lesqueles l'Ame veut faire connoistre l'estat où elle est, comme nous monstrerons au Chapitre suiuant.

D'où il faut tirer cette consequence necessaire, que puisque ces effets sont semblables, ils doiuent auoir vne mesme cause, & puisque ces marques sont pareilles, il faut que l'estat qu'elles doiuent representer soit aussi pareil. Or cette cause & cét estat où l'Ame se trouue alors, ne peuuent estre autres que la constitution fascheuse, le trou-

ble & la peine interieure que la presence du mal spirituel ou sensible luy donne.

Il faut donc voir comment cét estat fascheux & penible se forme dans la Tristesse; car puisqu'il est commun à elle & à la Douleur de la mesme sorte qu'il se fera en celle-là, il se fera aussi en celle-cy.

Comme la Tristesse se forme dans l'esprit, & que dans l'esprit il n'y a que deux parties, à sçauoir la connoissante qui est l'Entendement, & l'appetitiue qui est la Volonté, c'est vne necessité que cette constitution fascheuse qui entre dans la Tristesse & qui est commune à la Douleur, se forme en l'vne ou en l'autre, ou en toutes les deux ensemble. Ce n'est pas dans la seule partie connoissante, parce qu'il s'ensuiuroit que la connoissance du mal seroit tousiours fascheuse & causeroit tousiours de la Tristesse, quoy que l'on connoisse souuent des maux & que l'on medite attentiuement sur eux sans qu'ils apportent aucun trouble ny aucune peine à l'esprit. Il faut donc que la Tristesse & cét estat fas-

cheux & importun que l'Ame ressent se forme dans la partie appetitiue, & par consequent que ce soit vne action & vn mouuement de la volonté. Mais parce que la volonté est vne puissance aueugle qui n'a aucune connoissance, & qu'il est necessaire que l'Ame connoisse l'estat où elle'est pour en estre touchée ; il faut que ce mouuement de la volonté luy soit connu pour former vne Tristesse complete & entiere & pouuoir dire qu'elle la ressent. De sorte que la connoissance du mal precede, le mouuement de la volonté suit apres, & puis ce mouuement vient à la connoissance de l'Entendement. Mais à considerer exactement toutes ces trois actions, c'est principalement en celle de la volonté que consiste la forme & l'essence de la Tristesse; Et cette derniere connoissance qui la represente à l'Entendement se fait apres qu'ell'est formée.

En effet puisque l'on dit & qu'il est vray que l'on ressent la Tristesse, il faut qu'elle soit auant qu'on la ressente : Et quand on ne la ressentiroit pas, elle ne laisseroit pas d'estre veritablement dans l'Ame, comme il

arriue quand l'eſprit eſt diſtrait ailleurs, & qu'il ne penſe pas au profond chagrin qui le deuore ſecretement. Cette connoiſſance eſt donc en quelque façon eſtrangere à la Triſteſſe & ne ſert tout au plus que d'vne condition pour la rendre plus forte & plus grande, comme nous monſtrerons cy-apres.

S'il eſt donc veritable & conſtant que l'eſtat faſcheux & penible où l'Ame ſe troue dans la Triſteſſe n'eſt pas vne action de la partie connoiſſante de l'eſprit, mais vn mouuement de ſa partie appetitiue; il faut puiſque le meſme eſtat ſe trouue auſſi dans la Douleur qu'il ne procede pas de la faculté connoiſſante qui eſt dans l'Ame ſenſitiue, & par conſequent que ce ne ſoit pas vne action du ſens, lequel fait la portion connoiſſante de cette ſorte d'Ame; mais que ce ſoit vn mouuement de l'Appetit ſenſitif, & par conſequent que ce ſoit vne Paſſion, puiſque tout mouuement de l'Appetit eſt Paſſion, comme nous auons dit.

Cét eſtat faſcheux eſtant donc vne Paſſion & vn mouuement de l'Appetit, il faut

que la Tristesse & la Douleur le soient aussi. Car comme il ne se peut iamais separer d'elles & que lors qu'il n'est plus, il n'y a plus aussi de Douleur ny de Tristesse, c'est vne necessité qu'il entre dans leur essence & par consequent qu'il en fasse partie ou le tout. S'il en est seulement vne partie, la Tristesse sera quelque chose de composé, & il faudra qu'elle soit faite de cette Passion-là & de quelqu'autre Passion : car les parties d'vn tout doiuent estre de mesme genre, & rien ne peut entrer dans les differences du mouuement que le mouuement. Cependant on ne sçauroit conceuoir qu'vne seule Passion dans la Douleur & dans la Tristesse, & tous ceux qui en ont parlé les ont mises au rang des Passions simples. Il s'ensuit donc que l'estat fascheux dont est question comprend toute leur nature & leur essence, & que la difference qui s'y trouue ne procede que du sujet & de la qualité de l'objet qui les excite, qui sont des choses estrangeres à l'essence des mouuemens. En effet que se peut-on figurer par les mots de Tristesse & de Douleur ? que peut-on

signifier

ſignifier quand on dit que l'on ſouffre l'vne ou l'autre, ſinon vne peine, vn tourment, vn trouble faſcheux que l'on reſſent en ſoy? Et tout cela n'eſt-ce pas l'eſtat & la conſtitution dont nous parlons. Et apres que l'on a conceu cét eſtat, ſe peut-on imaginer quelqu'autre choſe qui puiſſe entrer dans la nature de ces Paſſions, ſi ce n'eſt que l'vne ſe forme dans la volonté & a pour objet vn mal ſpirituel; & que l'autre s'eſleue dans l'Ame ſenſitiue à la preſence d'vn mal ſenſible & corporel. Or le ſujet & l'objet ſont exterieurs aux actions & ne peuuent entrer dans leur eſſence, & par conſequent toute la nature de la Triſteſſe & de la Douleur eſt renfermée dans cét eſtat faſcheux & penible où l'Ame ſe trouue alors : Et puiſque c'eſt vn mouuement de l'Appetit, il faut que ce ſoient des Paſſions.

Cela eſtant ainſi toutes ces opinions qui ont mis la Douleur dans l'action des ſens ne ſe peuuent plus ſouſtenir, puiſque la ſenſation eſt vne connoiſſance, & que le trouble & la peine que l'Ame ſouffre ſe fait dans l'Appetit. Il eſt vray que le ſens connoiſt

l'objet qui doit exciter la Douleur; MAIS incontinant apres l'Appetit se donne le mouuement qui est proportionné à cette connoissance, & en suite ce mesme mouuement est reconnu par les sens interieurs, qui font dire alors veritablement que l'on ressent la Douleur & que l'on en est touché. Car ce n'est pas le sens exterieur qui donne cette connoissance; ET la Douleur n'est pas vn objet sensible à son esgard comme quelques-vns ont pensé.

Pour donner jour à toutes ces veritez, puisqu'il y a trois actions qui concourent à la naissance de ces deux Passions, à sçauoir la connoissance de l'objet, le mouuement de l'appetit qui la suit & le ressentimẽt que l'Ame en a. Il faut maintenant expliquer comment ces trois actions se font: car apres cela la nature de la Tristesse & de la Douleur paroistra à découuert, toutes les difficultez qui l'ont obscurcie se dissiperont & l'on verra clairement en quoy ont erré toutes les opinions que l'on en a euës.

QVANT à la premiere, il faut presuppo-ser que c'est le mal qui luy sert d'objet, & de plus que c'est vn mal fascheux, c'est à dire qu'il altere & corrompt la constitution naturelle de l'Ame & du Corps. Car comme ce qui cause la Douleur corporelle corrompt la constitution des parties, soit en corrompant leur vnité, soit en leur imprimant quelque qualité qui destruit leur temperament. Il faut aussi que ce qui cause la Tristesse altere la constitution naturelle de l'Ame & change l'estat qui luy est conuenable & que l'on peut dire estre l'estat de sa santé presente. Or cét estat consiste dans les Inclinations que la Nature ou la Coustume luy ont données pour acquerir & conseruer les biens qui luy sont propres. Car tout de mesme que la constitution naturelle des parties est la disposition qui les rend capables d'agir conformement à leur nature, ces Inclinations sont aussi les dispositions qui sont necessaires à l'Ame pour faire les actions qui sont cõformes à sa nature; et par consequent on peut dire qu'en cela consiste sa constitution naturelle, & que tout ce qui

De la connoissance qui precede la Douleur.

Quel est le mal qui cause la Tristesse.

l'altere & la blesse luy cause de la Tristesse. En effet cóme ell'a inclination naturelle à la liberté, à la gloire, à la puissance, à la felicité; tout ce qui la contraint comme la force & la violence, tout ce qui blesse son honnneur comme le mépris & les iniures; Tout ce qui diminue son pouuoir comme la la perte des biens & des amis; Tout ce qui trouble son plaisir & son repos, comme la peine, les maladies & les passions violantes, luy donne du chagrin; En vn mot, tout ce qui choque ses Inclinations, soit qu'elles viennent de la Nature ou de la Coustume, luy est vn mal fascheux qui altere sa constitution naturelle.

Quelle est la cause de la Douleur.

Il en faut dire autant de celle du Corps, Car bien qu'il y ayt contestation entre les Medecins pour sçauoir si c'est l'intemperie, ou la solution de continuité, ou toutes les deux ensemble qui causent la Douleur. Il est neantmoins constant que l'vne ny l'autre n'a ce pouuoir lá que parce qu'elle altere la constitution naturelle des parties: D'où il faut tirer cette consequence, que tout ce qui entre dans cette constitution est vn su-

iet capable de cette alteration, & qu'aussi tout ce qui le corrompt peut causer la Douleur. Or il est certain que le temperament & l'vnité des parties entrent également dans la constitution de l'organe du toucher, & partant l'intemperie & la diuision qui leur sont contraires, sont également capables d'y causer la Douleur.

Mais parce qu'il y a d'autres dispositions qui font la constitution naturelle des organes des autres sens, il faut aussi qu'il y ayt d'autres causes de la Douleur que la solution de continuité & l'intemperie. Ouy sans doute tous les autres sens ont leur Douleur particuliere qui ne vient ny de l'vne ny de l'autre: il y a de certains sons aigus qui blessent l'oreille; il y a des odeurs & des saueurs qui sont insupportables, & l'on ne sçauroit douter que les objets qui sont trop forts comme vne grande lumiere & vn son violant ne donnent de la peine aux sens: Enfin puisque l'assemblage de certaines couleurs choquent la veuë, & que les faux accords sont desagreables à l'ouyë, il faut qu'ils causent quelque Douleur, & qu'ils

alterent par consequent leur constitution naturelle.

Or cette constitution consiste principalement dans la proportion que les sens doiuent auoir auec les obiets; Et ce qui destruit cette proportion, les offense. C'est pourquoy les obiets trop forts ou qui ont quelque qualité disproportionnée au sens comme les sons rudes & aigres, les odeurs puantes & les saueurs desagreables; ceux enfin qui donnent de la peine à l'Ame pour les comprendre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans les discordances, tous ces objets dis-ie sont fascheux & importuns, parce qu'ils destruisent la proportion que la Nature a mise entre les sens & les obiets.

Il est vray que ceux qui regardent le sens du Toucher sont plus fascheux & causent vne Douleur qlus forte & plus sensible, parce qu'ils alterent la constitution qui est la plus importante & la plus necessaire. Car outre que ce sens est le premier de tous, que c'est luy qui soustient la vie animale & qu'il a son fondement dans le temperament qui est la base de toute la composition du

corps & de toutes les facultez corporelles; L'vnité des parties est si considerable à la Nature qu'on ne la peut violer sans la destruire. En effet la perfection des choses consiste dans l'vnité, parce que l'vnité lie & retient tout ce qui est necessaire à l'estre parfait qu'elles doiuent auoir; Et si elles viennent à souffrir quelque diuision, elles ne sont plus ce qu'elles estoient ny ce qu'elles doiuent estre. Il ne faut donc pas s'estonner, si la Nature a tant de soin de conseruer l'vnité des parties dans les animaux, & si elle se trouble si fort quãd elle void qu'elle se perd, puisque c'est en cela que consiste leur estre, leur perfection & leur subsistance.

Le mal fascheux est donc l'objet de la Tristesse & de la Douleur, qui doit estre connu auant qu'elles se puissent former dans l'Ame. Mais parce qu'*estre fascheux* suppose deux sortes de connoissance; L'vne par laquelle on connoist l'estre veritable & physique de ce qui est fascheux; Et l'autre par laquelle on connoist cette qualité de fascheux. La premiere se fait par la faculté apprehensiue qui connoist les choses com-

me elles ſont en elles-meſmes. L'autre ſe fait par la faculté eſtimatiue qui adiouſte à l'eſtre des choſes les notions de bon ou de mauuais, d'agreable ou de faſcheux. Car ces qualitez n'ont point d'eſpeces ſenſibles qui frappent les ſens, telles qu'en ont les objets exterieurs; c'eſt pourquoy on dit dans l'Eſchole que la connoiſſance que l'on en a ſe fait par des eſpeces qui n'ont point paſſé par les ſens, *per ſpecies non ſenſatas.*

En effet ſi les choſes faſcheuſes ſe connoiſſoient par des eſpeces, comme la couleur, la chaleur, &c. Il faudroit qu'elles paruſſent faſcheuſes en tout temps & à toute ſorte d'animaux. Cependant ce qui eſt faſcheux à l'vn ne l'eſt pas à l'autre, & ce qui l'eſt maintenant ne le ſera pas tantoſt. Ce ne ſont donc pas les ſens exterieurs qui donnent cette connoiſſance; mais la faculté eſtimatiue. Ainſi le ſens connoiſt la chaleur; mais il ne connoiſt pas qu'elle ſoit bonne ou mauuaiſe, agreable ou faſcheuſe: C'eſt cette faculté qui juge de ces qualitez par l'experience qu'ell'en a faite ou par vne ſecrete connoiſſance que la Nature luy en a donnée.

Et

Et certainement la plus-part de ces jugemens ſe font par inſtinct, c'eſt à dire par ces images ſecrétes que la Nature a imprimées dans l'Ame des animaux pour leur apprendre les choſes qu'elles doiuent fuir. Car qui eſt celuy qui ſoit bien aſſeuré de la cauſe des diſcordances, des mauuaiſes odeurs, &c. & pourquoy elles ſont desagreables? qui a appris à vn enfant qui ſent de la Douleur que la ſolution de continuité eſt ſi pernicieuſe & ſi contraire à la Nature? il faut de neceſſité que ces connoiſſances ſoient nées auec l'Ame, puiſque ce n'eſt pas le ſens, l'experience ny la raiſon qui les donnent.

C'eſt donc la vertu apprehenſiue, à ſçauoir le ſens exterieur ou la partie imaginatiue de l'Ame, ſoit intellectuelle ou ſenſitiue qui connoiſt l'eſtre des choſes, & puis l'eſtimatiue les iuge mauuaiſes & faſcheuſes. Mais il faut remarquer que dans les objets de la Douleur corporelle, cette faculté ne fait pas touſiours ſon jugement ſur le premier rapport des ſens, & qu'il faut ſouuent que d'autres connoiſſances y interuiennent. Quand elle juge que la Chaleur eſt mauuai-

se, c'est immediatement apres le jugement qu'en a fait le Toucher : Mais quand elle juge que l'accord de deux sons est desagreable, ce n'est pas sur le simple rapport de l'oreille ; il faut qu'vne autre faculté plus haute l'ait instruite de ce qui luy doit estre fascheux, à sçauoir de la disproportion qui est entre ces deux sõs : De sorte que l'oreille connoist le son, mais l'imagination en connoist la discordance ; Et puis l'estimatiue juge qu'ell'est fascheuse. Il en est de mesme de la solution de continuité qui est le plus puissant objet de la Douleur & sur laquelle on a formé tant de difficultez. Car il est certain que ce n'est pas le Toucher qui en dõne connoissance à l'estimatiue, puisqu'il n'en peut estre le juge & qu'il ne la sent pas. En effet outre que le sens ne peut estre blessé que par ses objets propres & que la diuision appartient au mouuement ou au nombre qui sõnt entre les objets communs ; il est constant que le sens ne peut sentir son organe, autrement il se sentiroit luy-mesme, puisque le sens comprend l'organe & la faculté. Or est-il que l'vnité des parties

Le Toucher ne sent pas la diuision.

entre dans la conſtitution de l'organe du Toucher & par conſequent il ne la peut ſentir : Et s'il ne la ſent pas, il ne peut auſſi ſentir la diuiſion : car l'habitude & la priuation ſont d'vn meſme reſſort, & la faculté qui ne peut connoiſtre la lumiere n'eſt pas capable de iuger des tenebres. Et certainement s'il en eſtoit le iuge, nous ne douterions pas ſi ſouuent de la cauſe des Douleurs que nous reſſentons, & nous ſerions aſſeurez quand ce ſeroit elle qui les produiroit comme nous ſommes certains de l'impreſſion que le chaud & le froid font ſur nous, quand le toucher les reſſent. Cependant quand il y a intemperie dans vne partie, & que la Douleur y ſuruient, quelques-vns diſent que la ſeule intemperie en eſt la cauſe ; D'autres que ce n'eſt pas l'intemperie, mais la ſolution de continuité qu'ell'a excitée. Comment les eſprits ſe peuuent-ils partager en vne choſe dont ils veulent que le ſens ſoit le iuge ? Aſſeurement ce n'eſt pas luy qui prend connoiſſance de la ſolution de continuité: Il ſent bien l'action des choſes dures, acres & autres ſemblables

qui ont la vertu de diuiser les parties; mais l'imagination connoist la diuision qu'elles font, & en suite l'estimatiue la iuge mauuaise & perilleuse.

Mais que ce soit le sens ou l'imagination qui donne la premiere connoissance de l'obiet de la Douleur, il y a vne autre condition qui est necessaire pour faire que l'estimatiue le reconnoisse pour fascheux ; c'est qu'il faut que l'impression qu'il fait soit prompte & violante, qu'elle se fasse tout à la fois & que l'Ame en soit surprise. Car si elle se fait peu à peu & doucement, elle ne causera point de sentiment fascheux ny par consequent point de Tristesse ny de Douleur. C'est pourquoy les infortunes qui arriuent lentement quelques grandes qu'elles se trouuent à la fin, ne donnent pas de si grands desplaisirs que de plus legeres qui viennent à l'impourueu & qui frappent l'Ame tout d'vn coup. Les intemperies qui s'introduisent peu à peu dans le corps ne causent aucune Douleur & les humeurs qui rongent insensiblement les parties y produisent à la fin de grands vlceres qui ne

ſont point douloureux. Et cela vient non ſeulement de ce que ces obiets s'inſinuant peu à peu, le changement qu'ils apportent n'eſt pas ſenſible; mais encore de ce que l'Ame & le corps contractent par ces lentes & longues impreſſions vne autre conſtitution que la couſtume leur rend en quelque façon naturelle: de ſorte que ces obiets bien loin de l'alterer & de la corrompre, l'entretiennent & l'augmentent, & ne peuuent par conſequent eſtre reconnus pour faſcheux.

La Douleur n'eſt pas vne action de ſens.

Voila comment ſe fait la connoiſſance de l'obiet faſcheux; mais par tout là il n'y a point encore de Triſteſſe ny de Douleur, & toutes les choſes que nous auons remarquées ne ſont que les cauſes ou les conditions neceſſaires à leur production. C'eſt pourquoy ceux qui mettent la Douleur dans l'action du ſens & qui aſſeurent qu'ell'eſt bleſſée, n'ont pas conſideré que tout ce qui ſe paſſe dans le ſens eſt eſtranger à la Douleur & ſe fait auant qu'elle ſe forme dans l'Ame. Car quand l'action du ſens ſe-

roit deprauée comme ils disent, ce ne seroit pas vne Douleur, puisque la Douleur est vn mouuement de l'Appetit; Et tout au plus ce ne seroit qu'vn mauuais iugement que le sens feroit de son obiet, ce qui peut estre n'est pas veritable.

La Douleur n'est pas vne action deprauée.

En effet on ne sçauroit dire que l'action du Toucher soit deprauée si ce n'est parce qu'il sent les obiets plus grãds & plus forts qu'il ne deuroit: De sorte que toute la question se reduit à sçauoir si ces obiets sont aussi grands qu'il les iuge, ou s'il les fait plus grands qu'ils ne sont effectiuement. S'ils sont aussi grands qu'il les reconnoist, son action n'est pas dépravée, au contraire elle est parfaite, puisqu'il les represente iustement & tels qu'ils sont. Or il est certain qu'il ne les fait pas plus grands, parce que le sens est vne faculté representatiue qui ne connoist les choses que comme elles sont & comme elles se presentent à luy; C'est à dire qu'il en iuge conformement à l'impression qu'il en souffre. Il peut à la verité les reconnoistre moindres qu'elles ne sont quand leur qualité ne se fait pas sentir tou-

te entiere, comme quand elle touche vne partie qui a peu de ſentiment, ou quãd l'impreſſion en eſt legere : Mais il ne les peut iamais ſentir plus grandes ne pouuant rien adjouſter à leur qualité. Certainement cõme quand vne trop grande lumiere vient à frapper l'œil, on ne ſçauroit dire que ſon action ſoit deprauée, puiſqu'il fait le iugement de cét obiet comme il doit & qu'au contraire s'il ne ſentoit ſa violence, elle ſeroit defectueuſe. Il en eſt de meſme de toutes les qualitez tactiles ; elles ſont impreſſion ſur le Toucher & ſi elles ſont violantes & exceſſiues, le ſentiment qu'il en a ne peut eſtre mis au rang des actions deprauées. Car quand meſme la Douleur ſeroit vne qualité ſenſible, comme quelques-vns veulent, le ſens la connoiſſant telle qu'ell'eſt, ne ſouffriroit aucune deprauation dans ſa connoiſſance, & ſon action ſeroit parfaite & accomplie.

D'ailleurs ſi l'action du Toucher eſtoit deprauée, il faudroit que l'intemperie ou la ſolution de continuité en fuſt la cauſe. Ce n'eſt pas l'intemperie, puiſque dans vne

picqueure que l'on ſent, il n'y a d'abord aucune intemperie : Ce n'eſt pas auſſi la diuiſion, car outre que le Toucher ne la ſent pas comme nous auons montré, l'vnité ne ſert de rien à l'action precise & principale de ce ſens; les parties pour eſtre diuisées ne laiſſant pas de ſentir toutes les qualitez tactiles. Car comme en tous les organes il y a vne partie qui eſt la cauſe principale de l'action, d'autres qui ne luy ſeruent que d'aides & d'autres enfin qui ne ſont deſtinées que pour conſeruer tout l'organe. L'vnité eſt de ce dernier genre : elle n'eſt ny la cauſe principale du Toucher, ny ce qui la rend plus facile; mais elle ſert ſeulement à la conſeruation de ſon organe, & quoy qu'elle ſe perde, l'action de ce ſens n'en eſt point offensée. Et de vray qui prendra garde qu'elle n'a aucun rapport ny liaiſon auec la vertu du Toucher, qui eſt la connoiſſance, à laquelle elle ne ſert de rien; ny auec ſon obiet qui ſont les qualitez tactiles, du nombre deſquelles elle n'eſt point; iugera bien qu'elle ne contribue point à ſon action, & qu'elle ne luy eſt pas plus affectée qu'à tous les autres

autres ſens qui ont beſoin comme luy de cette diſpoſition pour la conſeruation de leurs organes. Apres tout ſi elle y ſeruoit de quelque choſe, quand elle viendroit à ſe perdre, elle rendroit pluſtoſt l'action affoiblie que deprauée.

Mais quoy! toute la Medecine s'eſt-elle laiſſé abuſer en la mettant au rang des actions deprauées? NON certainement, car il eſt vray qu'elle ſe fait autrement qu'elle ne deuroit. Pour entendre cecy il faut remarquer que la Nature en donnant les ſens aux animaux a plus eu d'eſgard à ſa conſeruation qu'à la leur, & n'a pas tant conſideré leur perfection que la ſienne. De ſorte qu'ell'a voulu qu'ils fuſſent diſpoſez de telle ſorte que leur action ne fuſt pas contraire à la tranquillité & à l'eſtat parfait de ſa vie. C'eſt pourquoy elle les a rendus moins exacts dans leur connoiſſance, afin qu'ils ne ſentiſſent pas les qualitez ſenſibles dans toute la force qu'elles peuuent auoir. Car il eſt certain que le ſens quel qu'il ſoit eſt incommode, quand il eſt trop delicat;

Comment l'opinion des Medecins ſe doit expliquer.

L'ouyë trop ſubtile eſt vne ſorte de maladie qui fait ſentir iuſques au bruit que le mouuement des eſprits fait dans l'oreille ; Et perſonne ne doute que ceux qui ont le Toucher trop exquis, ne ſoient plus expoſez à la Douleur que les autres. Pour ſatisfaire donc à ce deſſein , la Nature a placé les vns en des lieux profonds & reculez afin que les objets s'affoibliſſent par la longueur du chemin , comme l'ouyë & l'odorat ; aux autres ell'a fait les organes de matieres propres pour reboucher la force de leurs qualitez , comme ſont les humeurs qui entrent dans la compoſition de l'œil, la ſubſtance molle & ſpongieuſe dont la langue eſt compoſée ; Et pour s'arreſter au ſujet qui nous occupe, ell'a mis le Toucher dans vne membrane groſſiere & charnuë, qu'ell'a encore couuerte d'vne pellicule inſenſible , afin que l'abord des qualitez tactiles ne la touchaſt pas ſi viuement. Car ſi les parties exterieures qui les doiuent apperceuoir les premieres auoient le ſentiment auſſi vif que les nerfs , l'animal ſeroit en vne continuelle Douleur, & les plus foibles objets luy ſe-

roient insupportables. Quand il arriue donc que le sentiment est plus exact qu'il ne doit estre, c'est vne action qui est parfaite à l'esgard du jugement que le sens en fait; Mais elle est deprauée à l'égard de l'animal, estant contraire à l'ordre general de la Nature & à l'estat parfait de la vie dont elle veut qu'il jouysse.

Or le sentiment est plus exact qu'il ne faut, quand les obiets sont trop forts qui font vne trop grande impression sur les sens; ou quand les parties interieures en sont immediatement touchées, comme lors que la peau ne les couure plus; Et quand la vertu sensitiue s'y est renduë plus grande, comme lors que leur constitution est alterée. Car il est certain que puisque la Nature leur enuoye des esprits vitaux pour les fortifier, ell'y fait aussi couler vne plus grande quantité d'esprits sensitifs pour en accroistre le sens : Dautant que le sens ayant principalement esté donné aux parties pour reconnoistre & pour éuiter les choses qui les peuuent destruire, il faut que celles-cy qui sont blessées & affoiblies

& qui ſont moins capables de reſiſter, ayent cette vertu plus delicate, afin de remarquer pluſtoſt & plus exactement ce qui leur peut nuire. Et c'eſt là ſans doute la raiſon pour laquelle les parties malades ont le ſentiment ſi exquis, & qu'on ne les ſçauroit ſi peu toucher qu'elles ne reſſentent de la Douleur.

La Medecine ne s'eſt donc pas trompée quand ell'a dit que l'action du Toucher eſtoit deprauée dans la Douleur. Mais ell'a rapporté au ſens ce qui ſe deuoit rapporter à l'animal : Car à l'égard de celuy-cy ell'eſt deprauée, mais à l'égard du ſens ell'eſt iuſte & parfaite. Ou bien il faut dire qu'ell'a confondu à ſon ordinaire l'action du ſens auec la Douleur, laquelle peut eſtre miſe au rang des actions deprauées, les comparant auec les actions de la ſanté parfaite, qui eſt le modelle ſur lequel elle meſure tous les accidens qui arriuent au corps. Car il eſt vray qu'en cét égard toutes les paſſions violentes peuuent paſſer pour des actions deprauées, puiſqu'elles ſont contraires à la tranquillité & à l'eſtat parfai-

de la vie, & qu'elles ſe font tout autrement que la nature de l'animal ne voudroit: quoy qu'au reſpect des facultez qui les produiſent ce ne ſoient point des actions bleſſées ny deprauées, puiſque chacune en iuge comme elle doit & que l'appetit s'eſmeut conformement à ſa nature & à la connoiſſance qu'il eſt obligé de ſuiure.

Or il ne faut pas s'eſtonner de ce que cette ſcience n'ait pas diſtingué toutes ces choſes; ne conſiderant les actions que comme les ſignes & les effects des cauſes ſur leſquelles elle doit trauailler, elle n'eſt pas obligée d'en faire vne anatomie ſi exacte que la Philoſophie; c'eſt aſſez pour elle qu'ell'en ayt la connoiſſance qui eſt neceſſaire à ſon deſſein. Ainſi il n'importe pas pour elle que la Douleur ſoit vn mouuement de l'Appetit, ny que le iugement de l'eſtimatiue la doiue preceder: Il ſuffit qu'elle luy faſſe connoiſtre la partie qui eſt bleſſée & les cauſes d'où elle procede, afin d'appliquer iuſtement les remedes pour la chaſſer. C'eſt pourquoy ſans crainte de faillir, elle confond dans ſa definition l'action

du ſens & le mouuement de l'Appetit; parce qu'il ne ſert de rien de les diſtinguer pour y apporter la gueriſon. Meſmes contre les regles de la Logique, ell'y fait entrer l'intemperie & la ſolution de continuité; dautant que ce ſont les choſes qu'elle conſidere le plus, & les ſeules qui la doiuent occuper. Elle ne la reconnoiſt auſſi que dans le ſens du toucher, parce que c'eſt la plus importante & celle qui a particulierement beſoin de ſon ſecours.

Quoy qu'il en ſoit, de tout ce que nous auons dit cy-deſſus, il reſulte que la Douleur n'eſt pas vne action du ſens, qu'elle ſe forme apres celle-cy & que c'eſt enfin l'ouurage d'vne autre puiſſance de l'Ame. Et certainement qui conſiderera que le ſentiment eſt borné à la partie où il ſe fait & que la Douleur ſe reſſent non ſeulement dans la partie bleſſée, mais encore dans l'Ame toute entiere & qu'elle trouble & eſbranle tout l'animal, iugera bien que ce doit eſtre l'action d'vne faculté plus generale que n'eſt le ſens: en vn mot que la puiſſance par laquelle l'Ame s'eſmeut, c'eſt à dire l'Ap-

petit, eſt la cauſe de cét effect.

Apres que le mal eſt donc venu à la connoiſſance de l'Ame, qu'elle l'a iugé faſcheux & qu'ell'a veu qu'effectiuemẽt il altere & corrompt ſa conſtitution naturelle, alors elle ſe reſout de le fuir, n'ayant point d'autre moyen d'éuiter vn ennemi qui la ſurprend & qui la preſſe; et au meſme moment l'appetit qui eſt deſtiné pour executer les reſolutions qu'ell'a priſes ſe donne le mouuement qui eſt conforme à ſa connoiſſance & à ſon deſſein. Il faut donc voir quel eſt ce mouuement, puiſque c'eſt luy ou conſiſte le trouble, la conſtitution faſcheuſe, en vn mot la nature & l'eſſence de la Douleur. *Quel eſt le mouuement de l'Appetit dans la Douleur.*

Mais le moyen de pouuoir découurir vne choſe ſi obſcure qui ſe paſſe toute au plus profond de l'Ame & qui juſques icy a eſté ſi cachee qu'elle n'a pas meſme fourny aucun ſoupçon ny aucune conjecture de ce que ce peut eſtre. On s'eſt contenté de dire que c'eſtoit vn mouuement de l'Ame, parce que c'eſt vne Paſſion; mais

comme ſi c'eſtoient là ces colomnes au delà deſquelles il n'eſt pas permis à l'eſprit humain de paſſer, perſonne n'a encore osé ſe hazarder d'aller plus auant pour chercher comment ſe fait ce mouuement & en quoy il differe de celuy qui ſe fait en toutes les autres paſſions; car puiſqu'elles ſont differentes entr'elles, il faut que leurs mouuemens le ſoient auſſi.

Puiſqu'il eſt donc vray que l'Ame ſe meut & que le premier mouuement qu'elle fait à la veuë du mal c'eſt de ſe ſeparer de luy; Il faut qu'apres auoir connu vn obiet mauuais, elle ſouffre ce premier mouuement & qu'elle s'en eſloigne, puiſqu'elle le connoiſt pour vn mal. Mais parce qu'outre cette notion generale elle le reconnoiſt encore pour faſcheux, qu'elle void qu'il eſt preſent & qu'il corrompt effectiuement ſa conſtitution naturelle; ce n'eſt pas aſſez pour elle de ſe ſeparer de luy, puiſqu'elle s'engage à cette ſeparatiō pour toutes ſortes de maux & pour ceux-là meſme qui ſont abſens dont elle ne craint pas les attaques: Mais il faut qu'ell'adjouſte à ce mouue-

ment

ment quelque precaution & quelque effort qui responde au peril où elle croit estre.

Seroit-ce point par vne fuite prompte & precipitée qu'elle tascheroit de l'euiter? car c'est vn moyen connu & familier à tous les animaux, quand ils sont pressez d'vn puissant ennemy, & nous experimentons en nous-mesmes que les esprits fuyent ainsi au cœur & s'y retirent auec vne extréme vitesse, quand quelque chose de formidable a jetté la crainte dans l'Ame. Ouy sans doute elle le fuit & n'a iamais plus de suiet de le faire auec plus de diligence & de haste que lors que le mal l'a saisie, qu'il la presse & qu'il tasche de la destruire. Mais cela ne suffit pas encore, puisque nous auons montré cy-deuant que cette precipitation se peut trouuer dans la simple Haine sans que la Douleur s'y rencontre; qui est vne marque euidente que ce n'est pas dans ce mouuement que celle-cy consiste. Ioint qu'vn mouuement pour estre plus viste qu'vn autre, n'est pas de differente espece, & par consequent si la Douleur n'estoit dif-

ferente de la Haine que par la viteſſe de ſon mouuement, elles ſeroient toutes deux de meſme nature & ne ſeroient differentes que du plus & du moins; en ſorte qu'on pourroit dire que la Douleur ſeroit vne forte Haine, & la Haine vne foible Douleur; ce qui n'eſt pas veritable, puiſqu'il ſe trouue de grandes Haines qui ne ſont accompagnées d'aucune Triſteſſe. Il faut donc chercher ailleurs que dans cette fuite precipitée, la difference du mouuement qui eſt propre à cette Paſſion. Diſons donc

Puiſqu'il y a rapport des mouuemens de l'Ame à ceux du Corps, & que ceux-cy ſont des characteres de ceux de l'Ame; puiſqu'il eſt encore vray que les paroles ſont les images des choſes & qu'elles en font connoiſtre la verité, il ne faut que conſiderer les agitations que le corps souffre dans la Douleur, & les façons de parler par leſquelles cette Paſſion exprime ſes ſentimens, pour découurir le mouuement que nous cherchons.

Or nous voyons que tous les animaux ſe reſſerrent, ſe ramaſſent & s'appetiſſent

autant qu'ils peuuent quand ils ſentent cette Paſſion; Les vers & les autres inſectes qui rampent, ſe retirent & r'entrent comme en eux-meſmes; La peau ſe ride aux vns, les membres ſe racourciſſent aux autres; Et nous experimentons qu'au premier ſentiment que nous auons du mal, nous fronçons le ſourcil & nous retirons la partie qui a eſté offensée. Nous diſons meſme pour exprimer vne grande Triſteſſe que l'on a le cœur ſerré & l'on ſent effectiuement en ſoy quelque choſe qui preſſe le cœur & qui empeſche la liberté de ſes mouuemens. Mais ce qui eſt le plus conſiderable & à quoy peu de perſonnes ont pris garde, il n'y a point de partie qui ſente de la Douleur laquelle ne reſſerre ſes fibres: Et c'eſt pour cela que le pouls y deuient dur par la contraction qui ſe fait dans l'artere; c'eſt pour cela que les levres des playes ſe retirent & que lors qu'elles ſe relaſchent & qu'elles deuiennent molles on n'y ſent plus de mal; L'on peut meſme aſſeurer que dans les Douleurs interieures, comme dans les Coliques nephretiques, dans les Pleureſies & dans les

tranchées de l'accouchement, &c. c'eſt la contraction des fibres qui augmente le ſentiment de la Douleur. Car puiſqu'elles ſe reſerrent dans les playes, dans le froid & à l'abord de toutes les qualitez picquantes, & que ce ſont les organes propres & particuliers de l'appetit naturel qui ſe meut touſiours en ces rencontres ; il ne faut pas douter que dans ces Douleurs-là elles ne ſouffrent contraction & qu'elles ne rendent le mal plus douloureux en tirant la partie malade. De ſorte qu'auec toutes ces experiences on peut aſſeurer qu'à l'eſgard du corps le reſerrement, s'il eſt permis de parler ainſi, & la contraction des parties eſt le mouuement propre & particulier de la Douleur ; Et par conſequent ſi l'Ame y en doit auſſi ſouffrir quelqu'vn qui ſoit different des autres Paſſions, il faut qu'il ſoit conforme à celuy-là ; Et qu'il ſe faſſe dans l'appetit vne eſpece de contraction & de compreſſion violante par laquelle ſes parties r'entrant en quelque façon l'vne dans l'autre, ſe penetrent & ſe preſſent plus que leur conſtitution naturelle ne demande. Et

en effet s'il eſt vray que la Ioye ſoit vne effuſion vn eſpanchement & (pour parler conformement au nom que la langue Latine luy a donné) ſi c'eſt comme vn eſlargiſſement de l'Ame, il faut que la Triſteſſe en ſoit la contraction & l'eſtreſſiſſement. Et qui conſiderera bien la nature de ce mouuement, verra ſans doute qu'on ne s'en peut figurer d'autre qui ſoit plus conforme au deſſein qu'elle doit auoir en cette rencontre ny qui puiſſe mieux faire connoiſtre l'impreſſion que le mal y fait & le trouble qu'il y excite. Car comme la contraction eſt vne eſpece de condenſation par laquelle vne choſe ſe reſerre & occupe moins d'eſpace, ſes parties ſe comprimant & ſe preſſant de telle ſorte qu'elles ſe penetreroient l'vne l'autre, ſi les corps eſtoient ſuſceptibles de penetration : Il eſt certain que ſi l'Ame eſt capable de cette ſorte de mouuement, il faut s'imaginer qu'elle ſe ramaſſe & ſe retreſſit en quelque façon & qu'ell'a comme des parties qui ſe retirent & r'entrent en elles-meſmes; leſquelles n'ayant pas vne quantité materielle comme ont les corps, ſe pene- *Lætitia, Latitia.*

trent l'vne l'autre & se confondent ensemble. Et bien qu'il ne soit pas facile de conceuoir ces parties, ce transport & ce meslange dans la substance de l'Ame ; neantmoins puisque tout le monde est d'accord qu'elle se meut dans les Passions, c'est vne necessité qu'il y ayt quelque chose qui responde à tout cela. Et qui croira que les Anges se meuuent d'vn endroit à l'autre, qu'ils occupent tantost plus & tantost moins d'espace, & qu'ils peuuent augmenter ou racourcir leur estenduë, n'aura pas de peine à s'imaginer que les mesmes mouuemens se font dans l'Ame.

Or parce que la Nature n'excite aucune Passion dans l'animal que ce ne soit pour quelque bien qu'elle luy veut procurer, il est certain que par cette sorte de mouuement elle croit pouruoir à sa seureté en plusieurs manieres. Car en se resserrant, outre qu'elle fuit ainsi l'approche de l'ennemy, qu'elle se cache de luy autant qu'elle peut & qu'elle luy veut faire vn plus libre passage, afin qu'il s'esloigne d'elle plustost & plus facilement; elle reunit ses parties par

cette contraction & croit ainsi se rendre plus forte & plus capable de resister à ses efforts; Et comme elle occupe moins d'espace, elle pense qu'ell'est moins exposée à ses atteintes & qu'elle ne leur donne pas tant de visée.

Certainement si c'est pour tous ces motifs-là qu'elle inspire aux animaux le dessein de faire retirer leurs mẽbres quand le mal les attaque, comme il n'en faut pas douter, il n'y a pas d'apparence qu'elle s'oublie elle-mesme se trouuant dans le mesme danger & qu'elle n'ayt pas le soin de faire pour elle ce qu'elle fait faire pour les autres: Soit que la Nature luy ayt donné ces ordres secrets, soit qu'elle le fasse par coustume, ou que le mal la trouble & luy persuade que ce qui sert au corps peut encore seruir à sa conseruation.

Mais si ce mouuement luy est vtile en quelque chose, il est cause en suite du plus grand incõuenient qui luy puisse arriuer, & de toute la peine qu'elle souffre en cette rencontre. Car cõme l'image du mal s'est multipliée & s'est respanduë dans l'appetit de la maniere que nous auons dit au chap. de la

Haine, elle se reünist comme luy par la contraction qu'il s'est donnée & deuient ainsi plus forte & plus sensible, estant plus vnie & plus ramassée. Mais encore comme les parties de l'Appetit rentrent en dedans & se penetrent l'vne l'autre, cette image importune entre aussi & s'insinuë auec elles : De sorte que l'Ame voyant cét ennemy qui luy paroist plus puissant, qui la penetre de toutes parts & qui se mesle & se confond auec elle, ne peut souffrir qu'auec vne extréme peine vne chose si odieuse, & faisant de nouueaux efforts pour s'en éloigner, elle se trouble dauantage, & accroist ainsi le desordre où ell'est. Il est vray qu'il est tantost plus grand & tantost plus petit, selon que la contraction est plus ou moins forte, parce que l'image penetre plus ou moins à proportion. Et c'est delà sans doute que pour exprimer la violence de cette Passion, on dit qu'on est outré de Tristesse ou de Douleur, cette façon de parler representant la profonde penetration que le mal fait dans l'Ame.

Mais outre cét inconuenient qui accompagne tousiours ce mouuement quelque foible

foible qu'il soit, il en suruient vn autre qui n'est guere moindre quand ce mouuement se fait auec violence. C'est que la contraction que l'appetit se donne, est alors si grande que l'ame tombe dans le mesme peril ou se trouuent les corps qui souffrent vne compression & condensation excessiue : Car chaque chose a son estenduë naturelle qui ne se peut augmenter ny diminuer que jusques à vn certain point au delà duquel elle rencontre sa perte & sa ruine. L'ame qui est donc en quelque sorte soubmise à cette loy & qui void cette extraordinaire & dangereuse cõtraction, s'en esmeut comme d'vn nouueau mal & adjouste au trouble que le premier luy a apporté celuy que cette connoissance luy donne. Ainsi sa peine luy cause vne nouuelle peine, & sa precaution augmente le danger où elle se troue. Et certainement on peut dire que la contraction de l'ame fait la mesme chose que la contraction des parties du corps : Car quoy que cellecy se fasse pour fortifier les parties & pour éuiter le mal, elle l'augmente neanmoins, & si les fibres ne se resser-

roient point dans les playes la douleur en ſe-roit beaucoup moindre comme nous auons dit. Il en eſt de meſme de la contraction de l'appetit, il ſe reſerre pour ſe fortifier & pour fuir l'image du mal qui le penetre, mais c'eſt ce qui accroiſt le trouble & le peril.

La triſteſſe & la Douleur ſont vne meſme paſſiõ.

Voila quel eſt le Mouuement que l'appetit ſouffre à la preſence d'vn mal faſcheux ; d'ou il eſt aysé à juger qu'il eſt commun à la Douleur & à la Triſteſſe, parce que l'ame ne ſe peut mouuoir autrement pour ſe mettre en ſeureté & pour diminuer le peril où elle ſe trouue engagée. De ſorte que quelque partie de l'ame que ce ſoit qui eſt attaquée de cette ſorte de mal ſouffre toujours le meſme mouuement; Et par conſequent le mal ſenſible cauſe la meſme agitation dans l'appetit ſenſitif, que le mal ſpirituel dans la volonté. Doù il s'enſuit encore, que la Douleur & la Triſteſſe ſont vne meſme eſpece de paſſion, puis qu'elles ont vn meſme mouuement & vne meſme fin, & qu'elles ne ſont differentes que par la diuerſité du ſubjet où

elles ſe font qui ne cauſe point de difference eſſentielle dans les mouuemens. Il eſt vray que dans la Douleur corporelle l'eſmotion de l'appetit ſenſitif dont nous venons de parler, eſt preſque toûiours accompagnée de celle de l'appetit naturel qui luy eſt tout à fait opposée: Car au lieu que celuy-là ſe retire & ſe reſſerre pour fuir le mal, celuy-cy s'eſleue pour le repouſſer & eſmeut les eſprits conformement à ce deſſein. Mais quoy que cela cauſe de differens effects dans le corps, il n'apporte aucun changement au mouuement de l'appetit ſenſitif, & n'adiouſte rien à cét eſtat faſcheux & penible qui fait toute l'eſſence de la Douleur & qui naiſt de la ſeule contraction de l'ame, comme nous auons monſtré cy-deſſus. Ainſi il eſt toûjours vray que la Triſteſſe & la Douleur ſenſible ne font qu'vne meſme eſpece de paſſion, puis qu'elles conſiſtent toutes deux en vne meſme ſorte de mouuement.

Quel eſt le Reſſentiment que l'ame a de la douleur.

QVoy qu'il en ſoit, apres que ce grand trouble & cette cõſtitution faſcheu-

se s'est formée dans l'appetit, les facultez superieures en prennent connoissance: Et il se fait alors vn retour & comme vn mouuement circulaire dans l'ame qui est la maniere d'agir qui luy est la plus naturelle & qui est aussi la plus parfaite & la plus excellente de toutes. Car l'imagination connoist premierement l'objet, l'appetit le reçoit apres & s'esmeut, & puis l'imagination reuoid ce qui se passe dans l'appetit, & par cette derniere connoissance on dit veritablement que l'on ressent la Douleur, parce que ressentir c'est connoistre, qui suppose vne vertu connoissante laquelle ne se trouue dans aucun appetit.

Or par le mot d'imagination, i'entends icy non seulement la partie imaginatiue de l'ame sensitiue, mais encore celle de l'entendement, car le mesme progrez qui se fait en celle-là pour la Douleur, se fait en celuy-cy pour la Tristesse. Le mal spirituel y entre premierement, puis il descend dans la volonté où il excite l'esmotion de la Tristesse, & puis cette esmotiõ retourne à la connoissance de l'Entendemẽt.

Mais il faut remarquer que cette derniere connoissance soit qu'elle se fasse dans l'ame sensitiue ou dans l'Entendement est de deux sortes. L'vne est obscure & confuse, l'autre est plus claire & plus distincte. Celle-cy se fait quand l'imagination s'applique toute entiere à considerer le trouble qui s'est esleué dans l'appetit ou dans la volonté : Car pour lors elle en forme vne image plus parfaite, elle le connoist plus clairement & ressent aussi la Douleur telle qu'ell'est. Mais quand elle est diuertie & qu'elle est occupée ailleurs, elle ne le connoist qu'imparfaitement & n'en donne de connoissance qu'autant qu'il en faut pour sentir qu'on n'est pas en l'estat qu'on deburoit estre & qu'on est triste sans sçauoir pourquoy. De sorte qu'on souffre alors veritablement la passion, mais on peut dire qu'on ne la ressent pas : Et mesme il est vray qu'elle n'est pas complete ny entiere, parce que le trouble que cette derniere connoissance doit adiouster au premier mouuement qui se fait dans l'appetit ne s'y trouue pas, ce qui la rend

beaucoup moindre, comm'il eſt aysé à juger par ce que nous auons dit cy-deſſus.

C'eſt en ce ſens qu'il faut entendre les paroles d'Hippocrate qui ont donné tant d'exercice aux Medecins, quand il dit, que ceux qui ont de la douleur & ne la ſentent pas, ont l'eſprit malade. Car bien que le mot de Douleur ſe puiſſe prendre là pour la cauſe de la Douleur dont l'impreſſion n'eſt pas quelques fois remarquée par les facultez ſuperieures à cauſe du deſordre ou elles ſont; Neantmoins il peut arriuer tres ſouuent que le ſens aura connu & ſenti cette impreſſion & que l'eſmotion ou conſiſte la douleur s'en ſera enſuiuie ſans que l'imagination en ait aucune connoiſſance; Et pour lors il ſera vray qu'on ſouffrira la paſſion de la Douleur & qu'on ne la reſſentira pas : Comme il arriue dans les afflictions quand on a l'eſprit diſtrait: car bien que l'ame ſoit outrée de Triſteſſe, que le cœur meſme ſe trouue ſerré & le corps abbatu, elle ne reſſent point le trouble ou ell'eſt & l'on peut dire qu'ell'eſt triſte, mais qu'elle ne s'en apperçoit pas.

Or ce deffaut de cõnoiſſance arriue dans la Douleur corporelle non ſeulement à l'eſgard de l'imagination mais auſſi à l'eſgard de l'entendement. Car comme celuy-cy eſt le maiſtre & le iuge de toutes nos connoiſſances, il emporte toute noſtre attention à l'objet qu'il conſidere & n'en laiſſe point pour les objets ni pour les actions des autres facultez inferieures ; de ſorte que l'imagination peut connoiſtre le mal & reſſentir le trouble qu'il a excité dans l'appetit ſans que nous nous en apperceuions, noſtre eſprit eſtant occupé ailleurs. Quant à l'imagination elle peut auſſi eſtant diſtraite ou empeſchée ne pas apperceuoir l'eſmotion qui ſe fait dans l'appetit comme nous venons de dire : Et on ne ſçauroit douter que lors qu'on eſtrangle vn animal & qu'on luy void faire de ſi grands efforts & de ſi eſtranges contractions & contortions de membres, il ne ſouffre bien de la douleur, quoy qu'il ne la reſſente pas.

Car nous ſommes aſſeurez par le teſmoignage des hommes qui ont paſſé par ce ſupplice & qui s'en ſont ſauuez, qu'ils

n'ont eu aucun ſentiment du mal que leur corps enduroit. Ce que l'on peut dire encore des inquietudes, des conuulſions & autres pareils ſymptomes qui arriuent dans les maladies qui troublent la connoiſſance.

Il ne ſert rien de dire que l'appetit ne ſe peut émouuoir ſans la connoiſſance de l'imagination. Car quoy que cela ſoit veritable, il ne ſe doit pas toûjours entendre de cette maîtreſſe faculté qui a ſon ſiege dans le cerueau & qui eſt deſtinée pour la conduite generale de l'animal, puiſque nous experimentons que les membres ſouffrent du mal ſans qu'elle le reſſente. Mais il faut ou qu'elle ſoit reſpanduë dans tous les membres, & qu'ell'ait diuers degrez de connoiſſance, dont les moins parfaits la peuuent occuper, quand ſa plus noble operation eſt empeſchée : Ou bien qu'il y ait vne imagination particuliere en chaque partie qui a ſoin de ſa conſeruation & qui peut agir ſans la participation de cette faculté ſuperieure, comme il arriue dans les inſectes quand leurs parties toutes diuisées

uisées qu'elles sont, ne laissent pas de sentir & de se mouuoir. Et de vray ces facultez ne sont point separées les vnes des autres & par tout ou est le sens il faut que l'imagination & l'appetit s'y trouuent. De sorte que toutes les parties qui ont le sentiment ont chacune ces deux autres puissances qui sont comme des lignes qui aboutissent à ces facultez dominantes.

Apres l'examen que nous venons de faire des trois actions qui conourrent à la naissance de la Douleur, il n'y a plus rien qui nous empesche d'en connoistre parfaitement la nature, & nous croyons la pouuoir definir exactement en disant que c'est *vn mouuement de l'appetit concupiscible par lequel l'ame se resserre & rentre auec precipitation en elle mesme pour fuir d'autant plus le mal qui la presse & pour euiter le dommage qu'ell'en peut receuoir.*

Pour bien entendre cette definition, il faut particulierement examiner les termes qui la distinguent de toutes les autres. Et asseurement la Contraction qui est ce mou-

uement par lequel l'ame ſe reſſerre & rentre en elle meſme, en doit faire la difference en y adiouſtant les conditions qui la reſtraignent à cette paſſion. Car il eſt vray qu'elle ſe trouue dans la Conſtance & dans la Crainte : Et quoy que nous n'ayons marqué aucun autre mouuement dans la Conſtance que la fermeté, il y a neantmoins grande apparence que l'ame s'y reſſerre auſſi, puis qu'elle a deſſein de s'y rendre plus forte pour reſiſter au mal, & que toutes les choſes ſe reſſerrent pour ſe fortifier en reuniſſant leurs forces. Mais outre que cette contraction y eſt fort legere, parce que la fermeté retient les parties & empeſche qu'elles ne ſe retirent ; elle s'y fait ſans confuſion, cette meſme fermeté les retenant dans l'ordre où elle les rencontre & ne souffrant pas qu'elles ſe meſlent & ſe broüillent enſemble. Au lieu que dans la Douleur elles ſe penetrent & ſe confondent à cauſe de la ſurpriſe où l'ame ſe trouue à l'abord d'vn ſi grand mal & de l'empreſſement qu'ell'apporte pour s'en eſloigner.

De ſorte que la Contraction qui ſe fait

dans la Douleur eſt differente de celle qui eſt dans la Conſtance, par la confuſion. Ioint que la fin en eſt diuerſe, l'ame ſe resſerrant dans celle-cy pour reſiſter au mal & dans l'autre pour s'en eſloigner.

La Contraction entre auſſi dans la definition de la Crainte, mais elle ſe forme dans l'appetit iraſcible & c'eſt apres que l'ame a comparé ſes forces auec celles du mal & qu'elles luy ont ſemblé plus foibles. Mais celle de la Douleur ſe fait dans la partie concupiſcible ſans aucune conſideration de la force ou de la foibleſſe qu'elle peut auoir. Outre que dans la Crainte l'ame ne ſent pas le mal preſent comme dans la Douleur, elle le void ſeulement preſt à venir; c'eſt pourquoy elle le fuit pour en éuiter l'approche & les atteintes : Mais icy elle ſent deſia l'vne & l'autre & elle ſe retire pour empeſcher les derniers deſordres qu'il peut cauſer.

De ſorte que l'objet qui excite cette Contraction eſt le mal qui la preſſe, c'eſt à dire le mal faſcheux qui altere & corrompt effectiuement la conſtitution naturelle de l'a-

nimal, soit celle qui est propre à l'ame comme il arriue dans la Tristesse, soit celle du corps comme dans la Douleur. La fin qu'elle s'y propose c'est d'éuiter le danger où elle se trouue qui va à sa destruction : Et le moyen pour arriuer à cette fin, c'est la fuite, mais c'est vne fuite particuliere qu'ell' adjouste à celle que la Haine luy fait faire. Car la Haine qui accompagne toûjours la Douleur luy communique toûjours aussi son mouuement ; de sorte qu'elle luy fait fuir le mal fascheux : mais la Douleur, outre qu'elle precipite cette fuite, ell' en cause vne autre faisant resserrer l'appetit sensitif. Et l'on peut dire qu'en celle-là l'ame fuit en courant, & qu'en celle-cy elle fuit en s'escartant & se tirant à quartier. C'est pourquoy nous auons eu raison de dire qu'elle se resserre pour fuir d'autant plus le mal qui la presse.

Les differences de la Douleur.

Puis que toute la nature de la Douleur consiste dans cette contraction fascheuse de l'ame, & que cette contraction ne se peut faire que d'vne maniere & est du rang

de ces dernieres especes qui ne se peuuent plus diuiser par des differences essentielles, il s'ensuit que toutes les Douleurs sont d'vne mesme nature & que les differences qui les distinguent l'vne de l'autre, sont accidentelles comme sont celles qui viennent de la qualité du subjet, de l'objet, du mouuement, &c. Pour suiure l'ordre que nous auons tenu jusques icy il faut parler de quelques vnes & principalement de celles qui peuuent seruir à la connoissance des characteres de cette passion.

La plus considerable de toutes est celle qui se tire de la partie de l'ame qui en est le subjet & qui en souffre le mouuement. Car si c'est la volonté elle fait la Tristesse, si c'est l'appetit sensitif, il fait la Douleur sensible ; Et toute la Philosophie est d'accord que la Douleur spirituelle s'appelle Tristesse & que la corporelle se nomme simplement Douleur. Neantmoins la commune façon de parler n'obserue pas toûjours cette distinction : Car par le mot de Douleur elle entend celle ou le sens du

Toucher eſt manifeſtement bleſsé & quand il ne l'eſt pas, elle employe le mot de Triſteſſe pour exprimer la paſſion que l'ame reſſent. Ainſi quand la ſanté eſt alterée & qu'il ny a aucune partie qui ſoit douloureuſe, quoy que l'eſtat faſcheux où l'on eſt ſe forme dans l'appetit ſenſitif & qu'il ait vne cauſe corporelle & ſenſible, on ne dit pas que l'on ait de la Douleur, mais ſeulement que l'on eſt triſte ou chagrin qui eſt vne eſpece de triſteſſe. Et quoy que l'on puiſſe dire qu'alors le ſentiment du mal eſt monté iuſques à l'eſprit qui cauſe cette paſſion dans la volonté ; neantmoins outre que le meſme eſtat ſe peut trouuer dans les beſtes & qu'il y en a meſmes qui ſont naturellement triſtes, il faut toûjours qu'alors il ſe faſſe en nous quelque eſmotion de l'appetit ſenſitif, laquelle pourtant nous n'appellons jamais Douleur.

Mais nonobſtant cét vſage que le peuple & l'ignorance ont introduit, il en faut demeurer au iugement de l'eſcole, & croire que la Triſteſſe appartient à l'eſprit & la Douleur au corps. On ne doit pas neant-

moins s'imaginer que l'vne & l'autre ayent leur jurisdiction tellement separée qu'elles ne puissent estre excitées par vn mesme objet & qu'elles ne puissent compatir ensemble. Car la Douleur sensible n'est gueres sans la Tristesse, ny la Tristesse sans la Douleur sensible, & le mal est si contagieux de sa nature qu'il passe ordinairement du corps à l'esprit & de l'esprit au corps.

Comment la tristesse & la Douleur se communiquent l'vne à l'autre.

La difficulté est de sçauoir comment cette communication se fait. Car il semble puisque les choses materielles ne peuuent agir sur les spirituelles que la douleur sensible ne peut offenser l'esprit & ne doit point par consequent luy estre vn objet fascheux. D'vn autre costé quoy que l'entendement puisse esleuer les phantosmes de l'imagination & les rendre spirituels, il n'est pas au pouuoir de l'imagination de changer les idées de l'entendement qui sont spirituelles, en des phantosmes corporels. Ainsi les maux de l'esprit ne sçauroient toucher l'ame sensitiue, ny causer par consequent vne douleur sensible.

Pour respondre à ces raisons, & resoudre

cette grande difficulté, on pourroit dire auec l'eſchole qu'il y a ſympathie entre les facultez de l'ame & qu'elles ſont ſi eſtroittement liées enſemble qu'il eſt impoſſible que l'vne ne reſſente ce qui ſe paſſe en l'autre.

Ou bien qu'eſtant toutes reunies dans la ſubſtance de l'ame qui en eſt le principe & comme la maitreſſe roue où elles ſont toutes enclauées, c'eſt l'ame meſme qui les fait agir l'vne apres l'autre conformement aux actions qui ſe doiuent faire ; de ſorte que l'appetit par exemple s'agite apres la connoiſſance de l'imagination & les membres ſe meuuent apres le mouuement de l'appetit, parce que ces facultez ont ſympathie enſemble, ou parce que l'ame les excite & les fait agir dans cét ordre-là. Si cela eſt ainſi il eſt facile de dire comment les paſſions dont nous parlons paſſent de l'vne à l'autre, car l'imagination & l'entendement ſe communiquant leurs connoiſſances par cette ſympathie qu'ils ont enſemble, ou par la direction de l'ame, il faut que l'objet faſcheux qui s'eſt preſenté à l'eſprit & qui a cauſé la Triſteſſe dans

dans la volonté, ſe communique à l'imagination, d'où il deſcend apres dans l'appetit pour y former la Douleur.

Mais pour en parler franchement ces opinions ne ſatisfont pas plainement l'eſprit. Car outre que le mot de ſympathie eſt vn de ces termes qui éludent les difficultez & qui flatent noſtre ignorance, ſi c'eſt par elle que l'entendement & l'imagination ſe communiquent leurs connoiſſances, il faudra qu'il n'y en ait aucune dans l'entendement qui n'entre dans l'imagination & que toute ſorte de Triſteſſe ſoit accompagnée de Douleur. Ce qui n'eſt pas veritable, puis que les notions intellectuelles ne deſcendent iamais dans l'ame ſenſitiue, & qu'il n'y à que les grandes Triſteſſes qui ſe font reſſentir au corps, comme les legeres Douleurs ne touchent pas l'eſprit & ne le jettent pas dans la Triſteſſe.

D'ailleurs cette ſympathie n'exclud pas la maniere d'agir qui eſt naturelle aux facultez, & par conſequent il faut qu'elle ſuppoſe vn objet corporel qui frappe l'ima-

gination, parce qu'elle ne peut connoiſtre que les choſes ſenſibles. Et en ce cas la difficulté demeure toute entiere. Car dans la Triſteſſe il ny a point d'autre objet que celuy qui eſt dans l'entendement lequel eſtant tout à fait ſpirituel ne peut paſſer dans la nature des choſes corporelles.

De dire auſſi que c'eſt la ſubſtance de l'ame qui fait agir ces facultez, comme cela ne ſe peut faire qu'elle n'ait la connoiſſance de l'ordre qu'elles doiuent garder en leurs actions, & qu'elle ne ſçache particulierement la maniere dont l'appetit ſe doit mouuoir en chaque paſſion; il faudroit que l'ame euſt en ſoy-meſme la connoiſſance d'vne infinité de choſes & qu'elle les connuſt par ſa propre ſubſtance ſans le ſecours d'aucune faculté, ce qui ne ſe trouue en aucun eſtre creée, & qui eſt reſerué à la nature diuine. Cherchons donc quelque autre moyen plus plauſible par lequel le corps & l'eſprit ſe communiquent l'vn à l'autre, le trouble qu'ils reſſentent.

Pour ce ſubjet il faut ſe reſſouuenir de

ce que nous auons dit cy-deuant, que l'obiet de la Tristesse doit alterer la constitution de l'ame & que cette constitution consiste dans les inclinations que la nature luy a données. Or la premiere & la plus forte inclination que l'esprit puisse auoir, c'est pour la conseruation du corps auec lequel il a vne liaison si estroite, qui est l'instrument de la plus part de ses actions & qui compose auec luy vn tout à la subsistance duquel il est obligé comme à la sienne propre. De sorte que ny ayant rien qui soit si contraire à cette inclination que la Douleur sensible, il s'ensuit que c'est vn objet qui altere sa constitution naturelle & qui doit par consequent luy estre fascheux & luy donner de la Tristesse. Et certainement on peut dire de luy qu'estant la plus noble & la plus excellente partie de l'homme, il est comme le roy de cette petite & merueilleuse monarchie, qu'il ny arriue aucun desordre qui ne demande ses soings & dont il ne doiue prendre connoissance. Ainsi la douleur estant le plus grand que le corps puisse souffrir, il est

obligé d'y prendre garde, de s'en allarmer, & d'aller au ſecours des ſens qui ſont les premiers qui en recoiuent les atteintes. Or il ne luy eſt pas difficile de connoiſtre le trouble qu'elle apporte dans cette baſſe partie de l'ame, parce qu'il void les phantoſmes que l'imagination en a faites & qu'il en forme ſes idées, en quoy conſiſte toute ſa connoiſſance.

C'eſt donc ainſi que les maux du corps ſe communiquent à l'eſprit, mais il n'en va pas de meſme des maux de l'eſprit à l'eſgard du corps, d'autant que ce n'eſt pas par le moyen de la connoiſſance que l'entendement les communique à l'ame ſenſitiue, mais c'eſt immediatement par le mouuement que la volonté imprime dans l'appetit. Car il n'y a point d'inconuenient que la volonté eſmeuue l'appetit, parce que le mouuement eſt commun aux choſes ſpirituelles & corporelles; Mais il y en a que les pensées de l'entendement ſe communiquent à l'imagination, parce que ce ſont des qualitez de diuers ordre

& qui n'ont aucune ſocieté enſemble.

Pour entendre cela il faut remarquer que la volonté à vn empire immediat ſur toutes les parties de l'ame & du corps qui ſe meuuent volontairement, car elle peut faire mouuoir les membres exterieures ſans que l'appetit y interuienne; n'eſtant pas vray ſemblable que dans la reſolution que l'entendement a prisé d'eſtendre la main par exemple, il faille que ce mouuement ſe faſſe par les ordres de l'ame ſenſitiue qui n'a aucune connoiſſance de l'objet ny du motif de cette action. Or ſi ell'a ce pouuoir ſur les membres, à plus forte raiſon l'aura t'elle ſur l'appetit, qui eſtant plus proche & plus mobile qu'ils ne ſont, luy doit eſtre auſſi plus ſoubmis, & partant elle le peut agiter & luy imprimer les meſmes mouuemens qu'elle s'eſt donnée a elle meſme.

Cela eſtant ainſi, quand elle ſouffre l'eſmotion de la Triſteſſe, il n'eſt pas neceſſaire pour la communiquer au corps que l'imagination connoiſſe l'objet de cette paſſion ny le trouble que l'eſprit reſſent, parce que

cela est impossible : Mais la volonté excite la mesme agitation dans l'appetit, & l'imagination qui la remarque se figure apres vn objet & vn motif conforme à ce mouuement, & forme ainsi la passion complete de la douleur; tout de mesme qu'elle fait dans les songes, dans l'amour d'inclination & dans les passions que la musique inspire; comme nous auons dit ailleurs. Car nous auons monstré que quand l'ame remarque dans l'appetit ou dans les esprits quelque mouuement qui est propre à vne passion, quoy qu'elle ignore l'objet qui excite ce mouuememt, elle s'en figure vn autre qui est proportionné à ceste passion. C'est ainsi qu'vn homme qui s'endort sur sa colere se represente en dormant des ennemis & des combats, parce que le trouble qui est demeuré dans les esprits, est remarqué par l'imagination qui se figure apres des objets conformes à ce mouuement.

Il en est de mesme de la musique & de l'amour d'inclination, car l'vne & l'autre impriment des mouuements dans les es-

prits qui se trouuant pareils à ceux des passions, sont cause que l'ame qui les reconnoist se represente des objets qui sont propres à ces passions, & forme ainsi les passions mesmes. Quoy qu'il en soit quand l'imagination à ressenti l'esmotion que la volonté a excité dans l'appetit elle se figure vn objet tel qu'il le luy falloit pour causer cette passion, & acheue ainsi la douleur qui n'estoit que commencée. Mais c'est vn objet vague & confus qui ne la determine pas precisement ; c'est pourquoy il arriue souuent qu'en cét estat on ne sçauroit dire pourquoy l'on est triste & quoy que l'on ressente le mal on ne peut specifier quel il est.

Cette communication neantmoins ne se fait que lors que la Douleur & la Tristesse sont grandes, car quand elles sont legeres & que le mal est de petite consequence, l'ame croid se pouuoir mettre en seureté par le seul mouuement de la partie qui est attaquée sans y appeller le secours de l'autre. Ainsi le corps ne se ressent pas des petites afflictions qui tou-

chent l'esprit & celuy-cy ne s'esmeut pas pour les foibles douleurs que le corps souffre: Il faut pour les leur rendre communes qu'elles soient fortes & violantes & que l'ame iuge le mal si grand qu'elle croye qu'vne seule faculté ne l'en puisse garantir. C'est pourquoy dans les grandes Tristesses, elle ne se contente pas du mouuement que se donne la volonté, elle remuë encore l'appetit: & dans les fortes Douleurs elle agite non seulement la volonté & l'appetit sensitif, mais encore l'appetit naturel comme nous monstrerons cy-apres.

Pour reprendre les differences de cette passion, il y en à des deux principales la Tristesse & la Douleur. Soubs celle-là sont le *Chagrin*, *la Melancholie*, *L'ennüy*, *la Fascherie*, *le Deplaisir*, *& L'affliction*. Quelques vns y adjoustent *la Pitié*, *L'enuie*, *la Honte*, *& le Regret*, mais il est certain que ces dernieres sont des passions mixtes comme nous dirons en son lieu.

Le Chagrin est vne sourde & secrete Tristesse

Triſteſſe qui abbat l'eſprit & qui luy rend toutes les choſes faſcheuſes & importunes: Il peut naiſtre des afflictions où il eſt tombé quand il n'y penſe pas, eſtant diſtrait ailleurs; ou quand apres qu'elles ſont diminuées il en reſte encore quelques reſſentimens qui tiennent quelque temps l'ame abbatuë & comme laſsée de la peine qu'ell'a ſoufferte. En tous ces deux eſtats on ſent bien que l'on eſt triſte, mais c'eſt vne triſteſſe ſourde & ſecrete, en vn mot c'eſt le Chagrin.

Le plus ſouuent il vient de l'indiſpoſition du corps ſoit par le deffaut de quelque éuacuation importante à la nature, comme quand les pores ſe bouchent qui empeſchent la tranſpiration; car c'eſt-là peut eſtre vne des plus frequentes cauſes de ces chagrins inconnus qui nous arriuent: Soit par vne grande diſſipation d'eſprits, comme il arriue apres les grands trauaux de l'eſprit & du corps: Soit par le vice des humeurs qui péchent en quantité ou en qualité, d'où vient qu'on dit qu'vn homme eſt en mauuaiſe humeur pour dire

qu'il eſt chagrin, parce que le vice des humeurs cauſe cét effect-là. Mais comme ces humeurs ſont differentes, elles produiſent auſſi de diuerſes ſortes de Chagrin: Celles qui ſont acres & picquantes comme la Bille le rendent inquiet, faſcheux, & bizarre; les autres le font peſant, ſombre, & reſueur. Quoy qu'il en ſoit l'ame qui remarque toutes les choſes qui arriuent extraordinairement au corps, connoiſt tous les deſordres dont nous venons de parler & reſſent l'incommodité qu'ils apportent. Ainſi ce luy ſont autant d'objets faſcheux qui la jettent dans la Triſteſſe; mais c'eſt vne Triſteſſe legere, n'ayant qu'vne connoiſſance confuſe de ces objets, d'autant qu'ils ne touchent que des parties dont le ſentiment eſt obſcur & que la plus part ſe rendent familiers à la nature par la couſtume. Car tout cela eſt cauſe qu'ils luy paroiſſent peu faſcheux & que par conſequent elle ne fait pas de grands efforts pour s'en eſloigner; c'eſt à dire que la Contraction qu'elle ſe donne n'eſt pas grande & n'eſt, s'il faut ainſi dire, que ſuperficielle. Il

nous faudroit icy rendre raiſon pourquoy le Chagrin abbat l'eſprit & pourquoy il fait que toutes choſes luy paroiſſent faſcheuſes & importunes, mais cela appartient au diſcours ſuiuans.

La melancholie eſt preſque la méme choſe que le Chagrin, car c'eſt auſſi vne ſourde & ſecrete Triſteſſe; mais à parler proprement, elle eſt de plus longue durée & marque comme l'habitude du Chagrin: Ell'a pris ſon nom de l'humeur mélancholique qui a accouſtumé de produire cét effect, quoy que depuis on l'ait tranſporté à toute ſorte de Chagrin de quelque cauſe qu'il vienne. La raiſon pour laquelle l'humeur melancholique fait naiſtre cette Triſteſſe vient de ce qu'eſtant naturellement aigre & deuenant ſouuent acre par l'aduſtion des humeurs dont ell'eſt faite, elle picque les veines & les autres parties où ell'eſt contenuë, & le ſentiment que l'ame en a, la jette dans le chagrin. A quoy contribuë encore ſa froideur naturelle, la foibleſſe qui l'accompagne & les vapeurs ma-

lignes qu'ell'exhale de temps en temps & qui s'insinüent dans les parties nobles. Car l'ame qui a connoissance de toutes ces choses & qui sent l'incommodité qu'ell'en reçoit s'en afflige, & comme le mal est continuel elle s'entretient continuellement dans le Chagrin.

L'Ennuy est encore vne espece de Chagrin, mais il n'est pas facile de dire quel il est, ny ce qui le fait naistre. Car il semble qu'il vienne des bonnes choses aussi bien que des mauuaises, on s'ennuye esgallement dans l'attente & dans la joüissance des biens; Et quoy qu'en toute sorte d'Ennuy il y ait quelque chose de fascheux, tout ce qui est fascheux ne cause pas pourtant cette passion. Neantmoins si l'on prend garde qu'il n'y à que la longue attente & la longue jouïssance qui font naistre l'ennuy; que les choses qui deplaisent quoy que d'abbord elles donnent du chagrin, n'ennuyent iamais, si elles ne continuent & ne durent quelque temps; & que les maux mesmes quelques grands

& longs qu'ils ſoient, ſi on ne fait reflexion ſur leur durée ne cauſent point l'Ennuy, mais ſeulement la Triſteſſe, la Crainte où le Deſeſpoir : Si dije on conſidere toutes ces choſes, on jugera que la longueur du temps fait la principale difference de cette paſſion & qu'il y a quelque mal en elle qui cauſe l'eſmotion dont l'ame eſt alors agitée.

Pour le découurir il faut remarquer que les choſes les plus aggreables donnent à la fin du degouſt, ſoit parce que la plus part ne ſont bonnes qu'en certaine meſure & en certains temps, hors leſquels elles ne ſont plus conformes à la nature, comme ſont celles qui cauſent le plaiſir des ſens; Soit parce que l'ame ayme naturellement la nouueauté & que ne la trouuant plus dans vn objet où elle s'eſt appliquée long-temps, elle n'y trouue plus auſſi la ſatisfaction qu'ell' y auoit euë, & en prend en ſuite le degouſt, & le hait enfin comme les autres choſes qui ſont faſcheuſes d'elles meſmes. Or quand elle vient à faire reflexion ſur la durée des vnes

& des autres, ell' adjouste à son premier Chagrin, celuy que cette longueur luy donne & tombe en suite dans le despit d'auoir si long-temps souffert & dans la crainte que le mal continuë: d'où naissent apres l'impatience, l'inquietude & la langueur qui se remarquent dans *l'Ennuy*. De sorte qu'on peut dire que *l'Ennuy est vn certain chagrin inquiet qui vient à l'ame de la trop longue durée des choses qui luy sont desagreables*. C'est pourquoy il n'y a que deux moyens qui le puissent dissiper, La Distraction d'esprit, & la Perseuerance. Cellecy fortifie l'ame contre les difficultez que la longueur du temps apporte; l'autre la détourne des pensées qui causent son Chagrin l'appliquant à d'autres objets qui luy en font perdre le souuenir & le ressentiment, comme sont les diuertissemens & les occupations serieuses. Or quoy que ce soit là le veritable sens du mot d'Ennuy on n'a pas laissé de le transporter à toutes sortes de fascheries & d'afflictions. Car on dit qu'vn homme est accablé d'ennuis pour dire qu'il a de grandes afflictions.

Et cela est venu sans doute de ce qu'il n'y a point de déplaisir qui n'ennuye, quand on fait reflexion sur sa durée, & qu'il n'y a point de mal si court qui ne semble trop long.

La Fascherie est vne espece de Tristesse qui est entre le Chagrin & l'Affliction; car ell'est plus viue & plus sensible que le Chagrin & l'est moins que l'Affliction, & mesme n'est pas de si longue durée qu'est l'vn & l'autre. Car on ne dira gueres qu'vn homme soit fasché quand il ressent cette sourde & lente Tristesse qui forme le Chagrin & la melancholie, non plus que lors qu'il est tombé en quelque grand déplaisir en quoy consiste l'Affliction: Mais on entend toûjours par là qu'il luy est suruenu quelque mal qui le touche sensiblement, mais qui ne doit pas estre de longue durée. Or quoy que le desir de vangeance se mesle souuent auec elle & qu'alors elle fasse cette espece de colere où la douleur est plus forte que le desir de se vanger, d'où vient qu'on dit qu'vn homme est fâ-

ché pour dire qu'il eſt en colere : Neantmoins il eſt certain qu'on dit auſſi que l'on eſt faſché de la mort d'vn amy, de la perte de quelque choſe où il ne ſe trouue aucun ſubjet de colere & par conſequent c'eſt vn terme qui appartient abſolument à la paſſion de la douleur, mais qui ne ſe dit que des perſonnes.

Le Deplaiſir eſt vne ſorte de Triſteſſe qui vient ordinairement des cauſes exterieures & morales, car on ne dit gueres qu'on ait du déplaiſir pour les maladies & pour les autres incommoditez corporelles que l'on ſouffre, quoy que l'on puiſſe dire qu'on en eſt affligé; mais dans ce ſens il conuient à toute ſorte de Triſteſſe grande ou petite, de longue ou de courte durée; Car il y a de grands & de petits déplaiſirs, & les Faſcheries auſſi bien que les Afflictions peuuent eſtre appellées de ce nom là.

L'Affliction eſt vne grande & forte Triſteſſe, & quoy que ce mot ſe prenne ſouuent pour la cauſe qui la doit produire, comme

comme quand on dit d'vn homme ou d'vne famille qui a fait quelque grande perte qu'ell'eſt en affliction; il eſt certain qu'il marque toûjours la grandeur de la Triſteſſe ou du ſubjet qui la doit exciter. Auſſi dementiroit-il ſon origine s'il n'auoit ce ſens là, puiſqu'il eſt venu d'vn mot latin qui ſignifie abatre à force de coups : comme ſi l'on vouloit dire que le mal eſt ſi grand qu'il n'attaque & ne bleſſe pas ſeulement l'ame ; mais qu'il l'abbat & qu'il l'accable.

Ce ſont-là les principales differences de la Triſteſſe. Il faut voir maintenant celles de la douleur, car il ny en a pas vne qui ne faſſe vn charactere particulier de cette paſſion; de ſorte que c'eſt autant auancer noſtre deſſein que d'en examiner la nature & les cauſes. Les plus conſiderables ſont la *Douleur Aiguë, la Picquante, la Tranchante, la Cuiſante, la Tenſiue, la Peſante, l'Endormie, la Sourde, la Demangeaiſon, l'Agacement, le Chatoüillement, & la Laſsitude.*

Pour bien diſtinguer toutes ces ſortes

de Douleurs il faut consulter la Medecine qui les a examinées auec soin, & accommoder autant que nous pourrons ses aduis à l'vsage de nostre langue qui non plus que toutes les autres ne suit pas toûjours les regles & les maximes des sciences. Il faut donc sçauoir que les Medecins qui considerent principalement les causes des maladies pour les chasser, & les parties où elles sont pour y appliquer iustement les remedes, ont tiré toutes les principales differences de la Douleur, des Causes qui la produisent & des Parties qui en sont attaquées. Les Causes sont l'intemperie & la solution de continuité : Celle-cy se fait par des choses qui diuisent manifestement les parties ou qui les meurtrissent, ou qui les estendent, ou qui les pressent : Soit qu'elles viennent de dehors ou qu'elles s'amassent au dedans du corps, comme sont les humeurs, les vapeurs & autres matieres qui sont propres à produire ces effets. Les Parties sont celles qui sont sensibles, car celles qui ne le sont pas, comme les os & les cartilages ne souffrent aucune douleur.

Mais de celles qui ſont ſenſibles, il y en a qui ont le ſentiment fort delicat, comme les membranes, les nerfs, & les chairs; il y en à d'autres qui l'ont obſcur comme les veines, les arteres & les viſceres.

Ce fondement eſtant preſuppoſé *les Douleurs Aigües* & Poignantes ſont celles qui ſont les plus viues & les plus ſenſibles de toutes, & que l'on a appellées ainſi parce qu'elles ſont penetrantes & qu'il ſemble qu'elles percent & qu'elles penetrent l'ame. Et meſme à proprement parler le ſentiment qu'elles cauſent doit eſtre ramaſſé en peu d'eſpace comme ſont les corps aigus, d'où vient qu'on les a reſtraintes aux mẽbranes, comme à celles qui ſeules ſont ſuſceptibles de cette ſorte de Douleur, non ſeulement à cauſe de leur ſentiment tres-exquis, mais auſſi à cauſe de la conſiſtence ferme & compacte qu'elles ont qui empeſche que la bleſſure qu'elles ſouffrent ne s'eſtende au large.

La Douleur Picquante eſt auſſi vne ſorte de Douleur tres-ſenſible qui approche fort de l'aigüe, mais ell'eſt commune à toutes

les parties qui ont le sentiment delicat; car les chairs la peuuent souffrir aussi bien que les membranes. Il semble qu'elle n'est pas de si longue durée, & que ce mot ne signifie qu'vne Douleur qui fait son coup promptement ou par de soudaines reprises.

La Douleur Tranchante n'est point differente de l'aiguë quant à la viuacité du sentiment, car c'est comme vne Douleur aiguë qui contient plus d'espace & qui occupe plusieurs parties que l'on se sent trancher ou deschirer : telle est celle des femmes qui accouchent & de ceux qui ont la dysenterie ou la colique; C'est pourquoy on appelle leurs Douleurs, des Tranchées.

La Douleur Cuisante est viue comme les precedentes, mais ell'est accompagnée d'vn sentiment de chaleur qui picque, & enflamme les parties. Cette chaleur vient de dehors ou des humeurs acres & subtiles qui coulent sur elles : C'est pourquoy les Playes ne cuisent pas d'abord, mais quelque temps apres, quand les esprits & les serositez acres les ont eschaufées. Le

froid excite auſſi le meſme ſentiment, non ſeulement par ſa qualité mordicante, mais encore parce qu'il reſſerre les pores, & empeſche que la chaleur & les ſeroſitez ne s'exhalent qui deuiennent par conſequent plus acres & plus picquantes. Or quoy que ce ſoit là le ſens propre & veritable de ces quatre termes, on ne laiſſe pas de les confondre quelquefois & on s'en ſert indifferemment pour exprimer la violance de la Douleur, de ſorte que l'on appellera vne douleur Tranchante, Cuiſante ou Picquante pour dire qu'ell'eſt vehemente & tres ſenſible.

Il y a vne ſorte de Douleur qui naiſt de l'extenſion immoderée des Parties que l'eſcole appelle *Tenſiue* qui eſt propre à celles qui ſe peuuent eſtendre, telles que ſont principalement les membraneuſes, quand par la quantité des matieres qu'elles contiennent, ou par quelque violance elles viennent à ſouffrir vne plus grande extenſion que leur conſtitution naturelle ne demande. Or quoy que cette Douleur ſoit grande, ell'eſt neantmoins ſupporta-

ble quand l'extension ne va pas iusques à la diuision des parties & on sent bien qu'il y a quelque chose qui les tire de force & qui les estend : mais quand elles sont diuisées, l'ame n'a plus le sentiment de la tension & ne sent plus d'autre Douleur que l'Aiguë où la Tranchante, comme il arriue dans les fortes Coliques. Car il est certain que dans ces violantes extensions il y a souuent des fibres qui se rompent & se cassent encore que les yeux n'en remarquent pas la rupture.

La Douleur Pesante vient de la quantité des matieres qui chargent les Parties & principalement les visceres dont le sentiment est obscur. Tell'est celle que souffrent le poulmon, le foye, la rate & les reins, quand elle ne va pas iusques aux membranes qui les couurent. A bien considerer la nature de cette Douleur, il y entre quelque chose de la Douleur tensiue; Car le poids des matieres n'est douloureux que parce qu'il presse les parties & les pousse en bas, & qu'en pressant celles sur lesquelles il tombe, &

tirant les autres qui y ſont attachées, il faut neceſſairement qu'il les eſtende toutes : Et le ſentiment que l'ame en a auec celuy de la peſanteur, cauſe la Douleur Peſante.

Toutes les Douleurs dont nous venons de parler ſe meſlent ſouuent l'vne auec l'autre : pour l'ordinaire dans les Playes on ſent la Douleur tranchante & la cuiſante : dans les Vlceres la picquante & la cuiſante : dans la Grauelle la peſante & l'aiguë : Mais dans les Inflammations elles ſe trouuent toutes enſemble. Car l'Aiguë & la Picquante viennent de l'acrimonie de l'humeur qui picque les membranes ; la Tranchante de la diuiſion des chairs qui ſe deſchirent ; la Cuiſante de la chaleur enflammée qui bruſle les parties ; la Peſante & la Tenſiue de la quantité de l'humeur qui s'y eſt amaſſée.

La Douleur Endormie arriue aux parties ſenſibles, quand apres auoir eſté quelque temps priuées de l'influence des eſprits elles ſentent qu'ils y retournent auec impetuoſité ; Car comme ils ſont effort pour

repasser, ils percent les chairs & les picquotent, & selon que leur violance est plus grande ou plus petite on sent vn epicquement dans les membres ou vn simple fourmillement comme si quantité de fourmis passoient par dessus.

La Douleur Sourde est celle qui se fait auec vn sentiment obscur soit que les parties soient peu sensibles, soit que la cause en soit fort legere & peu agissante.

La Demangeaison est vne certaine Douleur où l'on se sent picquoter les parties exterieures auec quelque sorte de chatoüillement : de sorte que la cause n'en doit pas estre fort violante & doit plustôt irriter le sens du Toucher que le blesser viuement. C'est pourquoy le progrez que fait le ciron dans les chairs fait demangeaison, parce que la diuision qu'il cause est si petite & se fait si lentement que cela n'est presque pas considerable à la nature : Et entre les qualitez c'est ordinairement la salée qui produit cet effet, laquelle n'est pas si actiue ny si penetratiue qu'elle puisse faire vne Douleur aigüe. Souuent mesme

apres

apres que l'acrimonie des humeurs s'est diminuée elle laisse le prurit & la demangeaison sur les parties douloureuses & fait voir euidemment que ce n'est pas l'effect d'vne cause fort vehemente, mais mediocre en sa vertu & en son mouuement. Quoy qu'il en soit cette sorte de Douleur est accompagnée de plaisir quand on frote les lieux ou l'on la ressent, parce que la friction moderée fait sortir l'humeur en ouurant les pores & la rendant plus subtile; Et que toute euacuation qui décharge la nature est agreable : Mais si ell'est trop forte, apres le plaisir, elle fait naistre le repentir, parce qu'elle déchire la peau & eschauffe l'humeur qui cause vne Douleur tranchante & cuisante tout ensemble.

L'Agacement est vne Douleur toute particuliere aux dens qui vient de l'vsage des choses acides ou de la cheute de quelque humeur qui a cette qualité, ou de certains sons aigres qui surprennent l'oreille. Car comme il n'y a rien qui soit si contraire

aux nerfs que l'acidité, quand celuy qui est à la racine des dens en a esté touché, il se resserre subitement pour fuïr cet ennemy : Et cette contraction produit deux effects ; l'vn qu'elle cause vne certaine Douleur dans le nerf à cause de l'extension qu'il souffre estant tiré trop fort ; Et l'autre qu'elle stupefie les dens empeschant que les esprits ne coulent si librement dans ces parties, en quoy consiste l'agacement. Or les sons aigres font souuent la mesme chose, car comme ils blessent l'oreille, l'ame qui veut fuïr ce fascheux objet se resserre, & resserre aussi le nerf qui sert à ce sens là : Et parce qu'il y a quelquesvns de ses rameaux qui descendent iusques à la racine des dens, ils souffrent la mesme contraction que les choses acides y causent ; d'ou vient aussi la mesme Douleur.

Le Chatoüillement n'est pas vne espece de Douleur ce n'en est que la cause, car c'est vn attouchement leger & delicat de certaines Parties qui leur donne vn sentiment fascheux, dont la nature est aussi

difficile à exprimer que la cauſe en eſt obſcure & cachée. Il y en a de deux ſortes l'vn qui ſe fait en des Parties ou y a beaucoup de nerfs & de tendons qui ſont par conſequent fort ſenſibles, comme ſont les aiſſelles, le deffaut des coſtes, la plante des pieds & quelques-autres, leſquelles eſtant chatoüillées excitent le ris & meſlent ainſi le plaiſir auec la douleur. L'autre ſe fait par tout ailleurs, quand la peau eſt touchée fort legerement, & principalement ſi c'eſt auec vn feſtu ou autre choſe ſemblable. Celui-cy n'excite point le riz & ne laiſſe qu'vne eſpece de fourmillement ſur la partie qu'on ne peut ſupporter qu'auec peine. Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner pourquoy le Chatoüillement fait rire, nous auons trauaillé à cela au chap. du Riz · il eſt ſeulement queſtion de ſçauoir comment il cauſe de la douleur. Car il ſemble qu'il n'y a point là d'objet fâcheux qui la puiſſe faire naiſtre ; l'attouchement qui s'y fait bien loing de bleſſer le ſens, le flatte ; il n'y a point de qualité qui ſoit capable de l'alterer , & il n'y a aucun mal à

craindre, du moins quand il n'excite point le Riz. Car il est vray qu'en celuicy l'ame qui sçait les mauuais accidens qu'il peut apporter, le regarde comme vn mal tres-fâcheux, dont elle preuoit & apprehende les mauuais effets. C'est pourquoy il n'est pas toûjours necessaire que l'on se sente Chatoüiller les costez pour souffrir la Douleur qui en vient, il suffit que l'on se voye prest de l'étre, & mesme que l'on en soit seulement menacé : Mais dans l'autre, il faut que l'attouchement se fasse en effet pour causer ce fascheux sentiment dont nous parlons.

Dirons nous donc comme quelques vns ont fait, que ce sont les esprits qui accourent aux parties Chatoüillées, qui les percent & les picquent, comme ils font dans la Douleur endormie, d'ou vient le fourmillement qu'on y ressent. Mais quoy! n'y accourent-ils pas quand on les touche plus fort ? & puisque le sentiment est alors plus vif & plus exact, n'y doiuent-ils pas venir plus promptement & plus abondamment ? Cependant leur abbord ne donne alors aucune incommodité, & ne

cause point cette alteration importune que le Chatoüillement laisse sur les parties. D'asseurer aussi qu'elle vienne de la surprise où se trouue le sens par cét attouchement impreueu, & qu'elle cause vne émotion dans la partie, qui en rend le sentiment fâcheux : outre que la mesme surprise se peut rencontrer dans vn plus fort attouchement, sans donner cette incommodité ; cette raison peut estre bonne pour le Chatoüillement qui excite le Riz, où il faut que l'ame soit deceuë & surprise, comme nous auons dit ailleurs ; d'où vient qu'on ne se peut chatoüiller soy-mesme de cette sorte, parce que l'on ne se surprend point soy-mesme ; Mais dans celuy-cy, la tromperie ny la surprise ny font rien, chacun peut se chatoüiller soy-mesme, & se donner ce fourmillement & cette demengeaison incommode dont est question.

Il y a donc plus d'apparence de dire que cela vient de ce que l'objet n'est pas proportionné à la puissance, l'impression qu'il y fait n'estant pas assez forte, & ne s'y-

nissant pas auec elle autant qu'il faut pour faire vne juste sensation. Car comme les objets visibles qui sont trop petits ou trop éloignez, donnent de la peine aux yeux, & lassent la veuë ; quand ceux du Toucher ont les mesmes deffauts, ils donnent aussi la mesme peine au sens : et il est certain que cét attouchement leger & superficiel qu'il souffre dans le Chatoüillement, est à son égard ce que les objets trop éloignez sont à l'égard de la veuë: Or toute peine est fascheuse à l'ame, c'est pourquoy les discordances ne luy sont desagreables que parce qu'elle a de la peine à comparer les sons dont elles sont composées, & cette peine vient de ce qu'ils sont trop esloignez l'vn de l'autre, comme nous auons montré au Traité de l'Iris. Comme le sens a donc de la peine à reconnoistre l'objet qui le touche imparfaitement, l'ame fait effort pour s'en approcher, & répand les esprits qui errent comme elle aux lieux ou l'attouchement se fait. Mais voyant que tout cela est inutile, elle se trouble & juge ce sentiment fascheux. Et

de fait, ſi-toſt que l'on a touché plus fort l'endroit qui a eſté chatoüillé, ce ſentiment ſe perd, parce que l'ame & les eſprits ſe calment à l'abbord d'vn objet qui fait vne ſenſation juſte & naturelle.

La Laſsitude eſt pluſtoſt vne cauſe ou vn effet de la Douleur, que la Douleur meſme, quoy qu'on l'ait miſe au rang des Douleurs. Car l'vne eſt vne impuiſſance de ſe mouuoir qui vient ou de la diſſipation des forces, ou des humeurs qui empeſchent le mouuement des parties qui ſont affoiblies, & qui ne ſe peuuent mouuoir ſans peine & ſans incommodité. L'autre eſt vn effet de la Douleur : car elle ne vient qu'à cauſe que les membres ſouffrent du mal en ſe remuant, de ſorte qu'ils ont bien la force de ſe mouuoir; mais ils n'oſent s'y engager, parce que leur mouuement eſt douloureux. Celle-cy eſt de trois ſortes ſelon le vice des humeurs qui la cauſent : car ſi elles pechent ſeulement en quantité, elles produiſent la laſſitude qu'ils appellent Tenſiue, dans la-

quelle on ſent vne douleur peſante quand on remuë les membres. Mais ſi elles ſont âcres & picquantes elles font la laſſitude qu'on nomme vlcereuſe, parce qu'en ſe remuant, il ſemble qu'on ait des vlceres dans les parties, & que l'on ſente comme des eſpines qui les picquent. Que ſi auec cette mauuaiſe qualité elles ſont abondantes, elles s'échauffent facilement & cauſent outre les deux precedentes douleurs celle que la chaleur excite; de ſorte qu'elles produiſent la douleur tenſiue, la picquante, & la cuiſante, qui toutes enſemble font la douleur & la laſſitude qu'ils appellent phlegmoneuſe, parce qu'ell' eſt telle dans les inflammations. Quelquesfois meſme il ſemble qu'on ait les os rompus & briſez, quand ces humeurs ſe reſpandent ſur les membranes qui couurent les os.

Il y a encore des douleurs Grandes, Fortes & vehementes; & de Petites, Foibles ou legeres: Il y en a de Profondes & de Superficielles; de Fixes & d'Errantes, de Con-

Continuës & de Passageres. Il y a enfin les Douleurs particulieres de chaque membre, comme la Douleur de teste, des yeux, &c. Mais toutes ces differences sont esloignées & presupposent tousiours les autres : car vne forte ou vehemente Douleur est necessairement ou aiguë, ou cuisante ou tranchante, & ainsi du reste : Et par consequent elles ne sont pas si propres ny si exactes que les premieres. Ioint qu'elles sont si faciles à comprendre que le seul nom qu'elles portent en fait connoistre parfaitement la nature. Il reste neantmoins quelque difficulté touchant les Grandes & les Petites Douleurs : car il n'est pas facile d'abord de dire en quoy elles consistent, ny quelles en sont les causes.

A parler exactement, la Grandeur & la Petitesse de la Douleur, se doit mesurer par la violance & par la foiblesse du mouuement de l'appetit, parce que c'est en ce mouuement que consiste cette passion. Et il est certain que pour l'ordinaire ce mouuement est proportionné au jugement que

D'où vient la grandeur de la Douleur.

la faculté Estimatiue fait de l'objet fascheux & que ce jugement aussi est conforme à l'alteration que souffre le sens. Car c'est l'ordre naturel que l'ame garde en cette passion, que le sens estant blessé, l'Estimatiue doit connoistre iustement combien cela est important & dangereux à l'animal; & selon le jugement qu'elle en fait, l'appetit s'esmeut conformement à sa connoissance & s'agite d'vn mouuement violant ou foible à proportion que le mal luy paroist plus ou moins dangereux. Or si cet ordre s'obseruoit tousiours il n'y auroit point de peine à découurir en quoy consisteroit ny ce qui causeroit la grandeur veritable de la Douleur: car il ne faudroit que considerer la nature de l'alteration pour asseurer combien elle seroit fascheuse & combien elle deuroit esmouuoir l'appetit. Mais il arriue bien souuent que cette proportion n'est pas gardée, & que la Douleur est plus grande ou plus petite que n'est cette alteration. En effect il y a des personnes qui se figurent incessamment les maux qu'ils souffrent plus grands qu'ils

ne ſont & à qui les moindres Douleurs ſont inſupportables : au contraire il y en a qui ſe les imaginent touſiours moindres & qui diminuent meſme le reſſentiment & la Douleur que les plus violans leur peuuent cauſer. Il n'eſt pas mal aysé de dire pourquoy cette paſſion ne reſpond pas touſiours à l'alteration que ſouffre le ſens, parce que ce n'eſt pas le ſens qui connoiſt le mal comme mal, c'eſt la faculté Eſtimatiue qui adjouſte à la connoiſſance des objets les notions de mauuais & de faſcheux, comme nous auons dit cy-deuant. De ſorte que ſelon la diſpoſition où ſe trouue cette faculté elle conçoit les choſes plus ou moins faſcheuſes, & ſelon le jugement qu'ell'en fait, l'eſmotion de l'appetit eſt plus forte ou plus foible & par conſequent la Douleur plus grande ou plus petite.

La difficulté eſt donc de ſçauoir d'où procede cette differente diſpoſition. Souuent elle vient de l'empeſchement où ſe trouue cette faculté ſoit par la diſtraction où elle ſe laiſſe emporter, ſoit par les ma-

ladies qui la mettent en desordre. C'est pourquoy vne forte application d'esprit empesche qu'on ne sente le mal, & ceux qui ont l'esprit troublé ne l'apperçoiuent pas ou se le figurent plus grand qu'il n'est. Mais hors ces empeschemens cette disposition ne peut venir d'ailleurs que du secret sentiment que l'ame a de la force ou de la foiblesse du corps. Car l'vne & l'autre ne luy est pas inconnuë; ell'est jointe de trop prez auec luy pour ne voir pas les vertus & les deffauts qu'il a, & comme c'est son organe, elle sçait à peu-prez ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut faire par son moyen. Quand donc elle le reconnoist foible, elle juge qu'il est exposé à toutes sortes d'iniures, que les moindres desordres le peuuent à la fin d'estruire, & que mesme les maux ne sont pas tant à redouter par la puissance qu'ils ont d'agir que par l'impuissance où il est de leur resister. De sorte qu'elle adjouste au sentiment du mal present la pensée du danger à venir & le desespoir de s'en pouuoir garantir, & forme ainsi vne idée du mal plus fascheuse qu'il n'est en effect, d'où

naiſt apres vne Douleur plus grande & plus violante que n'eſt l'alteration qu'il ſouffre. Tell'eſt celle que reſſentent les Melancholiques & les vieillards, ceux qui ont le corps delicat & ſubjet aux maladies, & principalement les naturels mols & effeminez; parce que toutes ces ſortes de perſonnes ayant peu de force & peu de courage, ne croyent pas pouuoir ſupporter les maux par leur foibleſſe & n'oſent ſe roidir contr'eux par leur laſcheté. Or il n'y a rien qui accroiſſe tant la violance de la Douleur que lors qu'on s'y abandonne, & qu'on laiſſe aller l'ame ou elle ſe precipite ſans faire aucun effort pour la retenir, comme nous dirons plus amplement cy-apres.

Mais quand l'ame ſent le corps fort & robuſte elle ſçait auſſi qu'il eſt en eſtat de reſiſter à la plus grande part des maux & qu'il ne peut ſuccomber ſous leur violance qu'il ne s'en releue apres ſans aucun peril. C'eſt pourquoy elle ne ſe les figure iamais ſi grands qu'ils ſont, & s'ils luy cauſent quelque Douleur, elle la ſupporte conſtament ſe roidiſſant contr'elle, & empeſ-

chant ainſi ſon mouuement & ſes progrez comme nous auons mõtré au ch.de la Cõſtãce. Il eſt vray que la vertu & le vice changent ſouuent ces inclinations naturelles & qu'il arriue ſouuent qu'vne vie molle&effeminée corrompt les ſentimens que la force du corps a accouſtumé d'exciter dans l'ame: Et qu'au contraire la Raiſon fortifie les natures foibles & delicates & leur donne les meſmes penſées & les meſmes mouuemens que la plus vigoureuſe conſtitution leur pourroit inſpirer. Mais en quelque façon que cela arriue on peut touſiours dire que ſi ce n'eſt la force du corps, c'eſt celle de l'ame qui diminuë le ſentiment des maux, comme c'eſt ſa foibleſſe qui les augmente & qui les rend plus difficiles à ſupporter.

Or ce que nous venons de dire de la Douleur corporelle ſe peut appliquer à la Triſteſſe de l'ame, car ell'eſt grande ou petite de la meſme façon & pour les meſmes raiſons que l'autre. Et s'il y en a quelqu'vne qui ſoit plus violante & plus legere qu'elle ne deuroit, c'eſt pour les meſmes cauſes

que nous auons apportées, car la faculté Estimatiue se peut tromper au jugement du mal que l'ame souffre, estant troublée ou distraite, ou estant preoccupée du sentimét que l'ame a de sa force ou de sa foiblesse.

Le principe que nous venons d'establir nous seruira encore à descouurir ceux qui sont les plus subjets à ces passions & à rendre raison de l'inclination qu'ils y ont. Car s'il est vray que la foiblesse soit plus exposée aux iniures & qu'elle sente les maux plustost & plus fort que tout autre constitution, il faut de necessité que ceux où elle se trouue soient plus susceptibles de la Tristesse & de la Douleur, qui sont les effects ou les suites du sentiment du mal. En effect qui considerera d'vn costé que les Melancholiques, les vieillards, les Femmes, les malades & ceux qui ont le corps delicat; Et de l'autre que les hommes coleres, les timides, les enuieux, les malheureux & les miserables sont les plus subjets à ces passions, ne trouuera point de cause commune de cette inclination

Qui sont ceux qui ont inclination à la Tristesse.

commune que la foiblesse qu'ils ont.

On n'en peut douter pour les premiers que l'on sçait auoir peu de chaleur naturelle qui est le principe de la force & du courage. Et pour les hommes coleres & les timides, outre que les passions ausquelles ils sont enclins ne se forment jamais sans Douleur, elles supposent tousiours quelque foiblesse naturelle; car les hommes forts & hardis se mettent rarement en colere & ne craignent rien.

Quant aux enuieux, aux mal-heureux, & aux miserables, s'ils n'ont pas la foiblesse de la nature, ils ont tousiours celle de la fortune, c'est à dire qu'ils manquent de biens, d'amis & de puissance, & souffrent par consequent les maux qui accompagnent ordinairement la priuation de ces choses. On peut mesme dire qu'encore que la disposition à la Douleur corporelle vienne de la delicatesse du sentiment, neantmoins cette delicatesse est vne marque de la foiblesse du corps : car le toucher pour estre exquis & delicat demande vne constitution du cuir & des chairs, qui soit molle

molle & tenuë; ce qui ne se peut accorder auec la force & la vigueur du corps dont la composition est ferme & solide, comme nous auons dit au chapitre de la Hardiesse.

La Hardiesse est donc la cause generale de l'inclination que l'on a à la Tristesse & à la Douleur. Il y en a d'autres particulieres qui se ioignent auec elle, comme la Melancholie en ceux où ell'abonde; car cette humeur picquant incessamment les parties par son acidité ou par son acrimonie & exhalant à tous momens des vapeurs malignes dans les arteres & dans les parties nobles, elle inspire vn chagrin continuel à l'ame & la dispose à receuoir tous les objets pour peu fascheux qu'ils soient, comme si c'estoient de grands maux: Souuent mesme les plus agreables luy sont importuns, comme si la mauuaise humeur où ell'est, les infectoit en passant & leur imprimoit la mesme qualité qu'ell'a. Et cette raison est commune aux malades, aux vieillards, aux mal-heureux & aux miserables; car ayant l'ame abbatuë & vlcerée

dônt nous parlons ne paſſe en habitude comme toutes les autres.

Quel eſt le Mouuement des Eſprits & des Humeurs dans la Douleur.

TROISIESME PARTIE.

APRES auoir tant de fois aſſeuré que dans les Paſſions le mouuement des Eſprits eſt cõforme à celuy de l'ame, il ſemble que nous n'aurons pas grand'-peine à dire comment ils s'eſmeuuent en celle-cy, puiſque nous auons fait voir que dans la Douleur l'ame ſouffre deux mouuemens, l'vn qu'ell'emprunte de la Hayne dont cette paſſion eſt touſiours accompagnée par lequel l'appetit ſe ſepare & s'éloigne du mal ; ET l'autre qui eſt propre à la Douleur par lequel il ſe reſſerre & rentre confuſement en luy-meſme. Car il s'enſuit de là que les Eſprits ſont agitez des meſmes mouuemens en cette Paſſion ; qu'ils

s'enfuient & se retirent au cœur; et qu'ils se resserent en eux mesmes auec empressement & auec confusion.

Et certainement il ne faut pas douter qu'ils ne souffrent ces deux sortes d'agitation dans la Tristesse, puisque le visage y paslit & s'abbat, qu'on se sent le cœur serré, qu'on perd le courage & que le pouls y est petit, estroit & languissant, qui sont tous des effects de la fuite & de la contraction des Esprits.

Neantmoins on ne peut pas dire la méme chose de la Douleur corporelle. Comme si elle iettoit la rebellion dãs les Esprits, au lieu de suiure les desseins & les commandemens de l'ame, ils ont des mouuemens tout contraires aux siens, & bien loing de fuïr & de se retirer comm'elle, ils s'eslancent en dehors sur les parties exterieures. Car nous voyons que la plus-part des grandes Douleurs font d'abbord rougir le visage; que lors qu'elles font ietter des larmes, les yeux, le nez & les levres s'enflent & deuiennent rouges; & qu'en-fin par tout où elles se font sentir elles y portent la rou-

geur, la tumeur & l'inflammation. Ce qui ne peut arriuer que par l'abbord du ſang qui coule extraordinairement en ces parties, & qui n'y peut eſtre conduit que par les Eſprits, comme nous monſtrerons cy-apres:

La difficulté eſt donc de ſçauoir comment la Triſteſſe & la Douleur qui ſont dans l'ame vn meſme mouuement & par conſequent vne meſme paſſion, cauſent dans les Eſprits & dans les humeurs des mouuemens contraires. La reſolution de ce doute depend d'vn principe que nous auons proposé en diuers endroits de cet ouurage. A ſçauoir que bien que l'empire de l'ame ſoit monarchique & qu'ell'ait vn commandement ſouuerain ſur toutes les facultez & ſur toutes les parties du corps, il y a neantmoins dans cette monarchie de petits eſtats qui ſe gouuernent par des puiſſances, par des loix & par des miniſtres qui ſont propres à chacun. Dans tous les animaux, il y en a deux de cette nature la Partie Senſitiue & la Partie Naturelle & l'homme a par deſſus l'Intellectuelle. Cha-

cune a sa connoissance particuliere, chacune a son appetit propre par lequel elle se meut & fait mouuoir tous les organes qui sont de son ressort. Et quoy que leurs mouuemens soient quelquefois semblables & qu'ils semblent concourir à vne mesme fin, comme quand l'appetit naturel se porte à quelque aliment qui est en mesme temps desiré par l'appetit sensitif & par la volonté : Si est-ce qu'ordinairement ils sont non seulement differens entr'eux, mais tout à fait contraires. Cela ne se rencontre que trop souuent en ceux de la volonté & de l'appetit sensitif qui se contrarient à tous momens & qui forment des passions qui se combattent l'vne l'autre : Et qui prendra garde à ceux de l'appetit naturel y remarquera la mesme opposition à l'esgard des deux autres. Car quand vn homme animé de la hardiesse va au combat & qu'il luy arriue de paslir & de trembler ; quand vne profonde Tristesse ou vne Peur extréme causent la fiévre ; Et quand vn malade est dans les apprehensions de la mort & que cependant la nature trauaille à chasser

le mal par quelque crise : Il est certain qu'en toutes ces rencontres l'appetit sensitif & l'appetit naturel ont des mouuemens contraires, & les mouuemens de celui-cy se peuuent appeller Passions comme nous auons dit au chap. de la Colere. Car bien qu'on veuille restraindre ce nom aux mouuemens de l'appetit sensitif, neantmoins puis qu'on le donne à ceux de la volonté à cause qu'on y reconnoist la méme agitation & les mesmes motifs qui se trouuent aux passions de la partie sensitiue : il n'y a pas raison de le desnier à ceux de l'appetit naturel où les mesmes conditions se rencontrent. Et mesmes s'il est vray qu'on les appelle Passions, parce que le corps y patist sensiblement, ce nom conuient mieux aux mouuemens de l'appetit naturel qu'à ceux de la volonté; d'autant que ceux-cy n'alterent pas tousiours le corps, demeurant souuent dans cette suprême region sans descendre iusques aux facultez corporelles; au lieu que l'appetit naturel ne s'esmeut jamais qu'il n'agite les Esprits & qu'il n'altere le corps comme les autres passions.

Quoy qu'il en soit ces mouuemens contraires qui se remarquent dans la Douleur corporelle viennent comme ceux dont nous venons de parler, de l'agitation differente que souffrent l'appetit sensitif, & l'appetit naturel: car celle-là fait retirer & resserrer en elle-mesme la partie sensitiue de l'ame, & celle-cy fait souleuer la partie naturelle qui esmeut en suite les esprits & les humeurs & les pousse aux parties qui sont blessées. De sorte qu'on pourroit dire que la Douleur semble estre vne passion composée de la Tristesse qui se forme par la contraction de l'ame sensitiue; et de la Colere de la faculté naturelle qui s'irrite contre le mal & qui l'attaque pour le chasser. Car comme nous auons dit ailleurs, cette basse partie de l'ame a des mouuemens qui respondent à la Hardiesse & à la Crainte, puisque tantost elle s'esleue contre les maux & qu'elle les combat auec la mesme ardeur & auec la mesme alteration qui se remarquent dans la vraye hardiesse; et que tantost elle perd courage ainsi qu'il arriue quel-

quelquefois dans les maladies malignes & pestilentes, où la fiéure qui est comme vne cholere de la faculté vitale irritée, cesse tout à coup; la grandeur du mal estonnant la nature, & luy faisant quiter le combat qu'elle auoit commancé.

Mais si cela est ainsi, on aura lieu de nous objecter que la Douleur n'est pas vne passion Simple comme nous auons dit; que la definition que nous en auons donnée n'est pas complete; & qu'il y faut adjouster le mouuement de la faculté naturelle. Il y a deux choses à respondre là dessus, la premiere, que comme il y a trois sortes d'appetit, l'intellectuel, le sensitif & le naturel, les passions sont appellées Simples ou Composées à l'esgard d'vn mesme appetit, & non pas en les comparant auec ceux qui sont de diuers ordres. Autrement il n'y auroit aucune passion qui fust simple du moins dans les hommes; parce que la volonté se mesle presque toûjours auec les mouuements de l'appetit sensitif. La passion est donc Simple qui ne *La Douleur est vne passion simple.*

se forme que dans la partie concupiscible, ou irascible d'vn mesme appetit, & ell'est Mixte ou Composée, quand toutes les deux se meuuent en mesme temps. Ainsi quoy que dans la Douleur le mouuement de l'appetit naturel se joigne à celuy de l'appetit sensitif, il ne s'ensuit pas que ce soit vne passion composée, non plus que lors que le mouuement de la volonté l'accompagne, & que la tristesse se mesle auec la douleur sensible. Ce sont veritablement deux passions qui se sont associées ensemble, mais qui ne peuuent passer pour vne seule, quelque composée qu'on se la figure; parce que ce sont deux differens mouuemens qui se forment en diuerses parties de l'ame, & par diuers principes.

La Douleur Corporelle est donc vne passion Simple, parce qu'elle ne se fait que dans la partie concupiscible de l'appetit sensitif, sans que l'irascible y contribuë; ET quand les mouuemens de la volonté & de l'appetit naturel se joignent auec elle, ce sont des choses estrangeres à son essen-

ce qui ne ruinent point ſa ſimplicité.

La ſeconde choſe qu'il faut reſpondre, c'eſt que le mouuement de l'appetit naturel ne peut eſtre de l'eſſence de la Douleur, non ſeulement parce qu'il y a des douleurs où il ne ſe trouue point comme les petites & les legeres; Mais encore parce que quelques grandes qu'elles puiſſent eſtre, il n'y a d'abord aucune marque que ce mouuement s'y faſſe, puiſque la rougeur, la tumeur, l'inflammation & les larmes qui ſont les ſignes qui le font reconnoiſtre, n'y paroiſſent point, & n'y ſuruiennent qu'apres les premiers ſentimens de la Douleur.

Enfin comme l'eſtat faſcheux & turbulent que la preſence du mal excite dans l'ame, fait toute l'eſſence de la Douleur ſenſible; Et qu'il n'y a que le mouuement de l'appetit ſenſitif qui ſeul peut cauſer cét eſtat faſcheux ; il faut de neceſſité que toute l'eſſence de la Douleur conſiſte dans ce mouuement , & qu'elle ne depende point de celuy de l'appetit naturel. Or nous auons monſtré

que cét eſtat faſcheux venoit de ce que l'ame void & ſent l'image du mal qui la penetre de toutes parts & qui ſe confond auec elle, & que cette penetration ſe fait par le moyen de la contraction de l'appetit ſenſitif. Et par conſequent toute l'eſſence de la douleur eſt renfermée dans cette contraction & l'appetit naturel n'y a aucune part. De ſorte que nous pouuons conclurre qne le mouuement de la faculté naturelle qui ſuruient à la Douleur, ne fait point partie de ſon eſſence, que ce n'en eſt qu'vne ſuite ou vn effect qui meſmes ne l'accompagne pas touſjours, & qui par conſequent ne doit point entrer en ſa definition.

Pourquoy l'appetit naturel s'eſmeut dans la douleur.

Reprenons le fil de noſtre premier diſcours, & voyons pourquoy il faut que l'appetit naturel qui ſe conduit par vne connoiſſance differente de celle des ſens, qui ne peut diſcerner les objets ſenſibles, & qui eſt d'vn ordre inferieur à la partie animale, ſe meſle dans la douleur qui eſt vne paſſion cauſée par l'impreſſion

faſcheuſe des qualitez tactiles dont il n'y a que le toucher & l'imagination qui puiſſent eſtre les iuges, auec leſquels neantmoins il ſemble que la faculté naturelle n'ait aucune ſocieté ny communication.

Pour reſoudre cette difficulté, il faudroit expliquer quell' eſt la connoiſſance par laquelle la faculté naturelle connoiſt ſes objets & la maniere dont elle ſe fait: Mais parce que nous auons traité ailleurs de cette matiere, il ſuffit icy de dire que faulte de mot propre, nous appellons cette connoiſſance vn Sentiment, quoy qu'elle ne ſe faſſe point par le moyen des qualitez ſenſibles, ny par la production des images, auec laquelle la ſenſation ſe fait. Car quand l'eſtomach ne peut ſouffrir des choſes que le gouſt & l'appetit ont approuuées; ET quand la nature connoiſt le vice des humeurs qui ſont dans les veines, qu'aucun ſens ne peut apperceuoir & qu'elle taſche à noſtre inſceu de corriger & de chaſſer; NOUS diſons que cela ſe fait par vn ſecret ſentiment qu'ont les parties qui ſentent naturellement ce qui leur eſt nuiſible.

C'eſt donc ainſi que la faculté naturelle connoiſt ce qui luy eſt bon ou mauuais. Et comme toutes les parties de l'ame ſe communiquent les maux qu'elles ſouffrent, principalement s'ils ſont conſiderables; ſoit parce qu'elles ont ſympathie l'vne auec l'autre & qu'elles ſont toutes liées enſemble par la ſubſtance de l'ame qui en eſt le lien commun; ſoit parce que dans ces faſcheuſes rencontres l'ame taſche de reunir l'effort de toutes ſes puiſſances pour ſe defendre d'vn ſi dangereux ennemy: Il arriue auſſi que la douleur ſenſible & l'alteration qui la cauſent, ſe font ſentir à la faculté naturelle qui s'excite & s'eſleue en ſuite pour le combattre. Ioint que la compoſition du corps ayant eſté commiſe à la garde de cette vertu, il n'y peut ſuruenir aucun deſordre conſiderable qu'elle n'en ayt connoiſſance, & qu'elle ne s'eſmeuue auſſi pour y remedier. C'eſt pourquoy elle enuoye le ſang & les eſprits aux parties bleſſées, penſant chaſſer le mal auec ce ſecours: qui bien qu'il faſſe quelquefois ce qu'elle pretend, ne laiſſe pas tres ſouuent

d'augmenter le mal par la tumeur & par l'inflammation qu'elle y porte.

Mais cecy fait naiſtre vn autre doute. Comment il ſe peut faire qu'en cette rencontre les Eſprits obeïſſent pluſtot à la faculté naturelle qu'à la ſenſitiue, & pourquoy ils ſuyuent pluſtot le mouuement de l'appetit naturel qui les pouſſe au dehors que celuy de la Douleur qui les deuroit faire retirer & reſſerrer au dedans ? Car il ſemble que la faculté ſenſitiue eſtant la plus noble, deuroit eſtre la maiſtreſſe de tous ces mouuemens, & qu'ayant vn ſi grand empire ſur les eſprits comme il paroiſt dans les paſſions, elle pourroit les contraindre à ſuiure ſes ordres, puis qu'elle contraint bien le cœur & les arteres à ſe reſſerrer, & les membres à ſe raccourcir nonobſtant l'effort de la faculté naturelle.

Pourquoy les Eſprits ſuyuent l'appetit naturel.

Sur cela il y a deux choſes à reſpondre, l'vne que la faculté naturelle n'eſt pas veritablement la plus noble, mais qu'elle eſt la plus neceſſaire, comme eſtant la baſe de toutes les vertus, & celle qui ſouſtient

les principes & les elemens de la vie : et que l'ame qui a plus de soin des choses vrgentes & necessaires, oblige les Esprits à suiure plustot ses mouuemens que ceux de l'appetit sensitif, comme estant les plus importans à la cõseruation de l'animal.

L'autre est que les Esprits qui s'esmeuuent dans les passions, doiuent leur naissance à la faculté vitale qui est au rang des puissances naturelles, & que par consequent ils ont vne plus estroite liaison auec elle, & luy obeïssent plus exactement qu'à toutes les autres. En effect on pourroit dire qu'elle leur commande comme à ses propres subjets, & que la sensitiue ne les employe que comme ses alliez qui ne sont pas obligez de la suiure, quand leur Prince a besoin de leur seruice. Ainsi quand il se forme vne passion dans l'appetit naturel, ils suiuent son mouuement, quoy que l'appetit sensitif les appelle à son secours ; & quelque effort que celuy-cy fasse pour les retenir, ils vont aueuglement & sans reculer où le premier les pousse. Cela paroist euidemment

ment dans l'agitation que la fiévre leur donne; dans la course qu'ils font vers les parties blessées; dans le transport des humeurs qu'ils conduisent par tout le corps: Car l'appetit sensitif ny la volonté mesme ne sçauroient empescher ces mouuemens. Et sans doute la mesme chose arriue dans les passions qui se forment dans cette basse partie de l'ame : L'agitation qu'y souffrent les Esprits, ne se peut changer par les facultez superieures, & il faut quand celles-cy s'esmeuuent qu'elles employent d'autres organes que ceux-là pour faire impression sur le corps.

C'est aussi ce qui se passe dans les Douleurs violantes. Car l'appetit sensitif ne pouuant se seruir des Esprits qui sont occupez à l'eslancement que leur fait faire l'appetit naturel, fait resserrer le cœur & les arteres, & retirer les membres comme estant des parties qui sont de son ressort, & sur lesquelles il a plus de pouuoir. Et bien que le mouuement ordinaire du cœur vienne de la faculté naturelle, neantmoins comme il reçoit du cerueau des

nerfs qui luy donnent le ſentiment, il faut de neceſſité qu'il ayt quelque mouuement qui depende du meſme principe; parce que l'appetit ſenſitif ſe trouue par tout où eſt le ſentiment, comme nous auons montré cy-deuant.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame partage en ces rencontres le mouuement de ſes organes, faiſant reſſerrer le cœur & raccourcir les muſcles pour ſatifaire à l'appetit ſenſitif, & pouſſant les eſprits au dehors pour s'accommoder à l'eſmotion de l'appetit naturel: Tout de meſme que dans la colere elle ouure les cauitez du cœur pour ſeconder le mouuement de la Hardieſſe & en reſſerre & comprime la ſubſtance, comme dit Hippocrate, pour ſatisfaire au mouuement de la Douleur.

Les Eſprits ſont donc toûjours portez aux parties exterieures en cette paſſion: Mais dans la Triſteſſe ils ſuiuent l'eſmotion que ſouffre la partie ſuperieure de l'ame ſans eſtre detournez par les efforts de la faculté naturelle qui n'a rien à faire en cette rencontre, le mal qui excite cette

passion n'estant point de son ressort, & ne pouuant de soy alterer la constitution du corps. C'est pourquoy on peut dire que puisque l'ame n'est point icy partagée en des mouuemens differens, elle s'abandonne toute entiere à celuy dont ell' est agitée, & que la contraction qu'elle y souffre est plus grande & plus complete, estant accompagnée de celle des Esprits. Par où il faut à mon aduis decider le doute qu'on a si souuent proposé, qu'elle est la plus violante & la plus difficile à supporter de la Tristesse ou de la Douleur: Car comme l'essence de l'vne & de l'autre consiste dans la contraction de l'ame, il faut que cellelà soit la plus forte où cette contraction est plus grande & plus entiere.

Et c'est la raison pour laquelle on se sent le cœur plus serré & plus oppressé dans la Tristesse, & que la langueur & l'abbatement du courage luy sont plus ordinaires: parce que les Esprits & le sang accourant en foule au centre du corps, & n'estant point repoussez aux parties exterieures, comme il arriue dans la Dou-

leur, il faut de neceſſité qu'ils rempliſſent & qu'ils chargent le cœur & les veines qui ſont à l'entour, & qu'ils cauſent par conſequent vne peſanteur & oppreſſion en ces parties, qui empeſche la liberté du pouls & de la reſpiration. Et comme il n'y a aucune partie de l'ame qui faſſe effort ny qui excite les eſprits & la chaleur pour repouſſer le mal, comme il ſe fait dans la Douleur corporelle; delà vient que la faculté vitale qui eſt opprimée par la quantité & par le poids des humeurs, ſe relaſche & s'abbat, & cauſe ainſi la langueur & la perte du courage. Mais nous parlerons de cecy plus amplement cy-apres, quand nous chercherons les cauſes des Characteres.

Ce que nous venons de dire, ſe doit entendre de la Triſteſſe qui eſt grande & vehemente. Car dans celle qui eſt legere ou mediocre, les Eſprits ne ſe retirent & ne ſe reſſerrent pas ſi fort qu'ils ne s'eſchappent de temps en temps pour former les Deſirs, les Eſperances, & autres ſemblables paſſions qui ſe meſlent auec celle-cy; & pour faire couler les larmes qui ſont les

compagnes des Tristesses mediocres, & que les grandes & profondes ne connoissent point. Dautant que pour faire couler les pleurs, il faut que les Esprits montent à la teste, qu'ils fondent les humeurs & qu'ils les portent aux yeux; d'où vient que ces parties s'enflent & rougissent; et qu'il est impossible que la violante contraction où ils sont dans les afflictions extremes leur laisse la liberté d'aller en ces lieux pour y produire tous ces effects. Mais dans les autres où cette contraction n'est pas si forte ny si opiniastre, ils se peuuent facilement desgager & suiure le dessein qu'a l'ame de faire voir par les larmes l'estat fascheux qu'elle souffre, comme nous dirons au chapitre suiuant.

Pourquoy les serositez coulent sur les parties blessées.

La faculté naturelle pousse donc les Esprits aux parties blessées & y porte aussi les humeurs qui sont meslées auec eux. Et il y a apparence que comm'elle a dessein d'attaquer & de combattre le mal, elle fait en cette passion ce qu'elle fait dans la colere, où elle excite & separe les sucs les plus ma-

lings qui ſoient dans le corps pour les employer contre l'ennemy : D'où vient que le venin des ſerpens eſt plus dangereux quand ils ſont en colere, & que les morſures de toutes ſortes d'animaux ſont en quelque façon venimeuſes, quand ils ſont irritez, leurs dents eſtant alors infectées de quelque humeur maligne que la nature conduit en ces parties. pour deſtruire ce qui l'offence. Il y a dis-je, apparence qu'elle fait la meſme choſe dans la Douleur corporelle & qu'elle choiſit les humeurs les plus actiues pour les enuoyer contre le mal qu'elle veut aſſaillir. Et c'eſt de là ſans doute que naiſſent la pluſpart des accidens qui ſuruiennent aux playes quelque temps apres qu'elles ſont faites, comme la tumeur, la douleur cuiſante & la quantité d'excremens qu'elles iettent. Car tout cela vient des humeurs malignes que la nature pouſſe en ces parties. Or elle fait ſes attaques au commencement du mal, parce que c'eſt lors qu'il luy eſt le plus ſenſible ; & apres elle trauaille à corriger les deſordres que ces humeurs ont cauſéz, en cuiſant les ma-

tieres retenuës, & les consumant peu à peu; si tant est qu'elle soit assez forte pour en estre la maistresse. C'est pourquoy il y a peril quand ces accidens n'y paroissent point, parce que c'est vn signe certain que la nature est estonnée, qu'elle n'est pas en estat de combattre, & qu'elle abandonne les parties blessées à la violance du mal.

En effect la Douleur cuisante qui ne se sent pas d'abord aux playes & qui par consequent ne vient pas de la solution de continuité, procede des serositez acres qui coulent dessus; Et ces serositez ne viennent pas de la foiblesse que l'alteration cause dans la partie blessée, puisqu'il arriue souuent que dans les playes malignes où la foiblesse & le desordre sont extrémes, cette douleur ne paroist point du tout. Il faut donc que ce soit la nature qui enuoye ces serositez d'ailleurs; et comme elle sçait choisir les bonnes & les mauuaises humeurs selon les ouurages & les desseins qu'elle entreprend, il faut croire qu'elle n'employe celles-cy qui sont acres & picquantes que comme des armes offensi-

ues dont elle se veut seruir pour assaillir & chasser le mal. Il en faut dire autant des impuretez dont tout le corps se descharge sur les parties malades, car la nature en tire le mesme seruice que de la bile ou du venin dans la colere, & fait comme vn sage Politique qui descharge l'Estat des brouillons & des mauuais garnemens en les envoyant à la guerre. En effect si les tumeurs qui leur suruiennent sont molles & mediocres, si les excremens en sont louables, c'est vne marque que tout le corps est pur & qu'il ne fournit pas à l'ame les mauuaises humeurs qu'elle eust employées pour attaquer, si elle les y eust rencontrées.

La chose ne se passe pas ainsi dans la Tristesse, l'ame n'y fait aucune entreprise, aucun choix, aucune separation ny coction d'humeurs, au contraire ne pensant qu'à fuir & à se cacher, elle fait rentrer & resserrer les Esprits en eux-mesmes, elle mesle & confond toutes leurs parties & tous les sucs qui sont meslez auec eux, & peruertist ainsi toute l'œconomie du sang. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner s'il s'al-

tere

tere & se corrompt & s'il cause à la fin ces longues & opiniastres maladies qui succedent aux grandes Tristesses : comme nous dirons cy-apres.

De vouloir maintenant examiner comment les Esprits se resserrent, ce seroit vne recherthe inutile apres tout ce que nous en auons dit. On sçait que tous les corps & principalement ceux qui sont d'vne consistence plus rare & moins solide, comme l'eau, l'air & les vapeurs se condensent & se ramassent par le froid ou par quelque autre violance. De sorte qu'il n'y a pas lieu de douter que les Esprits qui sont de cette nature ne soient susceptibles du mesme mouuement. En effect le froid & quelques venins les font resserrer; Et dans les passions, l'ame qui les entraisne auec elle, leur fait souffrir la mesme contraction qu'elle s'est donnée. Il faut seulement remarquer que toutes les choses se peuuent resserrer auec ordre ou auec confusion. Quand le froid congele l'eau ou quand on la presse dans son canal, toutes ses parties se

Comment les esprits se resserrent dans la Tristesse.

resserrent dans l'ordre qu'elles auoient auparauant : mais quand elle se trouue pressée par la tempeste en quelque destroit, alors ses ondes se brouillent & entrent l'vne dans l'autre,& se ramassent ensemble auec confusion. La mesme chose arriue dans la contraction des Esprits:Car dans la Constance, elle se fait esgalement & auec ordre, parce que la fermeté que l'ame leur donne retient leurs parties dans la mesme disposition où elle les rencontre. Mais dans la Tristesse elle se fait auec confusion, parce que l'ame qui les fait resserrer pour les raisons que nous allons dire, se hastant de fuir le mal qui la presse, n'a pas la patience qu'ils se rangent esgalement, mais precipite les derniers sur ceux qui vont deuant & les faisant entrer les vns dans les autres, elle les brouille & les confond ensemble.

Il y a donc icy deux choses à considerer dans leur mouuement, la Contraction & la Confusion. La premiere se fait auec dessein & pour vne fin que l'ame croit luy deuoir estre vtile. L'autre se fait par pure

necessité : car l'ame ne se propose point de brouiller & de confondre les esprits, mais c'est vne suite de l'agitation qu'elle souffre qui est causée par l'empressement & par la precipitation où ell' est.

Quant à la fin qu'elle se propose dans la contraction : c'est premierement qu'elle croit mettre à couuert ses plus nobles organes, estant vne chose asseurée que les corps qui se resserrent euitent ainsi l'approche de ce qui leur est contraire ; qu'ils sont moins exposez à ses atteintes ; & qu'en ramassant leurs parties ils se fortifient pour luy resister : Et c'est pour tous ces motifs que les animaux resserrent & racourcissent leurs membres à la presence du mal, comme nous auons dit cy-deuant. Secondement c'est qu'elle s'imagine que par ce moyen elle pouruoit encore à sa propre seureté, l'vnion qu'elle a auec les Esprits, luy faisant croire que c'est elle-mesme qui se met en l'estat où ils sont. Car c'est vne erreur où elle tombe ordinairement dans les passions, de se figurer que c'est elle qui fait ou qui souffre ce qui

n'eſt propre qu'à ſes organes. Ainſi elle penſe ſe cacher dans la Honte quand elle couure le viſage du ſang qu'elle y reſpand, & qu'elle abbat ou ferme les paupieres : Elle s'imagine dans l'Orgueil qu'elle s'eſleue, quand les ſourcils ſe hauſſent & qu'elle s'enfle & s'eſtend quand le viſage ſe gourme. Enfin ſi les Eſprits ſe jettent en dehors ou s'ils ſe retirent en dedans, elle croit que c'eſt elle qui ſe porte aux meſmes endroits, comme ſi elle quittoit les lieux d'où elle croit partir. C'eſt donc ainſi qu'elle ſe perſuade que lors qu'elle les contraint de ſe reſſerrer, c'eſt elle qui ſe met en cette poſture, & qu'elle y trouuera les meſmes auantages que les corps en retirent pour leur ſeureté.

Comment la douleur affoiblit la chaleur naturelle.

Voyla ce que nous auions à dire du mouuement que les Eſprits ſouffrent dans la Triſteſſe & dans la Douleur, il faut maintenant voir quelle alteration elles cauſent dans la chaleur naturelle. Il eſt certain que la Triſteſſe l'affoibliſt & la diminuë, & l'on n'en peut douter, ſi on conſidere la petiteſſe & la langueur du pouls, l'abbate-

ment des forces, & les maladies lentes & opiniaſtres qu'elle cauſe. Mais la difficulté eſt de ſçauoir comment elle l'affoibliſt. Car nous auons montré au traité de la Hayne qu'il n'y a que les paſſions où l'ame perd le courage qui puiſſent refroidir le cœur, parce qu'il n'y a qu'elles qui empeſchent l'influence & la generation des Eſprits, & qui laiſſent eſteindre en ſuite la chaleur naturelle. Or ces ſortes de paſſions appartiennent toutes à l'appetit iraſcible qui ſert à la direction des forces & du courage, & qui les excite ou les retient ſelon qu'il le iuge neceſſaire: De ſorte que la Triſteſſe qui eſt du reſſort de l'appetit concupiſcible, & qui ne conſulte point le courage ny les forces de l'ame, ne peut empeſcher la production des Eſprits ny diminuer par conſequent la chaleur naturelle. En effect la fuite & la contraction des eſprits qu'elle cauſe, peuuent bien faire paſlir & abbatre le viſage, & rendre froides les parties exterieures: Mais il n'y a pas d'apparẽce qu'elles faſſent refroidir le cœur, puiſqu'elles y ramaſſent toute la chaleur

qui estoit respanduë par le corps.

Il faut donc dire que la Tristesse de soy, ny toute seule ne produit point cét effect, mais seulement lors qu'elle est accompagnée de la Crainte, & du Desespoir qui sont les passions de l'appetit irascible qui font perdre le courage ; encore faut-il qu'elles durent quelque temps pour causer les accidens que nous auons marquez. C'est pourquoy les afflictions courtes ou legeres ne font point de tort à la chaleur naturelle, au contraire elles la fortifient & seruent à la longueur de la vie, comme nous dirons cy-apres. Mais lors qu'elles sont violentes & de longue durée, elles sont ordinairement suiuies de ces deux passions qui esteignent à la fin la chaleur & causent ces maladies opiniastres dont nous auons parlé. Car la grandeur & la durée du mal estõnent la nature, & luy persuadent que ses forces ne sont pas capables de luy resister, & qu'elle se doit abandonner à sa violence. Et cela arriue principalement quand la constitution du corps ou de l'ame se trouue foible; d'où vient que les femmes & les

melancholiques tombent plus facilement en ces passions & sont plus susceptibles des maladies & des autres symptomes qui ont accoustumé de les suyure: Au lieu que les ames fortes & les constitutions robustes supportent constamment les afflictions qui leur arriuent ; Et dans la confiance qu'ils ont en leur force, elles se roidissent contr'elles & font des efforts qui entretiennent tousiours la chaleur du cœur & la generation des esprits.

Quant à la Douleur sensible, si on considere la grandeur & la vehemence du pouls qui l'accompagne, la fiévre & l'inquietude qu'ell' excite, la rougeur & l'inflammation qu'elle porte aux parties blessées, on iugera facilement que bien loing de diminuer la chaleur du cœur, elle l'accroist & l'irrite; Et qu'il est impossible que cela n'arriue ainsi, veu l'agitation que se donne la faculté naturelle, qui se presse d'enuoyer des esprits & d'en produire de nouueaux pour entretenir le combat qu'ell' a entrepris. Il est vray que les efforts qu'elle fait pour cela, sont quelquesfois si

grands qu'ils causent des defaillances & des syncopes, soit parce que les Esprits estant poussez auec trop de violence, perdent la continuité qu'ils doiuent toûjours auoir auec leur principe qui cesse alors de communiquer sa vertu aux parties ; soit parce que la nature voulant faire son dernier coup, employe tout ce qui luy reste d'esprits & espuise ainsi toutes ses forces. Ce qui arriue principalement à ceux dont la composition est delicate & les humeurs subtiles ; car elles ne tiennent pas coup à l'impetuosité des Esprits, elles s'escartent & se dissipent facilement.

Quelles

Quelles sont les Causes des Characteres de la Tristesse.

TROISIESME PARTIE.

LES Characteres de la Douleur sont de deux sortes comme ceux de toutes les autres Passions, à sçauoir ceux qui se forment dans l'ame & ceux qui se font au Corps. Mais parce que la Tristesse & la Douleur sensible quoy qu'elles ne fassent qu'vne mesme espece de Passion, les ont neantmoins differens, & principalement ceux qui sont Corporels, à cause du mouuement de la faculté naturelle qui se mesle auec la Douleur, comme nous auons dit, & qui agite les esprits tout autrement qu'ils ne font dans la Tristesse; nous parlerons premierement des Characteres de la Tristesse, & apres nous examinerons ceux de la Douleur. Commençons donc par les actions de l'ame, & voyons pourquoy *Elle pense continuellement au mal qui*

la presse, puis que cela fait toute sa peine.

Toute Passion attache l'esprit à son obiet.

Il n'y point de passion qui n'attache fortement l'esprit à l'objet & à la cause qui la fait naistre, non seulement parce que c'est vn mouuement de l'appetit qui a besoin de l'Influence continuelle de la faculté connoissante : Mais encore parce que l'ame ne se meut que pour arriuer à sa fin, qui est la possession du bien ou la fuite du mal, & qu'il faut par consequent qu'elle se represente incessamment l'vn ou l'autre pendant son agitation.

Les passions fascheuses occupent plus l'esprit.

Mais comme le mal est plus important & plus considerable à l'animal que le bien estant plus puissant pour le destruire que le bien ne l'est pour le conseruer : De là vient que les Passions qui ont le mal pour objet, occupent dauantage l'esprit, & ne donnent pas tant de liberté à ses pensées de vaguer & de se distraire, que celles qui regardent le bien. En effect ceux qui sont touchez d'Amour de Ioye, ou de Desir, se laissent facilement emporter à diuerses imaginations qui sont esloignées de leur

fin principale; Et il n'est pas mal-ayſé de les detourner de leurs agreables reſueries pour les porter à d'autres diuertiſſemens. Mais il n'en eſt pas ainſi des Paſſions faſcheuſes, l'ame eſt tellement attachée à l'objet qui les excite, qu'elle ne s'en peut ſeparer qu'auec peine, & quelque ſoin que l'on prenne de luy en oſter la penſée, elle conſerue touſiours au fond du cœur le ſouuenir de ce qui la bleſſe.

La Triſteſſe attache dauantage l'eſprit.

Il eſt vray que comme il y a des maux plus grands & plus preſſans les vns que les autres, il eſt certain que generalement parlant, les Paſſions qui ont pour objet vn mal plus preſent & plus dangereux arreſtent dauantage l'eſprit. La Crainte par exemple occupe plus l'ame que la Hardieſſe, parce que le peril y paroiſt plus grand; Et la Triſteſſe plus que ces deux là, parce que le mal y eſt preſent, & qu'il corrompt en effect la conſtitution naturelle de l'ame, comme nous auons monſtré; Au lieu que dans les autres Paſſions il ne fait que la menacer & eſt encore à venir.

La Douleur sensible occupe plus l'ame que la Tristesse.

Mais si la Tristesse a ce pouuoir & cét auantage par dessus elles, il faut qu'elle le cede à la Douleur corporelle qui lie tellement l'esprit & la pensée au sentiment du mal qu'il est comme impossible de les en detacher. Elle ne permet pas comme la Tristesse qu'on s'égare en mille circonstances qui se trouuent à la rencontre des maux; qu'on s'applique à la consideration des biens que l'on a perdus; qu'on forme cent desseins pour se tirer du malheur où l'on est. Non, celuy qui sent la Douleur ne songe à autre chose qu'à son mal; toute son ame semble estre renfermée dans la partie qui est offensée, & elle ne souffre pas mesme qu'on la destourne de l'application qu'ell' y a, quoy que ce soit ce qui la trauaille dauantage & qui augmente le desordre où elle est.

Nous auons desia touché la raison de cette difference quand nous auons dit que la Douleur sensible vient de l'alteration qui se fait dans la constitution du corps qui est la plus importante & la plus ne-

ceſſaire, à ſçauoir le Temperament & l'vnité des parties. Car il s'enſuit de là que lors que cette alteration vient à la connoiſſance de l'ame, ell' en eſt plus allarmée que de quelque autre que ce ſoit, qu'ell' a plus de ſoin d'y pouruoir, & qu'elle s'y applique par conſequent dauantage; la grandeur du peril ne luy permettant pas de s'en deſtourner vn moment.

Mais comment eſt-il poſſible que dans ces deux Paſſions elle vueille s'appliquer ſi fort à l'objet faſcheux qui les fait naiſtre, puiſque cét attachement eſt preſque la ſeule choſe qui luy fait de la peine? Car ſi on ne penſoit point au mal on ne le reſſentiroit point, & l'on ſçait que dans la chaleur des combats les coups que l'on reçoit ne cauſent point de Douleur, & que dans les fortes meditations le corps ſouffre ſans que l'ame s'en apperçoiue, parce que l'eſprit eſt alors diſtrait & qu'il ne conſidere pas le mal qui l'attaque.

Pourquoy l'ame s'attache ſi fort aux obiets faſcheux, puiſque cela fait toute ſa peine.

Si l'on veut ſe ſouuenir de ce que nous

auons dit des motifs que l'ame se propose en cette Passion, & de la maniere dont ell'y est agitée, on verra bien que c'est auec raison qu'elle s'attache au mal qu'elle sent, & que le mouuement qu'elle se donne en suite, est vtile à son dessein. Que si la peine suruient à ces actions, c'est vn accident qui arriue contre son intention & par vne necessité inuincible dont elle ne peut & ne doit pas mesme s'exempter quand ell' en auroit le pouuoir.

Car enfin c'est vne loy que la nature luy a imposée pour la conseruation de l'animal de fuir le mal quand elle l'apperçoit: Et elle ne peut le fuir auec plus de precaution quand il est present, qu'en se resserrant & se ramassant en elle-mesme. Parce qu'outre que par ce moyen elle se cache de luy autant qu'elle peut, qu'ell' est moins exposée à ses atteintes, occupant moins d'espace & qu'elle luy veut faire vn plus libre passage, afin qu'il s'esloigne plustost & plus facilement; elle reunist ses forces par cette contraction, & se met en estat de luy resister plus auantageusement, & de s'op-

poſer au progrez qu'il peut faire. Mais comme elle ne peut executer tous ces deſſeins qu'elle ne conſidere le mal qui la preſſe, & qu'elle ne reſpande dans l'appetit l'image qu'elle s'en eſt formée, il arriue auſſi qu'en ſe reſſerrant & r'entrant en ſoy-meſme, cette image importune la ſuit en tous ſes mouuemens; ainſi ne pouuant voir ſans peine & ſans horreur vn objet ſi odieux qui la penetre de toutes parts, & qui ſe meſle & ſe confond auec elle, elle fait de nouueaux efforts pour s'en eſloigner, elle ſe trouble dauantage & accroiſt le deſordre où elle eſt tombée. C'eſt donc vn mal neceſſaire qui luy vient en ſuite d'vn bien qu'elle s'eſt voulu procurer: Et quoy que le mal ſoit plus grand que le bien, elelle ne le ſçauroit euiter qu'elle ne ruine l'ordre de la nature, qu'elle ne perde le ſoin de ſa conſeruation, & qu'elle ne s'abandonne à la violance des maux qui l'attaquent comme nous auons dit cy-deuant.

Mais ie veux bien qu'elle ne puiſſe ſe detacher du mal qui la preſſe & qui la pe- *Pourquoy la Triſteſſe fuit les*

plaisirs & cherche tout ce qui la peut augmenter.

netre, il semble qu'elle ne deuroit pas rechercher ceux qui sont hors d'elle & qui luy sont estrangers; qu'au contraire elle deuroit embrasser les biens qui se presentent & s'en seruir comme de iustes & d'vniques remedes à la peine qu'elle souffre. Cependant elle ne hait & ne fuit pas seulement tous les diuertissemens & les plaisirs de la vie, mais elle ayme mesme & recherche toutes les choses qui peuuent augmenter son chagrin: La solitude, l'obscurité, la compagnie des malheureux, le recit de leurs infortunes & le souuenir des siennes propres sont ses plus doux entretiens: Tous les lieux & tous les objets qui luy peuuent remettre en memoire les pertes qu'ell' a faites luy sont agreables. Enfin elle ressemble à ces animaux qui ne se nourrissent que de venin, & qui changent en poison tous les meilleurs alimens qu'ils trouuent.

Pour rendre raison de ces estranges effects de la Tristesse, il faut remarquer premierement que l'ame a deux sortes de mouuemens

uemens en general dont les diuerſes eſpeces ſont preſque toutes les differences de Paſſions ; l'vn par lequel elle ſe iette en dehors & ſort comme hors de ſoy pour pourſuiure le bien ou pour attaquer le mal ; L'autre par lequel elle fuit & r'entre en elle-meſme pour s'eſloigner de ce qui luy eſt faſcheux.

En ſecond lieu, que quand elle s'eſt engagée à quelqu'vn de ces mouuemens, ell' a de la peine à ſe porter à d'autres qui luy ſoient contraires, & reçoit facilement l'impreſſion des objets qui fauoriſent l'agitation qu'elle s'eſt donnée, & qui cauſent des mouuemens ſinon tout à fait ſemblables, du moins conformes à la pente qu'ell' a priſe. Car il en eſt comme de celuy qui court vers quelque endroit, il ne peut retourner en arriere ſans ſe faire violance, mais il n'en ſouffre aucune ſi quelque choſe le pouſſe où il va, ny meſme ſi elle le fait vn peu eſcarter du droit chemin qu'il tenoit.

C'eſt ainſi que les Paſſions agreables ſe ſuyuent ordinairement l'vne l'autre, &

passent difficilement à celles qui sont fascheuses. Car l'Amour reçoit facilement le Desir, la Ioye & la Hardiesse mesme, parce qu'elles ont toutes vn mesme genre de mouuement par lequel l'ame se porte en dehors quoy qu'elles soient vn peu differentes dans la route qu'elles tiennent. Et si quelqu'vn est ioyeux il donne vne facile entrée en son ame à tous les objets qui peuuent former la mesme passion qu'il ressent & la refuse à ceux qui en peuuent exciter de contraires: Parce que ceux-là la poussent où elle se porte elle-mesme, & que ceux-cy taschent de l'engager dans vn mouuement contraire à son inclination.

Il en est de mesme à proportion des Passions fascheuses, car elles ne souffrent point les objets ny les passions agreables à cause de la contrarieté qui se trouue entre leurs mouuemens & les leurs ; et s'allient auec les choses qui leur sont conformes pour les raisons que nous auons dites:

Et c'est de là sans doute que procede cette auersion qu'vn homme accablé de

Tristesse a pour les diuertissemens, pour les plaisirs & pour tous les objets agreables : Car quelques charmans qu'ils puissent estre, il ne le touchent ny d'amour ny de desir ny de ioye, au contraire ils augmentent son chagrin & le mettent en plus mauuaise humeur; parce qu'ils trouuent l'ame agitée d'vn mouuement opposé à celuy qu'ils taschent d'exciter, & qu'ils la violentent par consequent dans l'impression qu'ils luy donnent. Car quelque mal que luy cause le mouuement qu'ell' a, comme il luy est necessaire, & qu'elle l'a choisi pour arriuer à sa fin, elle s'y plaist, & tout ce qui le veut empescher choque son dessein & son inclination. C'est pourquoy quand on veut arrester ou affoiblir vne passion, il ne faut pas au commencement s'opposer à son cours, & vouloir forcer tout d'vn coup l'impetuosité dont ell' est emportée. Car vn homme en colere s'irrite dauantage si on luy fait connoistre d'abbord qu'il a tort de se fascher; et celuy qui est affligé reffuse les consolations qui s'opposent de force à sa douleur. Parce

que l'ame ne peut sans se faire vne grande violance, changer ny arrester l'agitation qu'elle s'est donnée. Mais il faut en ces rencontres entrer d'abbord en ses sentimens, & puis la ployer peu à peu & la faire pancher où l'on la veut conduire: Car apres auoir ainsi detourné & alenty son mouuement, on peut enfin l'arrester tout à fait & luy en imprimer vn autre tout contraire.

Mais quand l'ame rencontre des Objets & des Passions conformes à la Tristesse où ell' est plongée, non seulement elle les reçoit auec facilité, mais encore elle les recherche, elle s'y plaist mesme & ne les quitte qu'auec peine. C'est pourquoy elle se laisse facilement toucher à la pitié, elle tombe ordinairement dans la crainte & dans le desespoir; Elle ayme la solitude, l'obscurité, la compagnie des malheureux & toutes les choses qui la font ressouuenir de ses infortunes. Parce que les mouuemens de ces Passions sont conformes à celuy dont ell' est agitée; Et que ces objets là ne s'op-

posent point à son cours, estant mesme comme autant de vents qui se joignent au courant qu'ell' a pris & qui la poussent où elle veut aller.

Mais ces derniers effets de la Tristesse meritent d'estre plus particulierement examinez : Et pour donner vn solide fondement à ce que nous en voulons dire, il faut presuppose que l'ame se croit tousiours foible quand cette Passion l'a saisie, parce que le mal s'en est rendu le maistre, & qu'il la tient abbatuë & accablée soubs sa violance. Et vne marque euidente du sentiment qu'ell' a de sa foiblesse, c'est qu'elle le fuit & qu'elle passe si facilement de l'estat où ell' est dans la paresse, dans la langueur, dans la crainte & dans le desespoir: Où il est certain qu'elle ne tombe iamais que par l'opinion qu'ell' a d'estre foible & de n'auoir pas assez de forces pour agir: Ioint que les gemissemens & les plaintes qui luy sont ordinaires en cette rencontre, sont des effects de la foiblesse, comme nous montrerons cy-apres. *L'ame se sent foible dans la Tristesse.*

Cela estant ainsi, il n'est pas mal-aysé de dire pourquoy ceux qui sont affligez se laissent si facilement toucher à la *Compassion & à la Pitié.* Car comme cette Passion est composée de la Douleur que les maux d'autruy font ressentir, & de la Crainte que l'on a de tomber dans les mesmes accidens; Il est certain que la Tristesse est plus susceptible de ces mouuemens que quelqu'autre que ce soit. Premierement parce que la Douleur qui entre dans la Compassion est vne veritable Tristesse, dont par consequent les mouuemens sont semblables. Et de là il s'ensuit que les objets qui sont capables d'exciter la Pitié, ne font aucune violance à l'ame qui est affligée, qu'ils y entrent sans peine & y font vne facile impression, n'y trouuant point d'obstacle. Secondement, parce que l'ame qui se sent foible quand ell' est Triste, ne peut resister au sentiment que les maux d'autruy luy donnent, & craint mesme qu'ils ne luy arriuent en effect, estant persuadée par l'opinion qu'ell' a de sa foiblesse qu'ell' est exposée à tous les malheurs de la vie. Et

par consequent ell'est encline à la Pitié, puisque c'est estre pitoyable que de ressentir les maux d'autruy & de les craindre pour soy-mesme. Enfin la Tristesse & la Compassion dependent d'vne mesme constitution de l'ame, puisque l'vne & l'autre y presupposent de la foiblesse qui en est comme la premiere & la principale disposition ; Et par consequent elles se doiuent suyure l'vne l'autre, puisque les effects qui demandent de mesmes dispositions, se rencontrent ordinairemet ensemble. Or on ne peut douter que la Compassion ne soit vn effect de la foiblesse de l'ame, non seulement parce que la Tristesse en fait partie, mais encore parce que les constitutions les plus foibles comme celle des femmes & de tous ceux qui ont le temperament froid & humide y sont plus sujetes, comme nous dirons plus amplement au chapitre de la Compassion.

Quand la Tristesse s'est donc jointe auec la Pitié, elle fait qu'on recherche la Com-

pagnie des miserables, & qu'on se plaist au recit qu'ils font de leurs infortunes. Parce que la fin que la nature se propose dans la Compassion, c'est de soulager les malheureux, soit par le secours qu'on leur offre, soit par les consolations qu'on leur donne, soit par la descharge de leurs maux qu'on leur procure en les leur faisant raconter. Car c'est vne chose ordinaire en toutes les passions fascheuses, que l'ame croit se descharger d'vne partie de son mal par toutes les actions exterieures qu'elle fait, comme par les larmes, par les soupirs, par les mouuemens du corps, & principalement par la parole: D'autant que le mal estant principalement dans la pensée, elle croit qu'en mettant au dehors ses pensées par la parole, elle fait aussi sortir le mal auec elles. Il en est de mesme des pleurs, des soupirs & des autres actions exterieures que cette Passion doit produire.

En effect vne Personne qui deuore son chagrin & qui le garde dans le cœur sans le declarer en aucune maniere, le sent bien plus long-temps & en est bien plus tourmenté

menté que celuy qui le dit, qui se plaint, qui pleure, &c. Tout de mesme que la colere d'vn homme se conserue & s'accroist par le silence, & se diminuë par les menaces, par les reproches & par cent autres actions qu'il fait. Car quoy que la raison iuge que tout cela n'est point de soy capable d'augmenter ou d'affoiblir la Passion: Neantmoins la faculté sensitiue qui en est ordinairement le siege & le subjet principal, & qui ne discerne pas si exactement les choses, s'imagine qu'elle arriue à ses fins par ces voyes là, & se satisfait en quelque sorte quand elle employe quelqu'vn de ces moyens; tout de mesme que sa peine continuë & s'accroist quand elle ne s'en peut seruir.

La Tristesse a le mesmes dispositions pour la Crainte que pour la Compassion, à sçauoir la foiblesse où l'ame se persuade d'estre, & la conformité des mouuemens dont elle est agitée en l'vne & en l'autre. Et comme les objets qui peuuent exciter la Crainte se presentent presque à tous mo- *La Tristesse est encline à la Crainte.*

Aa

mens à l'esprit de celuy qui est affligé, il est presque impossible qu'auec ces dispositions il ne soit aussi à tous momens saisi de quelque apprehension. Or on ne peut douter apres ce que nous auons dit, que l'ame ne se sente foible en ces deux passions, puis qu'en l'vne & en l'autre elle fuit. Et pour la Conformité des mouuemens qu'elles ont, ell' est si iuste qu'il n'y a aucune difference entr'eux pour ce qui regarde la nature & l'espece du mouuement, car dans la Crainte l'appetit se resserre & r'entre en luy-mesme auec precipitation, tout de mesme que dans la Tristesse: Et toute la diuersité qui s'y trouue est dans les choses qui sont exterieures & estrangeres à l'essence du mouuement, à sçauoir le sujet, l'obiect & le motif qui sont differens en l'vne & en l'autre comme nous auons dit en expliquant la definition de la Douleur.

Cette foiblesse & cette conformité de mouuemens est donc cause que l'ame qui est affligée tombe facilement dans la Crainte quand les objets qui sont propres à l'exciter se presentent à elle. Et il y en a

vne infinité qui entrent inceſſamment en ſa penſée ; car non ſeulement elle void le progrez que doit faire le mal dont ell' eſt attaquée & les dangereuſes ſuites qu'il peut auoir, mais encore elle s'imagine que dans l'eſtat où ell' eſt, il n'y a aucun malheur qui ne luy puiſſe arriuer. Si c'eſt la perte de l'honneur, des biens, ou d'vn amy qui l'afflige, elle preuoit tous les diuers accidens qui peuuent venir en ſuite de ces diſgraces : Si c'eſt la maladie, elle ſe la figure plus grande qu'elle ne paroiſt, elle remarque tous les maux les plus dangereux dans leſquels elle ſe peut changer : Et comme ſi ce ne luy eſtoit pas aſſez de ſouffrir le mal preſent, ſon apprehenſion luy fait reſſentir tous ceux qui ſont à venir.

La Triſteſſe cauſe le Deſeſpoir.

Enfin ſe voyant expoſée à tant de malheurs, & ne croyant pas leur pouuoir reſiſter, elle perd tout à fait le courage & tombe dans le *Deſeſpoir*. Mais il faut remarquer qu'il y a deux ſortes de Deſeſpoir. L'vn qui eſt vn relaſchement general de l'ame,

battent la teste contre les murailles, & qui font cent autres actions qui sentent le transport & la fureur : Mais cela ne leur arriue iamais quand leur Tristesse a duré quelque temps ; Et si ell' a fait vn long progrez ils ne sont capables que de l'autre sorte de Desespoir qui les jette dans la langueur & dans l'insensibilité & qui leur inspire le desir de la mort, & la leur fait quelquefois rechercher. La raison de cette diuersité est fondée sur l'estat des forces dont l'ame est pourueuë au commencement & à la fin de la Tristesse. Car quoy qu'elle se sente foible si tost qu'ell' en a esté saisie, elle ne croit pas pourtant que ses forces soient tellement espuisées qu'elle ne puisse faire quelque effort pour se retirer du peril où ell' est, ou du moins pour le diminuer. C'est pourquoy elle forme alors des desirs & des esperances, elle prend des resolutions de supporter constamment son infortune, elle se laisse mesme emporter au despit & à la colere qui passent quelquefois iusques à la fureur. Mais quand ell' a souffert long temps la violance de la Pas-

ſion , & qu'elle void que tous ſes efforts ont eſté inutiles, elle iuge alors que toute ſa vigueur eſt diſſipée par la longueur du mal & qu'elle n'eſt plus capable de luy faire reſiſtance; auſſi ſans ſe ſoucier plus de s'eſlancer, de s'affermir ny de ſe reſſerrer, elle ſe relaſche tout à fait , & comme vn Nocher qui ne peut plus gouuerner ſon vaiſſeau, s'abandõne à la mercy de la mer & des vents, & n'attend plus que le naufrage: Elle auſſi ne pouuant plus reſiſter à l'excez de la Douleur , ſe laiſſe emporter à ſa violance , & ne ſonge plus qu'à perir.

Comment la Triſteſſe & le Deſeſpoir ſe ioignent.

Il peut naiſtre icy vne difficulté ſur l'vnion de ces deux Paſſions, n'eſtant pas vrayſemblable que l'ame puiſſe en meſme temps ſe reſſerrer par la Triſteſſe, & ſe relaſcher par le deſeſpoir. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de la decider, ce ſera au Chapitre du Deſeſpoir où nous montrerons que s'affermir & ſe relaſcher ſont contraires & incompatables, mais non pas ſe reſſerrer & ſe relaſcher ; qu'auſſi l'appetit ne peut pas en vn meſme moment s'affermir & ſe relaſcher

c'eſt à dire former l'Eſperance & le Deſeſpoir, mais qu'il peut ſe reſſerrer & ſe relaſcher par la triſteſſe & par le Deſeſpoir. Qu'en tous cas ces mouuemens ſe peuuent ſuyure l'vn l'autre auec tant de viſteſſe qu'ils ſemblent ſe faire en meſme temps. Et peut eſtre que c'eſt pour cela qu'vn homme affligé ne ſent pas ſa Douleur ſi forte quand il tombe dans ce grand abbatement d'ame, & que *l'Inſenſibilité* où il eſt vient en partie du changement & de l'interruption qui ſe fait dans le mouuement de la Triſteſſe. Ie dis, en partie, parce qu'elle procede auſſi de la diſſipation de la chaleur naturelle & des eſprits que cauſe vne longue & profonde triſteſſe quand la Crainte & le Deſeſpoir ont refroidy le cœur, comme nous auons monſtré cy-deuant. Car la chaleur naturelle eſtant alors affoiblie & les eſprits eſtant en petite quantité, toutes les actions du corps & de l'ame ſe font laſchement, l'eſprit s'abbat & deuient *hebeté*, le *corps eſt languiſſant & immobile*; Et à voir vn homme en cét eſtat, on peut croire ce que la Fable a dit de Niobé,

D'où vient l'inſenſibilité dans la Triſteſſe.

qui fut changée en rocher apres auoir veu mourir tous ſes enfans.

Quoy que la Colere ait vn mouuement different de celuy de la Triſteſſe, il arriue pourtant tres-ſouuent qu'elle ſe ioint & ſe meſle auec elle, mais ce n'eſt pas auec la violance ny auec les tranſports qui luy ſont ordinaires, principalement ſi la Triſteſſe eſt profonde & de longue durée. Car l'ame n'eſt alors ſuſceptible que de quelques legers mouuemens de deſpit ou d'indignation ; d'autant qu'ell' eſt ou ſe croit eſtre ſi foible qu'elle n'oſe pas ſe hazarder à faire de grandes attaques ; Elle ſe contente des petites où ſa foibleſſe l'engage, parce qu'ell' eſt au meſme eſtat que ſont les malades, les pauures & les vieillards qui ſe depitent & ſe mettent en colere pour les moindres choſes faſcheuſes qu'on leur dit ou qu'on leur fait, ſe figurant qu'on les meſpriſe à cauſe de leur foibleſſe. Il en eſt de meſme de ceux qui ſont affligez, ils s'imaginent que l'impuiſſance & le malheur où ils ſont les expoſe au meſpris &
aux

aux iniures, & que la pluspart des choses les offense, c'est pourquoy ils se faschent & se depitent ; mais ces esmotions sont courtes & legeres, parce que outre que souuent les causes en sont foibles, elles arriuent à la fin de la Tristesse où l'ame n'est plus capable de grands efforts. Car il est vray qu'au commencement il s'en void qui se laissent emporter aux plus violans transports de la colere, parce que l'ame sent encore ses forces, & qu'elle les trouue egales à la grandeur des iniures qu'elle souffre. Quoy qu'il en soit on ne peut douter qu'vn homme Triste n'ayt vne grande disposition à la Colere, puis qu'il a desia la moitié de cette Passion qui est vn melange de la douleur & de la hardiesse, comme nous auons dit ; et que s'il y a des temps où il n'en soit pas touché, ce ne peut estre que par l'insensibilité & par la foiblesse extreme que l'excez & la longueur de l'affliction luy causent. Car estant insensible il ne sent point l'iniure & n'en souffre par consequent aucune douleur : & s'il est extremement foible, il ne peut pas attaquer le mal

ny former aucun mouuement de hardiesse : Or sans l'vne & l'autre de ces Passions on ne peut se mettre en colere.

Vn homme Triste est humble, & ne contredit personne, & n'est point opiniastre.

La Tristesse n'est point superbe ny contredisante, ell'est ***humble & docile***, parce qu'ell'est foible, & timide, car en cét estat elle ne se croit pas capable de s'esleuer sur les autres ny de les irriter par la contestation ; c'est pourquoy elle se soubmet facilement aux sentimens d'autruy, & ne veut point soustenir ses opinions auec opiniastreté.

Comment la Tristesse peut causer la folie.

Il arriue quelquefois que la Douleur est si violante *qu'elle fait perdre tout à fait l'esprit*, en sorte qu'on ne paroist pas seulement hebeté, comme nous venons de dire, mais qu'on deuient fou & extrauagant. Et cela vient sans doute de ce que la commotion qui se fait dans les Esprits est si grande, qu'elle altere les organes de l'imagination & change l'ordre des Images qui sont dans la memoire ; en suite dequoy il faut de necessité que les pensées & les paroles soient extrauagan-

tes. Cela n'est pourtant pas particulier à la Tristesse, car la Peur a produit souuent le mesme effect; et generalement parlant, il n'y a que les Passions fascheuses qui y soient sujetes, encore faut-il que ce soit dans les ames foibles, & en ceux qui ont la substance du Cerueau fort molle, parce que les impressions s'y font plus facilement, & qu'ils n'ont pas dequoy leur resister: d'autant que ces Passions là affoiblissent les organes en faisant fuir les esprits, au lieu que celles qui sont agreables les respandent par tout & fortifient ainsi toutes les parties. De sorte que le Cerueau estant deuenu plus foible par la fuite des Esprits qui se retirent & se resserrent vers leur centre, & sa substance estant molle & facile à se dissoudre, il ne faut pas douter que l'agitation vehemente n'y rompe les parties les plus delicates qui seruent à l'imagination, & qu'elle ne confonde les especes qui sont dans la memoire: Ce qui n'arriue pas dans les passions agreables où les esprits fortifient & affermissent les organes. On parle à la verité de la maladie

erotique, qui est vne folie causée par la vehemence de l'amour. Mais ce n'est pas proprement l'Amour qui la fait naistre, c'est la Douleur, le Desespoir, & les autres peines d'esprit qui accompagnent ordinairement cette Passion; et on n'a iamais veu vn Amant content qui soit tombé en cette maladie.

La Tristesse est superstitieuse.

La Tristesse est superstitieuse, parce qu'ell' est foible, & que la superstition procede de la foiblesse comme nous auons amplement monstré au Chapitre de la Hardiesse. Et certainement vn homme qui est accablé sous le mal, qui n'a point de force pour s'en releuer, & qui ne void personne qui luy puisse donner secours, ne peut faire autre chose que de recourir au Ciel, qui est le dernier reffuge des malheureux. C'est pour cela que la tristesse porte au commencement les hommes à la pieté, qu'elle leur fait reconnoistre la Iustice de Dieu qui les chastie, qu'elle leur fait implorer sa bonté pour les soulager, & qui les fait enfin soubmettre à sa Prouidence. Mais

elle passe souuent au delà & les fait tomber dans la superstition qui les engage en de vaines obseruations & en des ceremonies superfluës, par lesquelles ils pensent flechir plustost la Iustice Diuine : Parce que la deffiance qui accompagne tousiours la foiblesse, leur fait croire que Dieu est difficile à contenter, qu'il n'y a point de deuoirs qui le satisfacent, & que par consequent il ne faut iamais oublier dans le culte qu'on luy rend aucun acte de religion quelque extraordinaire qu'il soit.

Mais auec tous ces sentimens là, elle s'eschappe quelquefois en des plaintes impies & en des blasphemes qu'elle fait contre sa Prouidence. Ce n'est pas pourtant la Tristesse qui est proprement cause de ces extrauagances, c'est le despit & l'indignation qu'elle conçoit de se voir plus mal traitée qu'elle ne croit meriter. Et la source de ces passions est l'orgueil qui est naturel à l'homme, qui de temps en temps souleue l'ame & luy donne des sentimens d'excellence & d'amour propre, *Et Impie.*

dans lesquels elle se persuade qu'ell' est indignement traitée. Mais ces boutades aussi bien que les resolutions qu'elle prend en suite de supporter constamment son infortune, ne sont pas de longue durée, comme nous auons dit, parce que la Douleur la fait incontinent ressouuenir de la foiblesse où ell' est qui la iette dans la langueur & dans le Desespoir.

Car il est certain que le Desespoir, la Langueur, la Paresse, la Negligence, qui se remarquent dans cette Passion, sont des effects de la foiblesse. Nous l'auons desia monstré pour ce qui concerne le Desespoir.

D'où viẽt la Langueur.

Et quant à la *Langueur* quoy qu'il semble qu'elle soit propre au corps quand il dechet peu à peu & qu'il perd ses forces par la longueur du mal. Neantmoins on ne sçauroit douter que l'ame ne la ressente comme luy, non seulement quand elle compatist à la sienne, & qu'elle ne peut faire ses fonctions par la foiblesse de ses organes:

Mais encore quand la longueur de la peine qu'elle souffre luy a osté le courage; c'est ainsi qu'elle languist d'amour, que l'ennuy la fait languir, & qu'vne longue Tristesse la fait tomber dans la Langueur, qui n'est autre chose qu'vn abatement & vne defaillance qui luy suruient par l'opinion qu'ell' a de sa foiblesse.

La Paresse vient aussi de la mesme source, car ce n'est autre chose que la repugnance que l'ame a pour agir, qui produit en elle vne certaine pesanteur ou engourdissement qui l'empesche de se mouuoir. Or il est certain que cette repugnance ne procede que de la peine qu'elle s'imagine de trouuer dans l'action; & que si elle se croioit assez forte pour la surmonter, elle n'auroit pas cette imagination, ny par consequent la repugnance qui en est comme vne suite necessaire. L'ame qui est donc affoiblie par vne longue affliction, deuient paresseuse, parce qu'elle se deffie de ses forces, & qu'elle n'a pas le courage d'entreprendre aucune chose. *La Paresse.*

La negligence.

La Negligence est aussi vne sorte de Paresse, car c'est comm'elle vne repugnance de la volonté; mais la Paresse fuit la peine qu'il y a de faire les choses, & la Negligence fuit la peine qu'il y a à connoistre & à chercher ce qu'il faut faire. Aussi l'vne & l'autre est fondée sur la difficulté, & la difficulté vient de la foiblesse, comme nous auons dit. Il ne faut donc pas s'estonner si vne personne affligée est negligente, & si quittant le soin de ses affaires propres & de celles d'autruy, sans se soucier plus d'amis ny d'ennemis, de debuoirs ny de ressentiment, elle deuient *Sauuage*, *Inciuile*, *Insensible*. Mais ce qui ayde encore à tout cela, c'est qu'elle ne songe qu'à son mal, & qu'estant comm'abysmée dans la profonde Tristesse qu'elle souffre, elle n'a pas la liberté de porter sa pensée ailleurs, & est contrainte d'abandonner tous les soings qui l'auoient autrefois occupée. Iusques là mesme qu'elle l'en oublie le boire & le manger, & qu'elle se priue non seulement des choses qui sont de la bienseance, mais encore de celles

les

les qui ſont neceſſaires à la vie.

La Triſteſſe *hait la lumiere*, parce que celle-cy cauſe vn mouuement contraire à celuy dont l'ame eſt agitée, car elle attire les Eſprits en dehors, & contraint l'ame de les ſuyure contre l'inclination qu'elle s'eſt donnée. Ce n'eſt pas pourtant que la lumiere attire veritablement les Eſprits, ce ſont eux qui ſe portent d'eux-meſmes vers elle à cauſe qu'ils ſont eſſentiellement lumineux, comme nous auons monſtré au Liure de la Lumiere, & que chaque choſe taſche de s'vnir à ſon ſemblable.

La Triſteſſe hait la lumiere.

Par vne raiſon contraire la Triſteſſe doit aymer *l'Obſcurité*, qui fait retirer les Eſprits en dedans, & les fait par conſequent mouuoir conformement à l'eſmotion que l'ame s'eſt donnée. C'eſt pourquoy vn homme affligé ayme les lieux ſombres & les couleurs obſcures : Et la couſtume meſme qui veut qu'on teſmoigne ſon dueil par les habits noirs, par le repos, par le ſilence, & par la demeure

Ell'ayme l'Obſcurité.

qu'il faut faire en des chambres retirées & obſcures, nous monſtre bien que tout cela eſt conforme à l'eſtat où l'ame doit eſtre : Et que qui feroit autrement, agiroit contre la bienſeance & contre la nature de la Paſſion qu'on doit reſſentir. A quoy il faut adiouſter que l'ame qui eſt toute occupée à conſiderer le mal qui la preſſe, n'en veut pas eſtre diuertie par la veuë des diuers objets qui ſe pourroient preſenter à elle ; c'eſt pourquoy elle ne recherche pas ſeulement l'obſcurité, mais ell' ayme encore la ſolitude qui l'exempte des viſites & des compagnies qui la deſtourneroient de ſes plus cheres, quoy que faſcheuſes reſueries.

La nuit eſt fauorable à la Triſteſſe.

Et c'eſt en cela que *la nuit* luy eſt la plus fauorable, puis qu'auec l'obſcurité elle porte la ſolitude auec elle ; Et qu'elle luy fournit toutes les choſes qui peuuent entretenir & accroiſtre ſa Paſſion. Car toutes les plus faſcheuſes penſées que la douleur luy a peu inſpirer dans tout le progrez qu'ell' a fait, reuiennent alors dans ſa

memoire auec vn appareil bien plus affreux & plus funeste qu'auparauant. Elle ne considere plus son infortune que comme vn abysme de malheurs où elle va perir : Tous les dangers où elle s'estoit imaginée de pouuoir tomber luy paroissent ineuitables : enfin la terreur se ioint à ses apprehensions, & le desespoir fait souuent le dernier acte & la catastrophe de cette espouuantable Passion.

La raison de tous ces effects vient premierement de ce que durant la nuit l'ame n'est point diuertie par les obiets des sens qui ont accoustumé de partager l'esprit & d'affoiblir par consequent les pensées que l'on a des biens ou des maux : Et qu'en cét estat elle se figure le mal plus grand qu'il ne luy auoit paru, y adioustant de nouuelles circonstances, & le considerant dans toutes les dangereuses suites qu'il peut auoir. Car tout cela accumulé ensemble, le luy represente plus facheux, & par consequent plus grand qu'elle ne s'estoit imaginé.

Secondement comme l'ame a naturelle-

ment vne certaine horreur contre les tenebres (d'où vient que les femmes & les enfans ont peur la nuit, & ſe forment des phantoſmes conformes à l'obſcurité où ils ſont) non ſeulement parce que l'on eſt alors plus expoſé aux dangers eſtant priué de la lumiere qui les fait reconnoiſtre, mais encore parce que l'ame qui ne peut faire aucune action ſans la clarté des Eſprits, comme nous auons monſtré au traité de la Lumiere, s'imagine que les tenebres de la nuit la doiuent obſcurcir & empeſcher par conſequent ſes fonctions. C'eſt pourquoy elle tombe dans le meſme eſtonnement & dans la meſme crainte qu'elle ſouffre dans les maladies melancholiques quand quelque vapeur groſſiere ſe meſle auec les Eſprits qui en altere la ſplendeur & la pureté. Cette horreur, dis-je, que l'ame a contre les tenebres, cét eſtonnement & cette crainte qui la ſaiſiſſent en ſuite ſe joignant aux Paſſions qui la trauaillent, accroiſſent ſa peine & luy font paroiſtre ſes maux plus grands & plus faſcheux.

Quelles ſont les Cauſes des Characteres corporels de la Triſteſſe.

PVISQVE dans les Paſſions l'ame excite & imprime ſur le corps les meſmes mouuemens qu'elle ſouffre en elle-meſme, il ne faut pas douter que le Cœur & les Eſprits n'y ſoient les premiers agitez, parce qu'il n'y a point de parties qui ſoient ſi mobiles qu'eux, ny qui ſoient ſi proches du principe du mouuement. Car l'appetit qui eſt le premier moteur de toutes les agitations qui ſe font dans le corps, à ſon principal ſiege dans le cœur; & le Cœur eſt la ſource où naiſſent & ſe forment les Eſprits. De ſorte qu'ils ſont tous deux plus proches du principe d'où partent les ordres & les commandemens de l'ame; et par conſequent ce ſont eux qui doiuent obeïr les premiers, & qui reçoiuent en effect la pre-

miere impreſſion de ſes mouuemens.

Sur ce fondement que nous auons tant de fois propoſé, nous pouuons aſſeurer que *la Contraction des Eſprits & le ſaiſiſſement du Cœur*, ſont les deux premiers effects que la Triſteſſe produit dans le Corps. Parce que l'ame ſe retirant & ſe reſſerrant en elle-méme dans cette Paſſion cõme nous auons montré, il faut qu'elle communique les meſmes mouuemens au Cœur & aux Eſprits auant que les autres parties s'en reſſentent : et ces mouuemens ſont la Contraction & le Saiſiſſement dont eſt queſtion.

Nous ne voulons parler que du dernier, parce que nous auons examiné aux diſcours precedans de quelle maniere la Contraction des Eſprits ſe faiſoit. Et ſi nous venons de la propoſer de nouueau, c'eſt à cauſe de la connexion qu'elle a auec le mouuement du Cœur, & que ce ſont deux effects qui concourent enſemble à la production de beaucoup d'autres. Car c'eſt d'eux que procedent l'oppreſſion, & le poids que l'on ſent dans la poitrine, les friſſons, les deffaillances, les ſoupirs & autres ſemblables

dont nous parlerons cy-apres.

Le Saisissement du Cœur est donc vn mot qui a esté emprunté de ceux qui sont saisis & arrestez par quelque force estrangere : Car il semble qu'il y a quelque chose qui saisit & qui arreste ainsi le Cœur, en sorte qu'il ne peut plus se mouuoir auec sa liberté ordinaire. Or cela vient de ce qu'il se resserre subitement, suyuant en cela le mouuement de l'appetit qui est agité de la mesme sorte : Car estant en cét estat il ne peut s'ouurir ny se dilater comme il faisoit auparauant, & se trouue contraint dans son mouuement. Et alors on dit *qu'on a le Cœur saisy*. Car quoy que l'on die aussy *qu'on a le cœur serré*, & que cela soit veritable, neantmoins il semble que la premiere façon de parler marque bien mieux la surprise & la premiere violance que l'ame souffre, que ne fait pas l'autre ; puisque dans tout le cours de la Tristesse on peut dire que l'on a le Cœur serré, mais non pas si proprement, qu'on a le cœur saisy. Quoy qu'il en soit le cœur se resserre tout autant de temps que dure la Tri-

Le saisissement du cœur.

ſteſſe. Mais ce mouuement eſt plus fort au commencement que dans le progrez & à la fin de cette paſſion, parce qu'alors le mal paroiſt à l'ame plus faſcheux & plus ſenſible, n'eſtant point encore accouſtumée à le ſouffrir ; c'eſt pourquoy elle le fait auec plus de ſoin : Au lieu que par la longue ſouffrance elle contracte vne certaine habitude & ſocieté auec luy qui le luy rend plus ſupportable. Si ce n'eſt lors que quelque nouuelle circonſtance ſe preſente à elle qui irrite ſa douleur & qui aggraue le mal qu'elle ſent: Car alors la Contraction qu'elle s'eſt donnée s'augmente & deuient plus forte. Mais en toutes ces diuerſes rencontres le Cœur ſe reſſerre à proportion comme elle. C'eſt pourquoy l'oppreſſion de l'eſtomach & les autres accidens qui la ſuyuent ſont plus grands au commencement ; leſquels on ne ſent preſque pas dans le progrez de la paſſion.

Le cœur ſe reſſerre. Il faut neantmoins remarquer que le Cœur ſe peut reſſerrer en deux façons. Premierement à l'eſgard de ſes cauitez qui deuiennent plus petites & plus eſtroites, ne

pouuant

pouuant s'eslargir comme à l'ordinaire: Secondement à l'esgard de sa substance qui se rend plus dure & plus solide, ses chairs se pressant & se ramassant les vnes contre les autres. En quelques Passions comme dans la Colere, cette contraction ne se fait que dans sa substance, parce que la Hardiesse se ioint à la Douleur, & eslargit ses cauitez : Au contraire dans la Compassion & dans le Chagrin la substance du Cœur ne se resserre presque pas, il n'y a que ses cauitez: parce qu'il faut que l'ame soit fort pressée du mal pour faire ces deux contractions ensemble, & que dans ces dernieres passions le mal est trop foible pour l'obliger à tant de precaution, se contentant de celle qui est la plus facile à faire. Mais dans la Tristesse & principalement en celle qui est grande & profonde, l'vne & l'autre se fait en mesme temps; parce que l'ennemy est si pressant qu'il n'y a rien que l'ame vueille oublier pour se garantir de ses attaques. Or la marque euidente & demonstratiue que le Cœur s'y resserre en toutes les deux manieres; c'est que le Pouls y est

dur & petit. Car sa petitesse montre que le Cœur ny les arteres ne s'ouurent pas tant qu'à l'ordinaire: Et sa dureté fait connoistre que leur substance s'y est affermie, & qu'elle resiste dauantage au toucher. Il y a neantmoins cette difference que plus la Tristesse va en auant, & plus la petitesse du Pouls s'augmente, parce que les forces diminuent tousiours dans le progrez de cette Passion: Au lieu que la dureté y diminuë, d'autant qu'elle suit la contraction du cœur qui n'est pas si forte à la fin qu'au commencement, comme nous auons dit, & comme nous monstrerons encore à l'article du Pouls de la Tristesse.

Le Poids, l'oppression, la difficulté de respirer.

En suite de cette Contraction du Cœur les Esprits qui s'y retirent en foule & auec precipitation y ameinent aussi le sang auec lequel ils sont meslez: Et comme ses cauitez qui se sont retressies n'en peuuent pas contenir vne si grande abondance comme est celle qui y accourt, il faut que les vaisseaux qui sont à l'entour s'en remplissent & se chargent de tout le fardeau. Et c'est là ce qui donne ce *poids que l'on*

croit auoir dans la poitrine, & qui cause en mesme temps *l'oppression & la difficulté que l'on a de respirer.* Car toutes les veines du poulmon qui portent le sang au Cœur estant enflées & tenduës extraordinairement par la quantité du sang qui y est retenu, empeschent que les Poulmons ne se puissent si facilement ouurir & receuoir par consequent l'air qui y deuroit entrer. C'est pourquoy la poitrine fait de grands efforts pour suppleer à la paresse des poulmons, & s'esleue beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & plus mesme que la respiration ne porte, qui ne respond pas à cette eleuation. Mais ce qui augmente encore cette difficulté c'est la contraction qui se fait dans la substance & dans les cauitez des poulmons. Car il y a grande apparence que puisqu'ils se resserrent dans la colere comme dit Hippocrate, & que l'ame imprime le mouuement dont elle est agitée en toutes les parties qui en sont susceptibles, celle-cy qui est molle & qui resiste peu aux impressions qui luy sont faites, le reçoit plus facilement que le Cœur mesme, où

quelque autre que ce soit. Or si cela est ainsi la contraction qu'elle souffre non seulement dans sa substance mais encore dans les arteres qui donnent passage à l'air, estant iointe à la plenitude des vaisseaux, doit rendre la difficulté de respirer bien plus grande & l'oppression plus incommode.

Les Soupirs. Aussi la Nature qui connoist le desordre où cela la met, fait de *grands & de longs soupirs* pour recompenser par eux le peu de refraischissement qu'elle reçoit d'vne respiration si contrainte. Il est vray qu'apres que cette oppression est cessée, elle ne laisse pas d'en faire vne infinité d'autres durant tout le progrez de la Tristesse. Mais ceux-cy viennent en partie de la forte attention que l'ame apporte à considerer son mal : Car cét attachement la détourne & luy fait perdre le souuenir des actions qu'elle doit faire ; c'est pourquoy la necessité l'obligeant d'y remedier, elle fait de temps en temps de grands soupirs pour suppleer au deffaut de la respiration. Mais outre le soulagement qu'elle reçoit de l'air qu'ell' attire ainsi, elle croit qu'en le

chassant apres, elle chasse auec luy vne partie du mal, comme nous auons desia dit cy-dessus. Et de fait elle ne se trouue pas si soulagée en attirant l'air, qu'en le faisant sortir; parce que c'est alors qu'elle pense s'estre deschargée d'vne partie de sa douleur, & qu'en effect elle vuide quantité de fumées qui estoient retenuës dans le cœur, & qui l'incommodoient.

Les Sanglots qui interrompent si souuent la voix & l'haleine ont presque les mesmes vsages que les soupirs, car ce sont des redoublemens qui se font dans l'aspiration, afin d'attirer vne plus grande quantité d'air pour reparer les Esprits & rafraischir le cœur. Dautant que la Nature qui dãs l'oppression où ell' est, ne peut d'vn seul coup attirer tout l'air qui luy est necessaire, s'arreste en chemin & interrompt l'attraction qu'elle fait pour en recommencer vne autre sans finir la premiere, en sorte que toutes deux en valent vne grande, & suppleent ainsi au deffaut de la respiration qui est contrainte dans l'estat où la poitrine se trouue. On pourroit dire encore

Les Sanglots.

que cela se fait par le tressaillement des nerfs, mais nous examinerons cela au discours des Larmes.

On ne peut parler ny pleurer. Au reste il ne faut pas s'estonner si durant vn si grand trouble, *l'on ne peut ny pleurer ny parler*. Car pour ce qui est *des Larmes*, les grandes & profondes Tristesses ne les connoissent point au commencement, parce que la Contraction des Esprits est si grande & si generale qu'elle ne permet pas qu'aucune partie en monte au Cerueau pour fondre les humeurs, & pour les faire couler aux yeux. Ioint que l'ame est trop occupée pour auoir la liberté de penser à descouurir l'estat où ell' est. Car nous l'auons desia dit cy-deuant, & nous le montrerons plus amplement au discours des Larmes, elle ne fait pleurer que pour faire connoistre par cette action exterieure l'assiete & la disposition où elle se trouue. Mais dans les mediocres afflictions, & apres que les grandes se sont diminuées, ell' a la liberté de faire sortir les Pleurs; parce que la Contraction des Esprits qui

n'eſt pas ſi forte, luy permet d'en enuoyer vne partie à la teſte pour les faire couler; & quelle n'eſt pas alors ſi attachée au ſouuenir de ſes maux, qu'elle ne puiſſe s'appliquer aux ſoings qu'elle doit auoir de témoigner par ſes Larmes le faſcheux eſtat où elle eſt.

Les larmes ſont chaudes.

Mais ces Larmes là ſont *chaudes* au lieu que dans la Colere elles ſont froides: Ce n'eſt pas qu'elles ne ſoient egalement chaudes en l'vne & l'autre de ces Paſſions, & meſmes il eſt vray-ſemblable qu'elles ſont effectiuement plus chaudes dans la Colere: mais c'eſt que venant à tomber ſur le viſage qui eſt enflammé par la Colere, elles y paroiſſent froides, & que dans la Triſteſſe le viſage eſtant refroidy par la fuite des Eſprits qui ſe ſont retirez au Cœur, elles y paroiſſent chaudes de la meſme ſorte que l'eau tiede ſe ſent froide quand la main eſt chaude, & chaude quand la main eſt froide. C'eſt alors que l'on dit que *Le Cœur s'attendrit*, parce que la dureté qu'il auoit par la violante contraction qu'il s'eſtoit donnée, ſe diminuë quand il vient à ſe

relaſcher, s'amolliſſant en effect & deuenant tendre en quelque façon.

La Parole manque auſſi dans la violance de la douleur. Et le moyen que l'on peuſt parler dans l'oppreſſion que l'on ſent? L'eſtomach eſtant tout panthelant, l'air que l'on reſpire ne pouuant pas meſme ſatisfaire aux plus preſſans beſoins de la vie, & l'ame eſtant toute occupée au reſſentiment qu'ell' a de ſon mal: Non, au lieu de paroles on ne forme que de longs gemiſſemens & des cris pitoyables entrecoupez de ſoûpirs & de ſanglots.

Les gemiſſemẽs. *Les Gemiſſemens* ſont ſi propres à la Douleur, qu'il n'y a point d'autre paſſion qui les faſſe naiſtre; & meſme on peut aſſeurer qu'il n'y a gueres que celle des hommes qui les connoiſſe: Car il n'y a point d'autre animal que luy qui gemiſſe dans les douleurs, ſi on en excepte quelques-vns qui ſont en petit nombre. C'eſt donc vne ſorte de Cry languiſſant & pitoyable par lequel l'ame veut donner connoiſſance de la violance du mal dont ell'eſt touchée, & ſoulager

ſoulager la peine qu'ell' endure. Et certainement il faut confeſſer que la fin principale qu'elle ſe propoſe dans cette action, c'eſt de demander ſecours en faiſant connoiſtre le beſoin qu'ell' en a. Car comme la voix n'a eſté donnée à l'animal que pour faire connoiſtre ſes penſées, la connoiſſance qu'il en donneroit dans les maux ſeroit inutile ſi elle ne ſeruoit à les chaſſer par le ſecours qu'il demande. Or les Plaintes & les Gemiſſemens ſont les plus preſſantes prieres qu'il puiſſe employer en cette occaſion, puis qu'elles perſuadent plus puiſſamment que les paroles, & qu'elles font naiſtre la Compaſſion qui n'eſt occupée qu'à ſoulager les affligez. C'eſt pourquoy elles ſont plus familieres & plus naturelles à l'homme, parce qu'il eſt plus ſuſceptible de la pitié, & qu'il connoiſt mieux les deuoirs de la ſocieté que les autres animaux. Et s'il y en a parmy eux qui ſe plaignent & qui gemiſſent, ce ſont ceux qui ont le plus de connoiſſance & qui ſont les plus ſociables comme ſont les chiens, les cheuaux, & quelques autres.

Mais quoy! seroit-il possible que ce fust là le veritable motif de ces actions, puis qu'il n'y a personne qui pense à demander secours quand il gemit, & qu'il y en a mesme beaucoup qui se plaignent quand ils sont seuls, & qui sçauent bien qu'ils ne peuuent estre secourus. Il faut respondre à cela la mesme chose que l'on dit de la pluspart des effects des Passions qui se font pour des fins qui leur sont propres & particulieres, dont on ne s'aduise point, & dont l'entendement n'a aucune connoissance qu'apres y auoir fait vne grande reflexion. Aussi n'est-ce point luy ny la raison qui se les propose; c'est la Nature qui pousse secretement les animaux à faire leurs actions, & qui forme ses desseins sans consulter aucune des facultés connoissantes. Celuy qui rit dans la joye, qui pleure dans la Tristesse, qui éleue, abbat ou resserre les sourcils en certaines passions, ne sçait point du tout pourquoy il fait tout cela; cependant la Nature ne l'ignore pas; & apres que l'on y a bien pensé on découure le motif qu'elle a eu qui est cõforme à la passion dont l'ame est agitée. Il en faut dire autant des

Plaintes & des Gemissemẽs quand on les fait; c'est pour vne fin particuliere qui n'entre point alors dans la pensée, mais qui est cachée dans le secret conseil de cette sage Intelligẽce qui gouuerne l'animal & que nous appellons Nature : C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si on se plaint quand on est seul; car outre qu'on pourroit dire qu'il en est de mesme que quand l'on parle & que l'on rit ainsi: Cette Intelligence va toûjours à ses fins sans considerer les circonstances & les obstacles qui s'y peuuent opposer; son dessein est de demander du secours dans la Douleur : quoy qu'il ne s'en trouue point elle ne laisse pas de le demander ; elle fait ce qu'elle doit, & l'animal ne luy peut reprocher qu'elle l'ait abandonné en cette occasion. Apres tout il y a des personnes qui se plaignent afin qu'on les plaigne, c'est à dire afin que l'on compatisse à leurs maux. Ce qui fait bien voir que les Plaintes sont propres à exciter la Compassion, qui est la source d'où se tire le secours que les afflictions demandent. Aussi la maniere dont elles se forment mon-

tre bien qu'elles ſont deſtinées à cét vſage: car ce ne ſont pas des cris violans ny des voix fortement pouſſées, elles ſont foibles & ont vn ton lugubre pour montrer la foibleſſe & la douleur où l'on eſt.

Or quoy que la fin principale des Gemiſſemens ſoit de demander ſecours, il y en a encore vne autre que la Nature ſe propoſe auſſi, qui eſt de ſe ſoulager en ſe deſchargeant par eux d'vne partie de ſon mal. Car comme elle n'a pas vne connoiſſance exacte de ce qui l'incommode ny des moyens qui ſont les plus propres pour s'en deffaire, elle s'imagine qu'en chaſſant tout ce qui luy eſt eſtranger, elle chaſſe le mal auec luy. C'eſt pourquoy elle pouſſe l'air qui eſt dans les poulmons, lequel venant à ſortir auec empreſſement, cauſe le ſon & la voix dont eſt queſtion; Et dans l'imagination qu'ell' a, elle trouue que l'air & la voix ſortant enſemble la deſchargent d'autant & diminuent vn peu ſa peine; Ainſi qu'il arriue dans les ſoupirs & dans les larmes. Et l'on peut dire de tous ces mouuemens qu'il en eſt comme d'vn

homme en colere qui frappe la terre du pied, qui bat les tables & les murailles, comme s'il deuoit repoußer l'iniure par ces actions qui toutes vaines qu'elles ſoient ne laiſſent pas de le ſatisfaire en quelque ſorte.

Les grands Cris que la Triſteſſe fait ſouuent ietter, ſe font pour les meſmes fins que les Gemiſſemens: mais il y a cette difference que ceux-cy ſe font plus pour demander ſecours que pour ſe ſoulager; & que les Cris au contraire vont plus à ſe ſoulager qu'à demander ſecours. Auſſi y a-t'il plus d'animaux qui crient quand ils ſouffrent du mal qu'il n'y en a qui gemiſſent; parce que tous les animaux qui ont la voix taſchent de ſe ſoulager par les Cris qu'ils font; mais tous ne ſont pas capables de demander ſecours en excitant la compaſſion pour les raiſons que nous auons dites. Quoy qu'il en ſoit ces grands Cris viennent de la violance de la Douleur qui demande vne prompte aſſiſtance, & qui excite l'ame à faire de puiſſans efforts pour la chaſſer. Auſſi ne ſe font-ils ordi- *Les Cris.*

nairement qu'au commencement des afflictions quand l'ame n'a pas encore perdu tout le courage, & que les forces ne sont pas entierement abatuës: car il est certain qu'à la fin de la Tristesse, s'il se forme des Cris, ce ne sont que des gemissemens qui marquent la foiblesse où l'on est.

Pourquoy les Cris sont aiguz.

Mais il faut remarquer que tous les Cris de la Tristesse *sont aiguz à la fin & se terminent en vn son lugubre & plaintif.* Et cela est si propre à cette passion qu'Aristote a mis entre les signes d'vn homme qui est naturellement triste, la voix qui est graue au commencement, & aiguë à la fin, & a dit que cela se rapporte aux bœufs & à la conuenance de la voix : En effect le mugissement de ces animaux se fait ainsi & a quelque chose de languissant & de lugubre ; Et la Tristesse donne aux plaintes le mesme air & les mesmes accens. Ie sçay bien que ceux qui ont traduit Aristote appliquent cela à vn homme colere, mais nous auons monstré qu'ils ont mal entendu le mot δυσθυμικὸς, qui signifie vn

homme Trifte & abbatu de courage.

La caufe de cét effect vient de ce que l'ame pouffe d'abord beaucoup d'air pour fe defcharger des fumées que la chaleur du cœur & des poulmons a caufées, croyant auffi qu'elle doit chaffer fon mal auec elles, & eflargit en fuite le paffage de la voix qui fe rend graue par ce moyen. Mais comme le mal la follicite incontinant à fe reffserrer, elle fait auffi retreffir ce paffage, qui caufe la voix aiguë. Outre que dans la foibleffe où elle croit eftre, elle ne peut continuer long temps à pouffer cette grande quantité d'air, & pour le faire couler plus moderément elle en rend le chemin plus eftroit. Et de fait pour monftrer que c'eft vn effect de fa foibleffe, c'eft qu'outre que la voix eft lente & traifnante, ces fons aiguz fe terminent en demi-tons qui font toûjours languiffans, l'haleine eftant trop foible pour les faire monter iufques aux tons entiers. C'eft pourquoy les airs qui font Triftes & plaintifs, & qui marquent la langueur de l'ame, n'ont pas le mouuement vifte & prompt comme ceux qui font gaiz,

chaine & immediate des sons graues & aiguz, puisqu'il y en a qui ne se font par aucune ouuerture comme ceux qui se font par les chordes des instrumens de musique, & qu'vne mesme ouuerture peut causer les vns & les autres comme l'on void dans les fleustes qui forment vn son plus aigû quand on les souffle plus fort qu'auparauant. Ce n'est pas mon dessein de chercher icy cette cause immediate, c'est vne chose enuironnée de tant de difficultez qu'il n'est pas à propos de charger ce discours de toutes les raisons qu'il faudroit employer pour destruire les opinions communes, & pour en establir vne nouuelle. C'est assez pour nous que toutes soient d'accord que selon que l'ouuerture des passages de la voix est plus large ou plus estroite, elle la rend graue ou aiguë.

Les Frissons qui arriuent dans la Tristesse viennent de la fuite des Esprits qui en se retirant au cœur, abandonnent les parties exterieures. Quelquefois mesme cette fuite est si precipitée qu'elle fait cesser la fon- *Les Frissons.*

ction des sens, & qu'elle opprime si fort le cœur par l'abondance du sang qu'ell'y ameine, qu'il ne peut plus faire ses mouuemens, d'où vient *le Defaillance.* Mais pour l'ordinaire cela n'arriue qu'aux complexions foibles & délicates, comme aux femmes, aux malades & autres semblables.

Les actiõs de desespoir.

Mais que dirons nous de ces actions extrauagantes que quelques-vns font quand ils tombent en quelque grand malheur, *qui tordent les bras & les mains, qui se frappent la poitrine & les cuisses, qui s'arrachent les cheueux & s'esgratignent le visage, & qui se battent la teste contre les murailles.* C'est sans doute ce Desespoir furieux que nous auons dit estre familier au commencement des grandes afflictions, qui est cause de tous ces dereglemens. Mais il n'est pas aisé de dire quel est le motif qui oblige l'ame à les faire. Car ce ne sont pas des actions qui soient particulieres à certaines nations & à certains temps; elles sont cõmunes à tous les païs & à tous les siecles; ET si nous les voyons faire maintenant, Homere & les

autres Poëtes qui ſont les Peintres veritables des Paſſions, les ont auſſi fait faire à leurs Heros. Agamemnon auec toute ſa ſageſſe s'arrache les cheueux apres la victoire des Troyens; Achille en fait de meſme & ſe defigure le viſage à la mort de Patrocle; Mars meſme ſe frappe les cuiſſes au ſouuenir qu'il a de la mort de ſon fils Aſcalaphe; Et Auguſte ſe bat la teſte contre les murailles apres la deffaite de Varus. De ſorte qu'il faut tenir pour conſtant que ce ſont des actions qui ſont tout à fait naturelles à la Triſteſſe.

Or parce qu'il y a deux ſortes d'Effects naturels, les vns qui ſe font pour quelque fin, les autres qui ſe font par pure neceſſité, & qui ſuruiennent à d'autres par vne ſuite ineuitable ſans que la nature ait deſſein de les produire, comme les rides qui viennent en ſuite du mouuement des parties & autres ſemblables. Il eſt certain que toutes les actions dont eſt queſtion, eſtant des mouuemens volõtaires, ne ſe font point ainſi, & qu'il faut que l'Ame ſe propoſe vne fin particuliere qui l'engage à les faire.

Il faut donc presupposer pour les raisons que nous auons dites cy-deuant, que l'Ame est alors saisie d'vne certaine fureur desesperée qui la met hors d'elle-mesme & qui l'empesche de connoistre & de faire les choses ainsi qu'elle deuroit. Comme le mal est donc dans sa pensée, & qu'elle sent l'oppression qu'il cause dans la poictrine, elle s'imagine, dans le trouble où ell'est, qu'en s'arrachant les cheueux & s'égratignant le visage, elle doit emporter vne partie de sa douleur; et qu'en frappant sa poictrine & se battant la teste contre les murailles, elle la doit étouffer ou la faire sortir. Mais se trouuant impuissante à la chasser par là, elle roidit les bras & les mains, qui sont les instrumens dont elle se sert pour se deffendre, soit pour les denoüer, afin de se preparer au combat à la mode des luitteurs, soit qu'elle les resserre pour se fortifier. Tantost elle les éleue & les laisse incontinant apres retomber sur les cuisses, voyant qu'ils luy sont inutiles, comme nous dirons cy-apres. Elle fait mesme déchirer les vestemens, *ora, comas, vestem lacerat*, soit qu'elle pen-

se ainsi emporter par pieces le mal qu'elle sent, soit qu'en se dépoüillant elle cherche du soulagement à l'oppression qu'elle souffre; soit enfin qu'elle veuïlle monstrer par là comment elle se sent déchirer le cœur & les entrailles par la violance de la douleur. Car tout cela n'est pas plus difficile à croire, que ce que fait vn hõme qui est en colere, quand il frappe la terre du pied & qu'il bat les murailles, ou quand il rompt l'espée qui n'a pas fait le coup qu'il desiroit, pensant se vanger ainsi de l'iniure qu'il a receuë. Enfin toutes les Passions sont pleines de ces illusions, qui representent à l'Ame les choses tout autrement qu'elles ne sont, & qui luy font faire cent actions inutiles & extrauagantes. Mais tout extrauagantes qu'elles soient, elles ont quelque conformité auec la fin iuste & raisonnable que la Passion doit auoir. Car dans celle-cy l'Ame veut chasser le mal & soulager sa peine, & cela est raisonnable; mais les moyens dont elle se sert ne sont pas proportionnez à ces motifs-là, parce que l'imagination qui les employe ne sçait pas choisir ceux qui sont propres pour cét effet.

Et l'on peut dire, qu'elle fait icy comme dans les ſonges, quand elle ſe forme des images qui ont quelque rapport auec l'humeur qui domine dans le Corps, quoy que la repreſentation qu'elle en fait ſoit tres-imparfaite. Auſſi, à parler veritablement, l'Imagination fait en ces rencontres tout ce qu'elle peut, parce qu'elle n'a pas plus de connoiſſance ; et le deſordre eſt proprement dans l'Entendement, qui troublé par la Paſſion, s'abandonne à la partie inferieure, & luy laiſſe faire toutes ces vaines actions, ſans la vouloir empeſcher.

Ce ſont-là les principaux Characteres, qui accompagnent les commencemens de la Triſteſſe. Examinons maintenant ceux qui ſe font dans ſon progrez, & ſuyuant la methode que nous auons tenuë aux autres Paſſions, commençons par *les Regards*.

Les Regards languiſſans.

Ceux qui ſont les plus propres & les plus familiers à la Triſteſſe, ſont ceux que l'on appelle *Languiſſans*, ils ſe font par vn mouuement d'yeux foible, lent & mal-aſſeuré : car vn homme qui regarde ainſi, tourne lente-

ment les yeux ſur les obiets, & ſans y arreſter fixement ſa veuë, il la retire auec la meſme peſanteur qu'il l'y auoit portée. Ariſtote adjouſte que les Paupieres s'y doiuent abbaiſſer iuſques ſur la prunelle; κατὰ μέσον τῆς ὄψεως; mais quoy que cela ſe faſſe fort ſouuēt, il n'eſt pas neceſſaire : Dautant que l'on peut eleuer les yeux & former ces ſortes de Regards : car quand vne perſonne affligée tourne pitoyablement la veuë vers le Ciel ou qu'elle regarde ainſi ceux dont elle implore le ſecours, les paupieres ne ſont point alors abaiſſées. Il faut donc dire que hors les occaſions où l'on eſt obligé de regarder en haut, les paupieres ſe doiuent tenir baſſes & ſe mouuoir lentement, comme le corps de l'œil, ſelon la remarque d'Ariſtote, qui dit, que cela ſe rapporte aux femmes & à la conuenance, c'eſt à dire à la Paſſion qui a accouſtumé de former ces Regards. Où il faut remarquer, pour l'intelligence de cecy, qu'il ne propoſe pas les Regards ny les yeux languiſſans pour des effets & des ſignes de la Paſſion preſente, mais ſeulement pour des ſignes de l'inclination & de la diſpoſition

que l'on y a. Et comme c'est vne regle generale, que ceux qui ont naturellement le mesme air, qui se trouue dans vne Passion, sont enclins à la mesme Passion; pour establir les signes qu'il donne des inclinatiõs, il dit qu'ils sont propres àla Passion, & c'est ce qu'il appelle ἐπιπρέπεια, decence, conuenãce. Et parce que les Regards & les yeux languissans signifient deux sortes d'inclinations comme il dit, à sçauoir la Tristesse & le naturel effeminé, c'est auec raison qu'il les rapporte aux femmes qui les ont ainsi, & à la langueur qui accompagne la Tristesse où le mesme effet se rencontre.

Le mouuement des yeux & des paupieres est donc lent & pesant en ces sortes de Regards, parce que l'Ame qui se sent foible se remuë lâchement, & fait mouuoir ses organes de la mesme maniere : ioint que les Esprits en se retirant au Cœur, abandonnent ces parties, & il y en demeure si peu, que l'Ame n'ose hazarder de grands ny de prompts mouuemens sur vn si foible secours. Car enfin elle fait en ces rencontres comme vn homme qui se deffie de ses

forces

forces ; quoy qu'il peuſt faire quelques actions aſſez vigoureuſes s'il ſe vouloit contraindre : Neantmoins le ſentiment qu'il a de ſa foibleſſe le retient & le rend pareſſeux ; et il ne s'engage à aucune action qui ne ſoit proportionnée à l'eſtat où il croit eſtre. L'ame en fait de meſme dans les Naturels qui ſont mols & effeminez , & en ceux qui tombent en quelque paſsion languiſſante telle qu'eſt l'Amour, le Deſir, la Triſteſſe, & autres ſemblables. Elle auroit ſans doute aſſez de forces pour faire faire aux organes des mouuemens prompts & vigoureux, & principalement aux yeux qui ſont ſi obeïſſans & ſi mobiles : Mais la deffiance qu'ell' a de ſoy-meſme luy oſte tout le courage , elle n'entreprend aucune action pour ainſi dire qu'en taſtonnant , & ne la fait iamais qu'à demy. C'eſt ce qui arriue dans les Regards dont nous parlons. Il ſemble que les yeux n'oſent ſe mouuoir , & que la veuë ne ſe peut affermir ſur les objets ; Les paupieres qui deuroient ſe hauſſer pour les voir plus diſtinctement,ſe tiennent baiſsées;& quand

Gg

elles se releuent, c'est auec vne paresse qui marque la lascheté & la foiblesse où l'Ame se trouue. Et cela ne se fait pas seulement en ceux qui sont actuellement dans la Passion, mais encore en ceux qui ont le naturel mol & effeminé, & qui n'ont que la disposition & l'inclination à la Tristesse & à la langueur. Car tout de mesme qu'vn homme hardy fait sans y penser toutes ses actions comme s'il auoit vn ennemy en teste, qu'il marche naturellement comme s'il le deuoit attaquer, qu'il tient les sourcils resserrez comme pour se fortifier contre luy. Aussi quand le naturel est foible ou qu'il y a quelque langueur dans l'ame, toutes les actions qui en partent se conforment à cette foiblesse sans que l'on y pense & lors mesme qu'il n'y a rien à craindre. C'est pourquoy les femmes & les hommes qui sont mols & timides comme elles, & ceux qui sont naturellement tristes ont pour l'ordinaire les yeux & les Regards languissans; quoyque les vns & les autres ne sentent le plus souuent aucune langueur ny aucun mouuuement des Passions qui

ont accouſtumé de les produire.

Il y a vne autre ſorte de Regard, qui n'eſt pas à la verité ſi propre à la Triſteſſe, eſtant commun à beaucoup d'autres, mais qui luy eſt plus ordinaire que pas vn : C'eſt celuy qu'elle fait en baiſſant la teſte & les yeux, & tenant la veuë attachée contre terre ; car c'eſt la plus frequente & la plus ordinaire poſture que l'on remarque dãs vne perſonne affligée. *Les yeux ſont donc abatus* en cette Paſſion, non ſeulement parce qu'ils ſuiuent les eſprits qui ſe retirent au cœur ; mais encore parce qu'ils ſe conforment à l'abatement de l'ame. Car il s'enſuit de là qu'ils ne peuuent ſe leuer, le principe & les organes de leur mouuement s'oppoſant à cette action, & les faiſant pancher en bas. Et d'autant que l'ame eſt tellement attachée à la penſée de ſon mal qu'elle ne conſidere plus aucun autre objet, cela eſt cauſe que les *yeux deuiennent immobiles* comme elle, & qu'ils demeurent preſque touſiours *fichez contre terre.*

Le Regard immobile.

Il eſt vray qu'il n'y a gueres de paſſion

où le mesme Regard ne se puisse quelquefois remarquer, parce que toutes attachent fortement la pensée à l'objet qui les excite, & que la veuë fixe accompagne tousiours la grande attention & application d'esprit. Mais il y a cette difference que les yeux n'y sont pas necessairement baissez comme ils sont dans la Tristesse. Car vn homme qui pense fortement à ce qu'il aime ou à ce qu'il hait, attachera les yeux sur le premier objet qui se presentera à luy, soit qu'il soit haut ou bas ou de front: Au lieu qu'vn homme affligé ne porte sa veuë qu'à terre: Outre que l'air de son visage triste & abbatu distingue assez son regard de ceux qui se font dans les autres Passions.

La veuë tournée vers le Ciel.

Quoy que les yeux soient presque toûjours baissez dans la Tristesse, *ils se tournent* pourtant quelquefois vers les Cieux quand l'ame vient à faire reflexion sur sa foiblesse & sur l'abandonnement où ell' est. Car la Nature a donné cét instinct à l'Homme de recourir au Ciel quand la

terre luy dénie le ſecours dont il a beſoin; De ſorte que ſans penſer meſme à ce qu'il fait, il éleue les yeux & les mains vers luy; comme ſi ſes yeux le deuoient penetrer & y porter ſes penſées; & que ſes mains deuſſent receuoir l'aſſiſtance qu'il en attend.

Les yeux ſont triſtes parce qu'ils ſont languiſſans, qu'ils ſont ternis & obſcurs, & qu'ils ſont fleſtris & enfoncez. Nous auons dit en quoy conſiſtoit la langueur des yeux, car ce qui fait le Regard languiſſant fait auſſi *l'œil languiſſant.* Ariſtote l'appelle κεκλασμένον c'eſt à dire rompu, par vne metaphore tirée des membres qui ont peine à ſe mouuoir quand ils ſont rompus ou laſſez : Car c'eſt vne façon de parler dont on ſe ſert dans les laſſitudes quand on dit qu'on a les membres rompus, qu'on a le corps rompu, qu'on ſe ſent tout rompu. C'eſt en ce ſens que les yeux ſont ainſi appellez par Ariſtote, parce qu'ils ont peine à ſe mouuoir comme s'ils eſtoient laſſez. Or quoy que ce ſoit ſou-

Les yeux triſtes.

uent vn effect & vne marque de Tristesse, il ne l'est pas tousiours, puisque c'est aussi vn signe d'vn naturel mol & effeminé comme nous auons dit, & par consequent il ne suffit pas aux yeux d'estre languissans pour paroistre tristes; car vn amant les aura souuent ainsi sans que l'on le iuge triste pour cela; il faut encore qu'ils soient *ternis*, *obscurs*, *flestris*, & *enfoncez*.

Les yeux obscurs.

La cause n'en est pas difficile à trouuer. Car la splendeur & la viuacité des yeux dependant de la quantité des esprits qui y accourent, il faut qu'elles se perdent quand ils se retirent, comme on void dans les defaillances où ces parties sont priuées de leur couleur & de leur éclat ordinaire par la fuite ou par la dissipation des esprits. De sorte que la Tristesse les faisant retirer au cœur, c'est vne necessité que les yeux y soient *ternis & obscurs*.

Les yeux flestris.

A la longue ils deuiennent *secs*, *arides & flestris.*, non seulement pour la raison que nous venons d'apporter, les esprits entraisnant le sang & les humeurs qui les

deuroient nourrir; mais encore parce que l'on pleure continuellement, que l'on ne dort point & que les coctions se dereglent en cette Passion; ce qui rend les sucs nutritifs moins propres à nourrir les parties comme nous dirons. Car tout cela est cause que ce qu'il y a d'humidité dans les chairs & dans les muscles des yeux se desseiche, que les humeurs mesme dont ils sont composez, se diminuent & qu'en suite ils se flestrissent & s'enfoncent.

Les sourcils s'abbattent dans la Tristesse, & parce qu'ils se conforment à l'abbattement de l'Ame, & parce que les Esprits en fuyant au cœur les abandonnent & les laissent tomber. *Les Sourc. s'abattent*

Ils se resserrent aussi: c'est pourquoy Aristote dit que ceux qui les ont naturellement ioints ensemble sont tristes, & que cela se rarporte à la conuenance, parce que la Passion de la Tristesse les fait resserrer de telle sorte & approcher si prés l'vn de l'autre, qu'ils semblent estre ioints. Nous auons soigneusement examiné au Chapitre de la *& se resserrent.*

Hardiesse les raisons pour lesquelles les sourcils se resserrent dans les Passions.

Le Front austere.

Le Front reçoit deux notables changemens dans la Tristesse; l'vn, par lequel il *deuient rude & austere*, l'autre, par lequel il s'abbat & semble tomber sur les yeux. Le premier est celuy qu'Aristote appelle σκυθρωπὸν qu'il dit estre vn signe d'vn homme qui est naturellement triste, parce qu'il se rapporte à la Passion de la Tristesse Car quoy que les Interpretes ayent traduit ce mot par celuy de *triste*; il n'y a point d'apparence qu'Aristote ayt eu cette pensée, puisqu'aucune langue n'a iamais dit le Front triste, mais bien le visage triste. Ioint qu'il eust deu expliquer quel estoit le Front triste, autrement le signe n'eust pas esté plus connu que la chose signifiée. C'est donc plustost *le Front rude*, *austere*, *renfroigné*, qui deuient tel par les rides & par la contraction des muscles qui resserrent les Sourcils. C'est pourquoy Aristote met entre les signes de la Tristesse naturelle, le visage ridé; ce qui se doit entendre principalement

ment du Front où les rides ſont plus ordinaires & plus remarquables. Or le Front ſe ride en cette Paſſion : premierement parce que l'Ame qui ſe reſſerre, fait faire aux organes le meſme mouuement, & veut monſtrer par cette contraction du Front celle qu'elle ſouffre en ſoy-meſme : Secondement, parce que le Front qui eſtoit enflé & tendu par les eſprits, eſt contraint de s'affaiſſer quand ils ſe ſont retirez au Cœur: Et dautant que la peau qui eſt tenduë en quelque façon que ce ſoit, ſe ride quand elle vient à ſe ramaſſer & à ſe reſtreſſir, c'eſt vne neceſſité que celle du Front deuienne inégale en cette rencontre, & qu'elle ſe couure de rides plus ou moins, ſelon qu'ell'eſt plus lâche ou plus ferme.

Le Front n'eſt pas pourtant Rude & Auſtere pour eſtre ridé ſeulement, il faut que la contraction des Sourcils y ſoit iointe; Et c'eſt elle qui en fait la plus grande partie. Car les ieunes-gens, qui n'ont iamais de rides au Front, du moins qui ſoient fort apparentes, ne laiſſent pas de l'auoir rude par la ſeule contraction des Sourcils. Il eſt

vray que quand les rides y ſont, la rudeſſe & l'auſterité en ſont bien plus grandes. Nous auons dit ailleurs les cauſes de cette contraction.

Le Front abbattu.

Le Front abbattu & qui ſemble tomber ſur les yeux eſt encore vn effet de la Triſteſſe, & quand il eſt naturel, c'eſt vne marque certaine de l'inclination qu'on a à cette Paſſion. Il vient de la meſme cauſe que le Sourcil abbattu, car les meſmes organes ſeruent au mouuement de l'vn & de l'autre; Les Sourcils n'ayant point d'autres muſcles que ceux du Front, comme nous auons dit ailleurs.

Mais cecy fait naiſtre vne difficulté, dont la reſolution donnera vne plus exacte connoiſſance de cette Paſſion. C'eſt que le Front rude & auſtere ſemble eſtre contraire à celuy qui eſt abbattu; puiſqu'il faut que le premier ſe reſſerre pour ſe rendre inégal, & que celuy-cy s'eſtende pour tomber ſur les yeux : D'ou il s'enſuit que ces deux effets ne ſe peuuent rencontrer enſemble, & que ce ne ſont pas des characte-

res necessaires de la Tristesse. En effet, il y a des personnes à qui cette Passion abbat le Front sans le rider & y faire resserrer les sourcils. Il faut donc remarquer que la Tristesse produit de differens effets, selon les naturels où elle tombe. Il y en a de deux sortes generalement parlant ; Les vns qui sont foibles & timides ; Les autres qui sont forts & robustes. Quand elle saisit les premiers, tous les mouuemens qu'elle leur fait faire se ressentent de la foiblesse & de la timidité qui leur est naturelle. Au contraire, en ceux qui sont robustes, quleque langueur qu'elle leur laisse, il y a tousiours dans les mouuemens qu'elle leur inspire, quelque marque de la confiance qu'ils ont en leurs forces naturelles, & de l'effort que leur ame fait pour s'opposer au mal qui les attaque. C'est pourquoy quand elle leur fait remuer le Front, c'est en le resserrant & ramassant les sourcils ensemble ; parce que ces mouuemens sont propres à fortifier les parties ; comme si l'Ame en se laissant vaincre au mal, cherchoit ce petit secours pour en af-

la machoire s'abbat comme les sourcils par la fuite des esprits & par la conformité que les organes prennent auec l'abbattement de l'Ame : si ce n'est qu'on voulust dire que c'est vne espece de contraction qui se fait dans les muscles & qui est causée par celle que l'Appetit & les Esprits souffrent dans la Tristesse; car il est certain que dans les Pleurs c'est la contraction des muscles, qui produit ce Charactere, comme nous monstrerons cy-apres.

Il n'y a point de Passion à qui *le Silence* soit plus propre & plus familier qu'à la Tristesse; non seulement parce que l'Ame r'entre toute en elle mesme, & ne tasche point à se produire au dehors; mais encore parce qu'ell'est toute abysmée dans les pensées que son infortune luy donne; et qu'ell'est dans vne langueur & dans vne paresse si grande, qn'ell'a de la peine à faire les plus faciles actions de la vie. C'est pourquoy *elle fuit la compagnie & ayme la solitude*, afin de n'estre point diuertie, & de n'auoir point occasion de parler. *Le silence.*

La voix basse, gresle, lente.

Quand neantmoins vne personne triste est obligée de dire quelque chose, c'est auec *vne voix basse & plus gresle* qu'à l'ordinaire; *Toutes ses paroles sont traisnantes & lentement prononcées auec vn ton lugubre & plaintif*; Et ce sont les effets de la foiblesse. Car la voix est *basse* parce que l'haleine n'est pas assez forte pour l'éleuer: Elle est *gresle*, parce que le passage est estressi pour suppleer au deffaut de l'haleine. *La Lenteur de la prononciation & le Ton lugubre* viennent de la mesme source, comme nous auons dit cy-deuant.

Les ioües pasles.

Les Ioües sont pasles & abbatuës à cause que le sang & les Esprits s'en sont retirez.

Le visage triste.

Le Visage triste se forme de tous les Characteres que nous venons d'examiner, qui se trouuent au front, aux yeux, à la bouche & aux jouës; A quoy contribuë encore la situation & la posture que *la Teste* prend en cette Passion.

La teste basse.

Ell'en a trois qui luy sont assez ordinaires. La premiere *quand elle panche en*

bas, la seconde, *quand elle s'appuye sur les bras estant accoudez*, & la derniere, *quand elle panche vn peu vers l'espaule droitte.* La cause des deux premieres est facile à deuiner, puisqu'elle ne s'abbat que pour se conformer à l'abbattement de l'Ame; ou parce qu'elle est si foible, qu'elle ne se peut soustenir. C'est pourquoy elle s'appuye d'ordinaire sur vne main, & quelquefois sur les deux ensemble. Ce qu'elle fait principalement quand l'Ame resue profondement, comme si pour auoir ses pensées plus libres & estre toute à soy, elle abandonnoit aux mains le soustien de la teste.

La teste appuyée.

Mais il n'est pas aisé de dire, pourquoy *elle fait pancher la teste vers le costé droit.* Il y a de l'apparence que la foiblesse en soit la cause, parce qu'Aristote met ce mouuement entre les signes d'vn naturel mol & effeminé, qu'il est familier à la Tristesse qui affoiblit l'Ame, & que nous voyons, que la plus-part des deuots & de ceux qui prient ardemment quelqu'vn, font la mesme action; car qui prie fait connoistre le

La teste panche du costé droit.

le besoin qu'il a & la foiblesse où il est. Cela ne leue pas neantmoins entierement la difficulté ; puisqu'on ne voit point par là, pourquoy l'inclination de teste qui se fait de costé, est vn effet & vne marque de foiblesse; ny pourquoy il faut qu'elle se fasse du costé droit.

A la verité quelques vns de ceux qui ont voulu rendre raison de l'obseruation d'Aristote, ont dit, que comme toutes les parties qui sont du costé droit, sont plus fortes que les autres, les muscles de la teste qui sont en cette situation, doiuent aussi estre plus forts que ceux qui sont au costé gauche, & par consequent qu'ils sont plus prompts à se mouuoir, & que les autre estant plus foibles, cedent plus facilement & laissent pancher la teste du costé qui leur est opposé.

Mais outre que cela presuppose la decision de la Question generale, à sçauoir que l'inclination que la teste fait de costé est vn effet de la foiblesse, quoy que ce soit vne chose qui est encore douteuse, & qui n'est pas si aisée à resoudre ; il est certain qu'il

qu'il y a beaucoup de personnes qui sont fortes & robustes & où l'on ne peut s'imaginer qu'il y ayt aucune foiblesse, qui panchent la teste du costé droit quand elles prient ou qu'elles regardent quelqu'vn auec compassion.

Pour examiner donc la cause de ce mouuement auec quelque methode, il faut remarquer que cette inclination de teste est de deux sortes : L'vne se fait par dessein, quand l'Ame veut effectiuement faire pancher la teste pour quelque fin qu'elle se propose : L'autre se fait par necessité, quand la teste se hausse d'vn costé ; car il faut necessairement que l'autre s'abbaisse en suite. Celle-cy est indifferente & n'a point de connexion necessaire auec la foiblesse ; car souuent on leue la teste pour mieux écouter ; souuent, c'est pour admirer quelque chose, quelque fois c'est vne menace ; & en toutes ces rencontres, il faut qu'elle se baisse du costé opposé. Mais celle qui se fait par dessein, est à mon aduis vne marque de foiblesse, parce que la posture naturelle de la teste dans les passions gene-

reuses & en ceux qui ont confiance en leurs forces c'est d'estre droite & leuée, comme dans la Hardiesse, dans la Constance, dans l'Orgueil : De sorte que lors qu'elle s'incline d'vn costé ou d'autre, il faut que l'Ame se soit relaschée & qu'elle n'ayt, ou qu'elle s'imagine, ou qu'elle feigne de n'auoir pas la vigueur qu'ell'auoit auparauant. Mais quand cela arriue, l'inclination se fait Plustost du *costé droit*, non, parce que les muscles y sont plus forts, mais parce que le costé droit est le principe du mouuement, & que lors que l'Ame n'est point contrainte, elle commence tousiours ses mouuemens par cét endroit : D'où vient que tous les animaux leuent tousiours le pied droit le premier quand ils veulent marcher, & que l'homme a la main droite plus libre & plus agile que la gauche. Mais quelle est donc la fin que l'Ame se propose en ce mouuement? C'est de monstrer qu'elle n'est plus capable d'agir, & que sa vigueur est affoiblie iusques dans son principe. Car cette inclination est vne cessation du mouuement qui est pro-

pre à la teste, & quoy que les muscles agissent, le membre principal qui est celuy que l'Ame considere, cesse d'agir. Il ne faut donc pas s'estonner, si ceux qui sont tristes, ceux qui sont effeminez & ceux qui prient instamment, panchent ainsi la teste, parce qu'ils sont tous foibles, ou qu'ils croyent ou qu'ils feignent de l'estre. Car ceux qui le sont en effet ou qui le croyent estre, n'osent s'engager à aucun mouuement, quelque aisé qu'il soit, par la paresse & par la lâcheté qu'ils ont. Outre que ceux qui sont tristes & ceux qui prient, veulent faire connoistre leur impuissance pour obtenir le secours qu'ils demandent. C'est pourquoy ils ioignent à cette inclination de teste d'autres postures qui monstrent euidemment, qu'ils ne sont plus capables de rien faire pour leur soulagement, ayant *les mains iointes, ou les laißant tomber entrelaßées l'vne dans l'autre, ou se tenant les bras croisez sur l'estomach.* Car toutes ces actions font voir qu'ils ne sont plus en estat d'agir par eux-mesmes ; et que les organes qui sont destinez à l'action leur

Les mains iointes.

Les bras croisez.

ſont inutiles : C'eſt pourquoy ils les mettent en vne ſituation où ils ne s'en peuuent plus ſeruir.

Ie m'imagine pourtant qu'il y a cette difference entre ces derniers mouuemens que *les mains iointes & les bras croiſez* ne marquent pas vn ſi grand abandonnement que *les mains entrelaſſées* qu'on laiſſe tomber nonchalamment. Car cette cheute faite auec tant de negligence & de langueur, fait bien voir la conſternation & l'abbattement de l'Ame : Au lieu que les mains iointes ſont éleuées par l'eſperance que l'on a d'eſtre ſecouru ; et que les bras croiſez ſe ſouſtiennent ſur l'eſtomach, comme pour affermir le courage dans vne ſi rude attaque ; ou du moins pour monſtrer que l'impuiſſance de l'Ame ne va pas iuſques au deſeſpoir, & qu'elle ſe ſouſtient encore quelque peu.

Les mains tombent ſur les cuiſſes.

Nous auons deſia parlé d'vn autre mouuement que font ces parties quand *elles ſe leuent & qu'incontinant apres elles retombent tout à coup ſur les cuiſſes.* Ce qui arriue

principalement, quand quelque grand malheur se présente d'abord à l'esprit; comme si l'Ame, par vne precipitation inutile, vouloit esleuer les bras pour s'opposer au mal; et qu'elle les rabbattist incontinant, voyant bien que tous ses efforts sont vains, & qu'il n'y a plus de remede qu'on y puisse apporter.

La lenteur, la paresse, la langueur.

Le Marcher lent & mal-asseuré d'vn homme triste, *l'inclination qu'il a d'estre tousiours assis ou couché, la difficulté qu'il y a de le faire agir, & la langueur auec laquelle il fait toutes ses actions*, sont des effets & des marques certaines ds la foiblesse qu'il a, ou qu'il croit auoir. Que si en certains temps il ne peut demeurer en vne mesme place, & qu'il se tourne d'vn costé & d'autre, c'est l'inquietude que la Crainte ou le Desir luy donnent, qui en sont la cause.

Le sommeil.

Le sommeil est fort court & fort leger, non seulement au commencement de cette Passion, lors que l'Ame est troublée par

la violance du mal qui luy eſt alors plus ſenſible ; mais encore dans tout ſon progrez, parce qu'elle corrompt le ſang, & qu'elle deſſeiche toutes les parties ; et qu'en cét eſtat la Nature ne peut fournir au cerueau les vapeurs douces & humides qui doiuent cauſer le ſommeil. De ſorte que celuy qu'ell'y excite, ne procede que de l'extreme beſoin qu'ell'en a, qui l'oblige, dans le deffaut de ces vapeurs, de lier & arreſter elle-meſme les eſprits pour quelque temps. Car nous auons monſtré ailleurs qu'il y a deux cauſes naturelles & ordinaires du ſommeil, la vapeur qui bouche le paſſage des Eſprits, & l'Ame qui les lie & les arreſte.

Les ſonges. Mais de quelque ſorte qu'il ſe faſſe, *il eſt trauersé par mille ſonges faſcheux* qui repreſentent des ſpectres, des tenebres, des morts & de nouueaux malheurs, qui ont conformité auec celuy que l'on ſouffre en effet. car c'eſt vne choſe, qui à la conſiderer de prez eſt tout à fait merueilleuſe : que l'Ame ſe forme des images qui ne ſont

point du tout ſemblables aux objets qu'elle veut repreſenter ; mais qui ont neantmoint quelque rapport auec eux. De ſorte que l'on pourroit dire que ce ſont des Enigmes ou de ces peintures ingenieuſes, qui deſignent & découurent les choſes en les cachant.

En effet peut on appeller autrement ces ſonges que l'imagination forme ſur les humeurs qui dominent ou ſur les deſordres qui ſe font dans les parties? Quand elle repreſente l'humeur bilieuſe par des feux & par des combats; la melancholique par des ſpectres & par des tenebres, &c. Quand elle fait voir la cheute ou l'éclipſe du Soleil pour marquer que le cœur doit tomber en quelque grand accident ; ou celle des Aſtres, quand l'habitude du corps doit eſtre attaquée, & ainſi des autres ſonges dont tout le liure qu'Hippocrate a fait ſur ce ſujet, eſt remply. Quand enfin elle repreſente à vn homme qui a perdu ſon fils, qu'on luy a volé ſon threſor, qu'on luy a creué les yeux, ou qu'on luy arrache le cœur : et mille autres ſemblables qui arri-

uent dans les Passions ; sans parler de ceux que l'Oneiromantie pretend estre les signes des choses à venir.

Certainement toutes ces figures sont de veritables Enigmes, dont l'imagination se joue & dont elle diuersifie ses pensées, qui sont aussi difficiles à expliquer, que la cause en est mal-aisée à découurir. Nous en auons desia parlé au Chapitre de la Colere ; Mais comme on ne sçauroit jamais arracher toutes les espines & les difficultez qui naistront de cette matiere ; il ne faut perdre aucune occasion d'y retoucher & d'y adiouster toutes les nouuelles coniectures qui peuuent donner iour à ces obscuritez.

Pour satisfaire donc à cette obligation, il faut remarquer que les Songes dont nous venons de parler sont de deux sortes : Les vns ont leur fondement dans l'imagination qui a la premiere connoissance des obiets, qu'elle doit representer. Ainsi vn homme qui a perdu son fils, a dans son imagination la connoissance de cette perte ; Et en suite, il forme des songes qui ont du rappott auec

auec elle ; comme quand il luy ſemble qu'on luy vole ſon threſor, qu'on luy creue les yeux ou qu'on luy arrache le cœur : Car vn Fils eſt le threſor d'vn Pere, c'eſt ſon cœur, ce ſont ſes yeux. Les autres ont leur fondement dans les facultez naturelles qui connoiſſent confuſement les ſubiets dont ſe doiuent former les Songes, & qui les communiquent apres à l'imagination, laquelle les prend en ſuite pour les modeles de ſes chimeres & de ſes viſions. C'eſt ainſi que ſe font les Songes qui viennent du mouuement & de l'abondance des humeurs, de la bonne ou mauuaiſe diſpoſition des parties. Car comme nous auons dit au Chapitre de la Colere, ce n'eſt pas l'imagination qui a la premiere connoiſſance de ces choſes-là, puiſqu'elle ne connoiſt que par le moyen des ſens qui ſont alors aſſoupis, & qui auec toute la liberté qu'ils pourroient auoir, ne ſçauroient iamais découurir ce qui ſe paſſe dans le ſecret des veines & des viſceres : Mais ce ſont les puiſſances naturelles qui voyent confuſement tout ce qui ſe fait dans leurs

organes, & qui le communiquent apres à l'imagination, qui eſt le centre de toutes les connoiſſances de l'Ame.

Cela preſuppoſé, la raiſon que nous auons apportée au lieu allegué de cette ſorte de Songes, eſt aſſez vray-ſemblable. Car puiſque la faculté naturelle n'a qu'vne connoiſſance obſcure & confuſe des obiets qui la touchent, elle n'en peut donner que des veuës generales à l'imagination, qui par conſequent n'en peut former des images parfaites, mais qui ont ſeulement quelque rapport auec eux à cauſe de la notion generale qui luy en eſt communiquée.

Mais on ne peut pas dire la meſme choſe des autres Songes, qui ſe forment apres que l'imagination eſt exactement inſtruite, & qu'ell'a vne parfaite connoiſſance des obiets. Car au lieu de les repreſenter comme elle fait, par des figures monſtrueuſes & enigmatiques, ell'en deuroit faire de iuſtes portraits; et vn homme qui ſçait la mort de ſon fils, deuroit dans ſes ſonges ſe le figurer mourant, ſans emprunter de ſon threſor, de ſon cœur ou de ſes yeux les

images de ſa perte. Quoy ! puiſque l'imagination ne forme ſes viſions dans le ſommeil que ſur les images qui ſe conſeruent dans la memoire ; comment eſt-il poſſible qu'elle laiſſe celles qui ſont les plus fraiſches, les plus apparentes & qui pour ainſi dire, ſe preſentent de front, pour aller prendre celles qui ſont vieilles, éloignées & obliques. Elle quitte l'image de la mort d'vn fils qui eſt toute recente & qui eſt ſi fort grauée dans ſon ſouuenir, pour chercher celle qui luy repreſente vn threſor perdu, laquelle eſt peut-eſtre entrée dans ſa memoire il y a long temps, qui eſt enſepuelie ſoubs les autres, & qui ne conuient à la mort d'vn fils que par analogie, c'eſt à dire, par vn rapport indirect & éloigné de la verité.

Certainement il faut aduoüer, qu'il n'y a gueres de choſes dans les animaux qui ſoit plus cachée & plus merueilleuſe que celle-là ; et il y a quelque danger qu'on ne reproche à ceux qui en veulent faire la recherche, qu'ils ne peuuent dire que des ſonges en voulant découurir le ſecret des

ſonges ; & qu'il eſt impoſſible d'eſclaircir des choſes qui de leur nature ne ſe font & ne ſont que dans l'obſcurité. Mais nonobſtant la difficulté & le hazard qu'il y a : voycy ce que nous nous ſommes imaginez là-deſſus.

Les images des obiets entrent de telle ſorte dans la Memoire, que celles qui ſont de choſes ſemblables, ou que l'Imagination croit auoir quelque liaiſon ou quelque rapport enſemble, ſont dans vn meſme ordre, & ſont placées dans vn meſme rang. C'eſt pourquoy l'vne fait ſouuenir de l'autre, & l'Ame n'en peut remuer aucune, que celle qui luy eſt proche ne ſoit eſbranlée, & que les autres qui ſont ſur la meſme ligne, ne ſoient en eſtat de receuoir le meſme mouuement, ſi l'Imagination fait effort pour cela. De là vient qu'en meditant ſur quelque choſe, ces images ſe preſentent l'vne apres l'autre, qu'elles viennent peu à peu, & qu'il y en a meſme qui arriuent long-temps apres, comme ayant eſté les dernieres qui ont eſté agitées.

Dans la veille, l'Imagination qui eſt con-

duite par la raiſon & par le ſens, parcourt ces images dans l'ordre iuſte & reglé qu'elle leur a donné: Mais dans le ſommeil, où ell'eſt abandonnée de ces guides, vagabonde comme ell'eſt, tantoſt elle paſſe d'vn rang à l'autre, & en aſſemble les images qui n'ont aucune liaiſon ny aucun rapport enſemble; dont elle forme ces chimeres ſans nombre, qui n'ont aucun fondement dans la nature ny dans ſes premieres penſées. Tantoſt, ſans s'eſcarter ainſi, elle demeure bien dans vn meſme rang, mais au lieu de garder l'ordre qui s'y trouue, elle ſe iette confuſement & ſans choix tantoſt ſur l'vne & tantoſt ſur l'autre; Et comme elle s'eſgare facilement, elle s'attache d'ordinaire à celles qui ſont les plus éloignées, telles que ſont celles qui ne ſont pas ſemblables, mais qui ont ſeulement quelque rapport enſemble. Elle fait juſtement comme vn homme qui courant auec trop d'impetuoſité, va touſiours au delà des bornes qu'il s'eſtoit propoſées; ou pluſtoſt comme ces jeunes chiens, qui prennent le change, & quittent la premiere proye pour courre

celle qui se presente apres. Car cette faculté inquiete au lieu de s'arrester à l'image de la mort d'vn fils, s'auance sur celle d'vn thresor perdu, & par le rapport qu'elle s'est autrefois imaginé qu'il y auoit entre ces deux choses, elle se fait vne histoire ou plustost vne fable de cét enleuement, sans considerer plus les premieres images de sa veritable perte. Car il est vray-semblable, qu'elle ne fait pas ces iustes rapports qui se trouuent entre les choses au moment qu'elle songe, & qu'il faut qu'elle les ayt faits auparauant durant la veille; en sorte qu'vn homme qui n'en auroit iamais fait, ne se les representeroit iamais dans les songes; et s'il n'auoit autrefois comparé vn fils à vn thresor, il ne se formeroit iamais l'idée d'vn thresor perdu, quand la mort de son fils seroit arriuée. En effet les Songes sont differens selon la qualité & l'esprit des personnes; vn païsant se representera dans les siens des choses rustiques, sur le mesme suiet où vn gentilhomme se figurera des choses qui se passent à la cour. Ceux d'vn sçauant homme

se ressentent des connoissances qu'il a, qui ne pourroient iamais entrer dans l'imagination d'vn ignorant. Il y en a mesme qui sont propres à chacun en particulier, & qui sont conformes à ses inclinations, à ses desirs & à sa façon de viure. Voila donc à mon aduis, comment vn homme affligé fait des Songes proportionnez à l'estat où il est. Car ie ne parle pas de ceux qui signifient les choses à venir: s'il y en a d'autres que les Diuins, ils sont inspirez comme eux par quelque puissance exterieure, qui fournit de nouuelles images ou qui remuë celles qui sont dans la Memoire conformement à son dessein, & à la maniere dont l'Imagination a accoustumé d'agir.

Le Poil.

Nous ne disons rien icy du changement *du Poil* que cette Passion cause en le faisant blanchir, nous en auons rendu la raison au Chapitre du Desir.

Le Pouls.

Le Pouls qui paroist dans la Tristesse est *dur, petit, rare, lent & foible*. Sa dureté vient de la contraction qui se fait dans la substance du cœur & des arteres pour les

ſortes de Pouls. Mais à la fin, apres que ſes forces ſont abbatuës par la longueur de la Paſſion, & qu'elle ſe trouue ſaiſie de la Crainte & du Deſeſpoir, dont les longues Triſteſſes ſont ordinairement accompagnées, on ne peut plus remarquer d'autres battemens dans les arteres, que ceux que nous auons marquez cy-deuant.

Enfin la Triſteſſe *change la conſtitution du Corps, & ruine entierement la Santé*; Et l'on peut aſſeurer qu'il n'y a point de Paſſion qui ſoit ſi ennemie de la vie que celle-là, puiſqu'elle en deſtruit les principes & les elemens, en eſteignant la chaleur naturelle dans toutes les parties & conſumant l'humidité radicale qui les entretient. Et il n'eſt pas difficile de conceuoir comment elle cauſe tous ces deſordres: Car comme elle fait continuellement retirer les eſprits au cœur, il faut que tous les membres ſe reſſentent de cette fuite, & qu'ils ſoient priuez de l'influence & de l'irradiation de la faculté vitale qui ſe fait par eux. De là vient que les coctions & les digeſtions ne ſe font

Ruine la ſanté.

pas comm'elles deuroient, les organes estant affoiblis. De là vient que le sang & les autres sucs nutritifs se gastent & deuiennent inutiles à la nourriture des parties qui s'amaigrissent & se desseichent en suite. De là vient que les excremens se multiplient, & que ne pouuant estre chassez par le deffaut des esprits & par la foiblesse des parties, ils y croupissent & s'y corrompent à la fin; D'où naissent les duretez des flancs, les vapeurs malignes qui infectent les esprits, & les fievres lentes qui ruinent peu à peu la vie. Le Cœur mesme où les esprits se retirent, & qui pour cette raison deuroit, ce semble, estre exempt de cette calamité, est celuy qui s'en ressent dauantage. Car outre qu'il souffre le premier la contrainte & l'oppression que cette fuite luy cause, & qu'il compatist au vice des autres visceres qui ne luy peuuent plus fournir ny le sang qui le doit nourrir, ny la vertu animale sans laquelle il ne peut subsister; il sent à la fin que toute sa chaleur s'esteint, & que l'Ame qui est lassée par la longueur de la Passion & qui s'est abandonnée au

Deſeſpoir, n'a plus ſoin de reparer ſes pertes & le laiſſe ainſi conſumer peu à peu: C'eſt pourquoy il ſe deſſeiche, il ſe fleſtrit & deuient froid. De ſorte qu'on luy pourroit appliquer ce que l'on a dit autrefois de la rebellion que les membres firent contre l'eſtomach, qui apres s'eſtre reſolus de ne trauailler plus pour luy, le ruinerent à la verité, mais ſe ruinerent auſſi auec luy. Car le cœur oſtant aux parties le ſang & les eſprits qui les ſouſtiennent, ſe priue du ſecours qu'elles luy peuuent donner, & en les affoibliſſant, il s'affoiblit luy-meſme.

Mais nonobſtant tout ce que nous venons de dire, il y a de certaines Triſteſſes qui bien loin d'eſtre ennemies de la ſanté la fortifient & la conſeruent: Et entre les cauſes que le Chancellier Baron donne de la longue vie des Anachoretes, il met *Spes ſalubres, mærores dulces, les eſperances vtiles, les Triſteſſes agreables* que la religion inſpire. Car il eſt certain que comme l'Eſperance en affermiſſant les eſprits, empeſche qu'ils ne ſe diſſipent; La Triſteſſe produit auſſi le meſme effet en les faiſant reſſerrer

La Triſteſſe ſert à la longueur de la vie.

De ſorte que ſi la diſſipation qui s'en fait, eſt la plus generale & la plus puiſſante cauſe qui accourcit les iours, il s'enſuit que ces deux Paſſions qui la retardent, contribuent à la longueur de la vie. Mais il faut que cette Triſteſſe ne ſoit ny longue ny profonde, qu'elle ſoit ſouuent interrompuë par de plus douces Paſſions, & qu'elle faſſe dans l'Ame ce que font les nuages dans les beaux iours d'eſté, qui temperent l'ardeur du Soleil arreſtant pour quelque temps ſes rayons.

Quelles sont les Causes des Characteres de la Douleur Corporelle.

AVANT que de venir à l'examen des Characteres qui sont particuliers à la Douleur Corporelle, il faut se ressouuenir de ce que nous auons dit cy-deuant de la difference qu'il y auoit entre la Tristesse & elle, parce que c'est la cause & la diuersité qui se trouue dans leurs effects. Il est donc certain que la Tristesse & la Douleur ne sont qu'vne mesme espece de Passion parce qu'elles ont toutes deux vn mesme mouuement & vne mesme fin, & que l'ame souffre vne égale Contraction en l'vne & en l'autre pour se sauuer du mal qui l'attaque. Et pour cette raison elles produiroient tousiours de mesmes effects, n'estoit que la Douleur ne se forme presque iamais qu'elle ne soit accompagnée du mouuement de la faculté

ſance ſi exacte que la ſenſitiue, elle ne void pas ſi toſt le peril & n'en connoiſt pas la grandeur comm' elle, & s'y jette auſſi plus hardiment : Mais encore parce qu'ell' eſt ſouſtenuë de toute la force des Eſprits qui luy obeïſſent & qui abandonnent la faculté ſenſitiue, comme nous auons dict.

De tout cela il s'enſuit que la Triſteſſe qui n'eſt point ſecondée comme la Douleur par les mouuemens ny par les efforts de l'appetit naturel, ne produit pas tant d'Effects & de Characteres corporels que celle-cy; Et que la pluſpart meſme de ceux qu'ell' a communs auec elle ne ſont pas ſi grands ny de ſi longue durée que les ſiens; C'eſt pourquoy les Parties n'y rougiſſent & ne s'y enflamment point; Il n'y a point de tranſport d'humeurs ny d'eſprits qui s'y faſſe; Il n'y a point d'agitation & d'inquietude; Les cris meſme n'y ſont pas ſi vehemens ny ſi longs que dans la Douleur. De ſorte que ſans faire vn examen particulier de tous les Characteres qui ſont propres à cette Paſſion, on pourroit tirer du principe que nous venons d'établir les raiſons

pour lesquelles ils s'y font. Mais pour décharger le Lecteur de la peine qu'il auroit en cette recherche, nous la voulons faire icy de ceux qui sont les plus considerables.

Les Cris & les Gemissemẽs.

Il faut commencer par les *Cris* & par les *Gemissemens* qui sont les premiers enfans, ou plustost les compagnons inseparables de la Douleur. Nous auons dit cy-deuant, que les vns & les autres se faisoient pour deux fins ; l'vne pour se descharger du mal ; & l'autre pour demander secours : Mais que la Nature se proposoit principalement la premiere dans les Cris, & la seconde dans les Gemissemens. Cette verité paroist clairement dans la Douleur; car quand ell'est forte, l'ame se trouue tellement presſée par la violance du mal, qu'elle cherche les moyens les plus prompts pour les luy opposer ; & comme ceux qu'ell'a auec soy sont plus presens que tout autre secours estranger qu'elle pourroit attendre, elle les employe aussi les premiers. C'est pourquoy elle fait effort pour chasser l'air

l'air qui eſt dans les Poulmons croyant chaſſer le mal auec luy ; comme nous auons dit. Et elle commence par ce mouuement pluſtoſt que par vn autre, parce que la faculté vitale qui gouuerne la poitrine eſt plus obeïſſante ; et que l'air qui y eſt, eſt plus facile à chaſſer : lequel eſtant pouſſé impetueuſement eſclate en ſa ſortie & forme vn grand cry.

Mais quand la Douleur n'eſt pas ſi forte, l'ame qui n'eſt pas ſollicitée auec tant d'empreſſement, & qui eſt alors plus à ſoy, ſe propoſe vne fin plus raiſonnable, qui eſt de demander ſecours par des Cris plus moderez, ou par des Gemiſſemens. Car il eſt certain que le motif qu'ell'a de chaſſer le mal par les Cris eſt inutile, & ne ſe peut excuſer que par la precipitation où la violance du mal la jette.

Quoy qu'il en ſoit *les Cris ſont plus vehemens* dans la Douleur que dans la Triſteſſe, parce que l'Ame y fait de plus grands efforts, ayant à ſouſtenir vn mal qui eſt le plus dangereux de tous comme nous auons *Les cris ſont plus vehemens*

dit. Il s'y fait mesme *auec vne plus grande ouuerture de bouche*, en sorte que la voyelle A, s'y fait plus remarquer que l'E, qui est familier aux plaintes que la langueur & la foiblesse produisent. Car comm'en celles-cy l'ame n'a pas la force d'ouurir beaucoup les organes de la voix ; aussi dans la Douleur où ell'est vigoureuse & où elle fait des efforts proportionnez à ses forces & à la grandeur du peril où ell'est ; elle eslargit autant qu'il se peut le gozier & la bouche; quand ce ne seroit que pour faire vn plus grand passage à l'ennemy qu'elle pretend chasser par là.

Les cris courts. Quelquefois *ils sont fort courts*, comme quand on reçoit vn grand coup, ou que la douleur l'irrite par quelque eslancement, parce que l'effort de l'ame est proportionné à l'attaque du mal, & que sa deffense doit estre prompte dans vne prompte atteinte.

Les cris longs. Tout de mesme qu'elle fait de *longs cris* lors qu'elle sent long-temps la pointe de la douleur ; lesquels sont tantost poussez tout d'vn trait & sans interruption ; tantost con-

tinuez par de frequentes repriſes, ſelon que l'ame croit qu'elle peut chaſſer le mal par vn ſeul effort, ou qu'il luy faut faire diuerſes ſecouſſes pour en venir pluſtoſt à bout. Mais de quelque façon qu'ils ſe faſſent ils finiſſent touſiours en vn ſon aigu, pour les raiſons que nous auons dites cy-deuant.

La Reſpiration ſouffre icy de grands changemens, & il n'y a point d'autre Paſſion qui l'altere & qui la diuerſifie en tant de façons. Car tantoſt ell'eſt *prompte & frequente* : ce qui arrriue touſiours quand les parties qui ſont ſituées au deſſus du diaphragme ſont douloureuſes comme Hippocrate a remarqué; parce qu'elles ſentent le mouuement des organes qui ſeruent à la reſpiration : et comme le mouuement irrite la douleur, plus il eſt petit & moins elles ſouffrent de mal : c'eſt pourquoy on n'oſe faire vne grande reſpiration; mais pour ſuppleer à la grandeur qu'elle deuroit auoir, on la rend frequente. Hors de là quand on l'a fait ainſi, cela vient de l'empreſſement de l'ame qui ſe haſte & ſe precipite pour chaſ- *La Reſpiration frequente.*

ser le mal; Les prompts & les frequens efforts qu'elle fait dans la respiration estant comme autant d'attaques & d'atteintes qu'elle pense luy donner.

La Respiration est grande. Pour l'ordinaire ell'*est grande & ample*, parce que la faculté vitale s'irrite dans cette passion, comme nous auons dit, & par consequent il faut qu'ell' attire beaucoup d'air pour temperer la chaleur qu'ell' a excitée, & qu'elle le fasse apres sortir auec quantité de fumées qui s'y engendrent à toute heure. Quelquefois aussi le dessein qu'à l'ame de chasser le mal tout d'vn coup & par vn seul effort contribuë à la grandeur de la Respiration. Et c'est alors que l'on y remarque ces *longs souffles* & ces *aspirations vehementes* qui se meslent auec elle, & que l'on peut dire estre comme autant de vents impetueux que l'ame excite pour abbatre son ennemy.

Les soupirs lugubres. *Les sanglots & les soupirs* se font icy pour les mesmes raisons que dans la Tristesse: Mais outre les Soûpirs ordinaires, la douleur en forme d'autres qui sont *lugubres &*

plaintifs parce qu'ils finiſſent par vn gemiſſement. Or les Gemiſſemens ſe meſlent auec eux, parce que l'ame qui eſt preſsée par la douleur reſſerre le paſſage de l'haleine, & comme celle-cy ſort auec quelque violance apres auoir eſté long-temps retenuë, elle forme le ſon où conſiſte le Gemiſſement.

La Douleur cauſe auſſi vn certain *fremiſſement d'haleine* qui ſe fait par l'air que l'on attire à diuerſes repriſes, lequel venant à heurter les levres cauſe le bruit qui eſt exprimé dans le mot de *fremir*, car c'eſt vn de ces termes qui repreſentent en leur prononciation la choſe qu'ils ſignifient. Il ſe fait d'ordinaire quand on ſe bruſle, quand on ſent quelque nouuel eſlancement de douleur, & quand on veut pleurer. On pourroit dire que c'eſt vne eſpece de Sanglot, car il ſe forme comme luy par vne ſeule Aſpiration qui eſt redoublée; Mais il y a cette difference qu'il n'eſt pas ſi violant, qu'il ſe fait ſouuent auec plus de repriſes, & que le bruit s'en entend plus à l'entrée de la bouche qu'au gozier, tout au contrai- *Fremiſſement d'haleine.*

re du Sanglot. C'est donc vn effect qui est commun à la Douleur & à la Tristesse. Et sans doute quand la Saincte Escriture dit qu'à la mort du Lazare Iesus-Christ *infremuit spiritu*; quelque explication qu'on donne à ces paroles, elles se doiuent entendre à la lettre, du fremissement qu'il fit en respirant les mots de πνεῦμα & de *spiritus*, se prenant là pour l'haleine comme il arriue tres-souuent dans les plus belles expressions de la langue Grecque & de la Latine. Parce que N. S. voulant faire connoistre la tristesse qu'il auoit voulu ressentir, se seruit des marques & des effects naturels que cette Passion a accoustumé de produire. C'est pourquoy voyant pleurer tous ceux qui l'abordoient *infremuit spiritu, turbauit seipsum, lachrymatus est*: *Il fremit en respirant, il se laissa émouuoir, & attendrir le cœur, & puis il ietta des larmes*, qui est le progrez ordinaire que fait la Tristesse. Car elle commence par la contraction du cœur & des muscles de la poitrine; et c'est ce qui fait fremir l'haleine: puis le cœur s'attendrit, parce qu'il se re-

lasche pour enuoyer des esprits au cerueau, lesquels fondent apres les humeurs & les changent en larmes.

Pour trouuer la cause de ce Fremissement qui est assez cachée, il faut presupposer que puisqu'il paroist d'ordinaire au commencement des larmes, il faut que le mesme mouuement dont l'Ame est alors agitée, contribuë à cét effet. Or il est certain que dans le Ris & dans les Pleurs l'Ame se retire & r'entre en elle-mesme, à cause de la surprise que le bien & le mal luy donnent; & que voulant faire connoistre l'estat où ell'est, il est necessaire qu'elle conforme les organes au mouuement qu'elle souffre, & qu'elle les fasse par consequent retirer, comm'elle. Et c'est sans doute ce qui cause la contraction des muscles dans ces deux actions, parce qu'ils ne peuuent se mouuoir qu'en se retirant vers leur principe. Mais il y a cette difference que le mouuement des muscles qui se fait dans le Riz regarde le bien que l'ame veut poursuiure, & qu'au contraire celuy qui se fait dans les Larmes regarde le mal qu'elle veut fuir.

C'est pourquoy tout l'effort qu'elle fait sur la poitrine dans le Riz, c'est pour faire sortir l'haleine, parce qu'elle veut sortir elle-mesme pour aller vers le bien : Et dans les Pleurs c'est pour faire rentrer l'air, parce qu'elle tasche de se cacher auec luy, & de fuir ainsi le mal. Car c'est vne erreur où la partie basse de l'ame tombe ordinairement, qu'en transportant les choses dont ell'est la maistresse, elle croit que c'est elle mesme qui change de place; en sorte que faisant sortir l'air des Poulmons ou l'y faisant r'entrer, elle s'imagine que c'est elle-mesme qui sort & qui r'entre : Tout de mesme qu'en poussant les Esprits au dehors ou les retirant au dedans, elle pense se produire ou se cacher auec eux. Dans le dessein donc qu'elle se propose, elle fait agir dans le Riz les muscles qui seruent à pousser l'haleine, & dans les Pleurs ceux qui seruent à l'attirer : Et parce qu'ell'est egalement sollicitée par le bien & par le mal qui la surprennent, elle fait faire ces actions par secousses & par reprises promptement redoublées. De là vient qu'au Riz ces redou-

blemens

doublemens paroiſſent dans l'haleine qui ſort, & aux pleurs dans celle qui entre. Mais parce qu'en retirant ainſi l'haleine l'air qui entre impetueuſement heurte les levres ; il s'y fait vn certain bruit qui eſt le Fremiſſement dont eſt queſtion.

Or ſi c'eſt la cauſe veritable de cet effet dans les Larmes, il ne faut pas douter qu'elle ne le ſoit auſſi de celuy qui ſe fait dans la Douleur & dans quelqu'autre Triſteſſe que ce ſoit : parce que l'Ame y a les meſmes deſſeins que dans les Pleurs, ell'y veut fuir comme là, elle pretend auſſi qu'en attirant l'air dans les Poulmons, elle s'y va cacher auec luy, elle fait agir les muſcles qui ſont deſtinez pour cette attraction, enfin, ell'y precipite ſon mouuement par diuerſes repriſes eſtant preſſée par la violance du mal, & cauſe en ſuite le Fremiſſement dont nous auons parlé.

La Douleur fait retenir l'haleine.

L'excez de la Douleur fait auſſi tres-ſouuent *retenir l'Haleine* ; parce que c'eſt vne action que l'on fait pour ſe preparer à quelque grand effort : C'eſt pourquoy

quand on veut donner vn grand coup; quand on veut pousser quelque chose auec force, on ne manque iamais de retenir son haleine. L'ame ayant donc accoustumé d'employer cette action lors qu'elle veut faire sortir du corps des choses qui l'incommodent & dont elle est chargée, s'en sert aussi contre la Douleur, comme si c'estoit vn mal qu'elle peust faire sortir comm'elles; De sorte qu'elle tombe dans la mesme erreur que lors qu'elle excite la Toux pour chasser l'vlcere qui est dans les poulmons, sur ce qu'elle chasse ainsi les humeurs qui s'y sont amassées; ou quand elle enuoye des Esprits aux playes croyant les pouuoir resoudre par eux, comm'elle fait les tumeurs & les apostumes.

Or comme la Retention de l'haleine se peut faire en plusieurs façons, à sçauoir doucement, quand il n'y a que le gozier qui se ferme; fortement, quand les muscles de la Respiration agissent auec luy; Et violamment, quand d'autres parties se joignent encore auec eux pour ayder à cette action. On void manifestement que dans les gran-

des Douleurs elle ſe fait auec toute la violance dont ell'eſt capable. Car non ſeulement le gozier ſe ferme, le ventre ſe bande & l'haleine eſt pouſſée en bas; mais encore on roidit les bras, on ferme les poings, & on ſerre les coudes contre les coſtez; ſouuent meſme on grince les dens, on preſſe les levres l'vne contre l'autre, & la pluſpart des autres parties du viſage ſe retirent. Ce n'eſt pas pourtant que toutes ces actions ſe faſſent ſeulement dans la Douleur : car par tout ailleurs où l'on eſt contraint de retenir l'haleine pour faire quelque grand effort, on fait tous les meſmes mouuemens; leſquels ſont excitez par l'ame pour fortifier l'action principale qu'ell'a deſſein de faire, ſoit qu'ils y ſeruent effectiuement, ſoit qu'ils y ſoient inutiles s'eſtant trompée dans le choix des moyens qu'il y falloit employer.

Car il eſt certain que comme en toute ſorte de mouuemens il faut touſiours qu'il ait quelque ſouſtien ſur lequel la choſe qui ſe meut ſoit appuyée; les membres ne ſçauroient iamais ſe mouuoir, que les parties

qui leur sont voisines ne les soustiennent; Et si le mouuement doit estre fort & puissant, il n'y en a gueres en tout le corps qui ne s'affermissent pour appuyer celles qui sont en action. Que s'il arriue qu'elles ne soient pas en cét estat, le mouuement en est plus foible & moins vigoureux: C'est pourquoy les oyseaux ne peuuent voler quand ils ont les jãbes rompuës; on ne court pas si bien quand on a les mains liées; & on ne saute pas si loin quand on ne roidit pas les bras & qu'on ne serre pas les poings. Dans le dessein qu'a donc l'Ame de chasser la Douleur, ell'affermit les muscles de la respiration pour appuyer les autres parties qui doiuent à son aduis attaquer l'ennemy; Et pour les rendre plus fermes, elle retient l'haleine en fermant le gozier, & la fait descendre en bas, pour soustenir le diaphragme, & c'est ce qui fait *bander le ventre*: souuent mesme elle fait *roidir les bras, fermer les poings & serrer les coudes contre les costés*, parce que ces parties, qui sont proches de la poictrine, sont comme autant d'arboutans & d'appuys qu'elle luy

donne pour la rendre plus ferme. Elle ne se contente pas encore de cela, elle fait *grincer les dents, serrer les levres & retirer la plus-part des muscles du visage*, croyant que l'affermissement qu'elle donne ainsi à ces parties, seruira de quelque chose à celles qui doiuent faire le coup. Mais elle se trompe en celles-cy, car elles sont inutiles à l'action principale à laquelle elle les destine.

C'est alors que *le visage rougit* à cause du sang qui est contraint d'y monter par l'effort qui se fait dans la poictrine & qui presse les veines qui portent le sang à la teste. Mais cette rougeur se dissipe quand la respiration deuient libre; si ce n'est que les Larmes soient prestes à couler; car les yeux & le visage rougissent par l'abord des esprits qui montent en haut, comme nous dirons au discours des Larmes. *Le visage rougit.*

Dans la Douleur comme dans la Tristesse, le visage s'abbat & se renfrongne; Les yeux y sont souuent tristes & languissans, quelquefois ils se tournent pitoya-

blement vers le Ciel ou vers ceux qui sont presens. Et ces effets viennent des mesmes causes que nous auons examinées cy-deuant.

On pleure

Toutes deux font aussi *pleurer*. Mais il il y a cette difference, qu'il n'y a presque que les femmes & les enfans qui iettent des larmes dans la Douleur; au lieu que dans la Tristesse, toutes sortes de personnes de quelque aage ou sexe qu'elles soient sont capables de pleurer, comme nous dirons au Chapitre des Larmes.

La veuë est égarée.

La veuë hagarde & esgarée vient du Desespoir & de l'Inquietude que la violance du mal excite dans l'Ame. Car pour se tirer du peril où elle se trouue, elle fait quelquefois de si grands eslans, qu'elle se iette comme hors d'elle-mesme, & passe ainsi en vne espece de Fureur qui luy oste l'vsage de la Raison; en sorte qu'vn homme paroist tout hors de soy: *Il peste, il blasphеme, il souhaitte la mort, il se la donne quelquefois*. En cét estat, sa veuë est hagarde & esgarée, l'Ame ne pouuant dans le

transport où ell'est, arrester les yeux ny regler leurs mouuemens. Mais l'*Inquietude* qui accompagne ordinarement la Douleur, contribuë aussi à cét effet, & le peut mesme produire toute seule. Elle vient en partie de l'agitation des esprits qui sont irritez & qui sollicitent continuellement les membres à se mouuoir; en partie aussi de ce que l'on ne trouue point de situation ny de posture qui soulage le mal que l'on sent. C'est pourquoy *on se tourne, on se plie en cent façons, on se leue, on s'assied en mesme temps, on va, on vient, on court*; mais auec tous ces mouuemens differens, la Douleur ne change point de force ny de place.

On porte aussi les mains sur la partie malade, pour la deffendre & pour la secourir. Souuent *on la presse* & il arriue quelquefois qu'on la soulage par là, soit qu'on repousse ainsi la cause du mal en d'autres lieux, soit qu'on diminuë la tension douloureuse qui se fait dans les parties interieures, en pressant les exterieures, com- *On presse la partie malade.*

me dans lės douleurs de teſte quand on preſſe le front.

La partie bleſſee s'enfle, deuient rouge & chaude.

L'Enfleure, *la Rougeur*, *la Chaleur* y ſuruiennent, parce que les eſprits y accourent qui portent le ſang & la chaleur auec eux, pour la raiſon que nous auons dite.

Ell'eſt plus ſenſible.

Le ſentiment meſme s'y rend plus exquis à cauſe que la vertu ſenſitiue y deſcend plus abondamment pour luy faire remarquer pluſtoſt & plus exactement ce qui luy peut nuire dans la foibleſſe où ell'eſt.

Ell'eſt meſme en plus mauuais eſtat quand elle n'a pas ces accidens-là, parce que c'eſt vne marque que la faculté naturelle l'abandonne, & qu'elle n'eſt pas en pouuoir de la ſecourir ny d'attaquer le mal.

La Douleur attire les humeurs ſur elle.

Enfin s'il y a de mauuaiſes humeurs dans le corps, elles ſe iettent ſur elle, on dit meſme que c'eſt *la Douleur qui les y attire.* Mais ces façons de parler ſont populaires, & n'expriment point la nature de ce mouuement: Car en ces rencontres, les humeurs ne ſe iettent pas ſur les parties, & la Douleur ny quelqu'autre choſe que ce ſoit ne

les

les y peuuent attirer, comme nous auons monstré cy-deuant. C'est la nature qui les y pousse, soit par la vertu expulsiue des parties qui se deschargent, soit par le moyen des esprits qui portent & conduisent les humeurs. C'est donc par eux que la Nature enuoye aux lieux où l'on sent la Douleur, les sucs les plus malings qui soient dans les veines, comme autant d'armes offensiues dont elle se veut seruir pour combattre le mal; de la mesme maniere que dans la Colere elle porte le venin aux dents des animaux pour destruire ce qui les offense: Ce que nous auons amplement expliqué dans la troisiéme partie de ce Chapitre. Mais ces humeurs-là ressemblent aux troupes mal disciplinées que l'on enuoye pour deffendre vne Prouince, qui y font plus de desordres que les ennemis mesmes. Car par leur acrimonie, elles augmentent la Douleur & causent quelquefois des conuulsions, & par leur quantité elles accablent souuent la partie malade & y esteignent la chaleur naturelle, d'où vient la Gangraine. Que si la Douleur continuë

long-temps, elles en alterent le temperament, & corrompent le sang qui y coule. De sorte que n'ayant plus d'aliment propre pour se nourrir, ny la force de corriger les deffauts qui s'y trouuent, elle s'amaigrist & se desseiche, & perd à la fin le mouuement.

Pourquoy on se plaint des doigts qui ont esté couppez.

Mais il ne faut pas oublier à examiner icy deux choses qui donnent de la peine à la Medecine: l'vne comment il se peut faire *que la Douleur se sente dauantage où la partie n'est point blessée, qu'au lieu où le mal est effectiuement, qui quelquefois ne la sent point du tout.* L'autre, *pourquoy ceux à qui on a couppé les bras ou les iambes, se plaignent de la Douleur qu'ils croyent ressentir aux doigts qu'ils n'ont plus.* Cette derniere n'est pas difficile à resoudre, car c'est vn effect de l'Imagination qui est accoustumée à sentir ces parties, & qui ne s'aduise pas de les auoir perduës. C'est pourquoy l'endroit coupé faisant l'extremité du corps, elle s'imagine que la Douleur qu'ell'y sent, est aux extremitez qui auoient accoustumé

d'y estre. Et quoy que l'on se plaigne tantost d'vn doigt & tantost de l'autre, il n'est point de besoin pour cela de recourir aux diuerses fibres des nerfs qui estoient destinez pour porter le sentiment à ces parties. Car cette diuersité ne vient que des differens endroits où le membre mutilé sent la douleur, lesquels estant à droit où à gauche font imaginer que le mal est aux doigts qui respondent à cette situation. En effet apres quelque temps l'imagination se detrompe & iuge veritablement du lieu ou l'on sent la douleur ; ce qui n'arriueroit pas si cela dependoit des nerfs qui demeurent malades apres que cette phantaisie est passée.

Quant à l'autre difficulté ell'est bien plus malaysée à resoudre. Car il n'est pas facile de conceuoir comment on puisse sentir du mal dans vne partie sur laquelle l'objet de la douleur n'a fait aucune impression : et s'il est vray ce que les Maistres de la Medecine asseurent, que le siege de la douleur l'est aussi du mal qui la fait naistre ; comment il se peut faire que contre cette ma- *Comment la douleur se sent à la partie qui n'est point blessée.*

xime, la cause soit dans la partie blessée & la douleur en celle qui ne l'est pas. Car non seulement il y a des parties qui communiquent la douleur qu'elles ont à d'autres qui sont esloignées ; quelquefois auec plus de violance qu'elles n'en souffrent, comme dans quelques sciatiques où la douleur est plus sensible aux cuisses & aux jambes qu'au lieu veritable de la maladie ; Souuent aussi sans que celles qui sont entre-deux s'en ressentent, comme quand la douleur de la pleuresie se sent aux clauicules, ou quand on a mal à la teste dans les douleurs des jointures & de l'estomac, quoy que toutes les parties qui sont entredeux en soient exemptes. Mais il y en a encore qui ont en soy toute la cause de la douleur sans la sentir, & qui en laissent tout le sentiment à celles qui semblent n'en auoir point souffert l'impression, comme quand la tumeur du foye ne fait douleur qu'à la clauicule & au derriere des espaules ; & quand la vessie ne sent qu'à l'extremité de son canal l'vlcere ou la pierre qui est en son fonds.

Ie sçay les diuerses opinions qu'on a euës là dessus, & qu'il y en a qui rapportent quelques-vnes de ces communications aux parties nerueuses qui se respandent d'vn endroit à l'autre: Qu'il y en a d'autres qui la tirent de l'vnité de l'ame qui estant vne en tous les membres fait part du sentiment que le mal cause en l'vn à vn autre qui en est exempt; Et qu'enfin il s'en est trouué qui ont dit que l'image & l'espece que l'imagination se forme de la douleur d'vne partie, est capable de l'exciter en vne autre. Mais il est aisé à iuger que toutes ces opinions ne se peuuent soustenir, & que si les raisons en estoient veritables il s'ensuiuroit que l'on ne pourroit iamais auoir de douleur considerable en vn endroit qu'elle ne se communicast à toutes les parties du corps.

Pour se tirer d'vn pas si difficile, il faut remarquer qu'en general il y a trois causes de la Douleur corporelle, la Solution de continuité, l'Intemperie, & la Tension: Car quoy qu'on ait reduit celle-cy à la solution de continuité, & qu'il soit vray que

quand ell'eſt violente, il y a quelques fibres de la partie tenduë qui ſe déchirent & ſe rompent: neantmoins il eſt certain que ſans cette rupture elle ne laiſſe pas d'eſtre douloureuſe, comme eſtant contraire à la conſtitution naturelle des parties. Et de fait il n'eſt pas croyable, que les grandes coliques ceſſaſſent quelquefois ſi toſt comme elles font, ſans laiſſer aucun ſentiment de Douleur, ſi elles auoient déchiré quelques fibres des inteſtins qui en ont eſté trauaillez. Cela preſuppoſé, il eſt facile d'expliquer comment la Douleur qui vient de l'Intemperie & de la Tenſion ſe communique aux parties éloignées; parce que l'Intemperie eſt vne qualité qui ſe reſpand ſucceſſiuement de tous coſtez; et que la Tenſion eſt vn mouuement qui occupe ordinairement la partie en toute ſon eſtenduë. Mais parce qu'il y a des parties qui ſont plus ſenſibles que les autres, il arriue ſouuent que l'intemperie en ſe reſpandant, ſaiſit ces parties-là & y cauſe vne plus grande Douleur que dans la ſource du mal. C'eſt ainſi que les inflammations des viſceres ne ſont dou-

loureuſes que lors qu'elles ont atteint la membrane qui les couure. La meſme choſe ſe fait dans la Tenſion, & d'ordinaire elle cauſe plus de Douleur à l'extremité qu'au commencement ou au milieu de la partie; parce que le mouuement y eſt plus violent : pautant qu'il n'y a plus rien qui cede quand il eſt à l'extremité, & que toute ſa force ſe reünit là ne pouuant aller plus loin. C'eſt ainſi que les tumeurs du foye ſe font ſentir à la clauicule & aux eſpaules à cauſe qu'elles eſtendent les fibres des membranes qui l'attachent à ces endroits; C'eſt ainſi que la pierre ou quelque humeur acre venant à irriter les vlceres de la veſſie, ſes fibres ſe reſſerrent & font vne tenſion douloureuſe au lieu où elles aboutiſſent.

On ne ſe peut pas ſatisfaire ſi facilement touchant la Solution de continuité qui ne ſe répand pas comme l'intemperie & le mouuement. Et la difficulté eſt principalement pour celle qui eſt fraiſchement faite : Car pour les autres, où la tumeur & l'inflammation ſont ſuruenuës, on voit bien que ces accidens-là ſe peuuent reſpandre

bien loin, & porter aux parties voisines & à celles mesme qui sont assez éloignées, la cause de la Douleur que l'on y sent. Mais pour celle qui vient d'estre faite, comme seroit par exemple vne Playe qui ne cause pas seulement de la Douleur aux superficies que la diuision a produites, mais encore aux parties qui les enuironnent: Il n'est pas aisé de dire comment la Douleur s'estend iusques à elles, puisqu'elles ne sont pas diuisées, & que l'on suppose qu'il n'y a point d'autre cause de la Douleur que la diuision; n'estant pas vray semblable que l'intemperie qui demande beaucoup de temps pour s'introduire, y puisse estre desia. Puisque la diuision n'est donc autre chose que les parties diuisées, & que ces parties ne se peuuent communiquer, comment est-ce que la Douleur qu'elles ont se communique-t-elle aux autres?

Il faut donc dire que cette supposition est faulse, & qu'il est veritable qu'il n'y a point de Solution de continuité qui ne soit accompagnée de quelque intemperie & de quelque tension, & que c'est par elles que

la

la Douleur ſe communique d'abord aux parties voiſines. Car ſans parler de la contuſion ſecrete qui ſe fait en toute diuiſion, il eſt certain que les fibres des parties diuiſées ſe retirent incontinant, d'ou vient que les levres d'vne playe s'eſloignent l'vne de l'autre, & s'il s'y rencontre des nerfs, il s'y fait conuulſion. C'eſt pourquoy quand les levres des playes deuiennent lâches & molles; c'eſt à dire quand il n'y a plus de contraction des fibres, on n'y ſent plus de Douleur; et la contraction ne ſe fait point ſans tenſion, comme il eſt aisé à juger. D'ailleurs les parties diuisées s'alterent à la rencontre de l'air qu'elles n'auoient point accouſtumé de ſentir, & ce changement eſt ſi puiſſant en quelques vnes, qu'il eſt capable de les corrompre. De ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi la Douleur que l'on ſent d'abord aux playes ſe reſpand aux parties voiſines, parce qu'elles ſe reſſentent de l'intemperie & de la tenſion qui s'y fait. Apres cela quand la faculté naturelle s'eſt ſoûleuée, & qu'ell'a enuoyé les eſprits & le ſang à la partie malade pour la fortifier,

& des humeurs malignes, pour destruire le mal qui y est, comme nous auons dit cy-deuant; Alors la douleur se communique aux parties les plus esloignées, parce que l'intemperie est plus grande à cause de la chaleur que les esprits & les humeurs acres y apportent; & que la tension est plus forte à cause de la tumeur qu'ils y font, qui estend dauantage les fibres. Il arriue mesme souuent que ces humeurs malignes se respandent en diuers endroits fort esloignez du premier mal & y causent de la Douleur. Et sans doute celle de la Sciatique qui se communique aux iambes vient de l'espanchement de l'humeur qui s'y fait: Car Hippocrate ne la rapporte pas comme on fait communement aux nerfs & aux tendons qui respondent à la iointure; mais au sang corrompu qui coule par les veines en ces parties-là, & qui les mord & les picque par son acrimonie.

Ce sont-là les moyens par lesquels la Douleur a de coustume de se respandre aux parties qui ont quelque societé & proximité entr'elles. Car pour les autres qui

ſont tout à fait ſeparées du lieu où eſt le principal ſiege de la Douleur, la communication qu'elles en ont vient du tranſport des humeurs, des vapeurs & autres matieres qui s'y fait ſans que la partie bleſsée y concoure. Ainſi quand la Douleur de teſte ſuruient aux Douleurs des iointures comme Auicenne a obſerué, il ne faut pas la rapporter comme luy à cette eſpece imaginaire qu'il s'eſt figurée; ce ſont les vapeurs qui ſe ſont eſleuées à la teſte par l'agitation des humeurs que la violence de la premiere Douleur a causée. Car puiſque cette violence peut exciter la fievre & les ſyncopes, & qu'alors la faculté naturelle s'irrite & remuë toute la maſſe du ſang, il ne faut pas douter que s'il ſe rencontre des impuretez dans le corps, elle ne les agite; & que de cette agitation il ne s'engendre quantité de vapeurs malignes qui montent au cerueau, où elles cauſent la Douleur, ſans que les parties par où elles paſſent s'en reſſentent; ſoit parce qu'elles n'ont pas beaucoup de ſentiment, ſoit parce que les vapeurs n'y font pas ſeiour &

qu'elles ne s'y amassent pas comm'elles font dans la teste.

Pourquoy la douleur d'vne partie trouble toute l'Ame.

Il y a encore icy vne chose à considerer sur la Douleur des parties, à sçauoir *qu'encore qu'il n'y ayt qu'vn petit endroit qui sente le mal, neantmoins tout l'animal en est troublé*, comme si la Douleur s'estoit respanduë dans l'Ame toute entiere. Mais quand on se souuiendra de ce que nous auons dit tant de fois, que la Douleur est vn mouuement de l'appetit, & que l'appetit est vne puissance generale qui agite toute l'ame & qui gouuerne tout le corps, on n'aura pas de peine à conceuoir pourquoy l'emotion de la douleur se communique à l'animal tout entier. Car pour ce qui est du sentiment que la cause du mal excite, il est borné à la partie blessée, parce que c'est là où ell'a fait son impression. Et c'est là aussi où la Douleur est plus grande, non seulement parce que l'alteration qui est le veritable mal, y est effectiuement; au lieu qu'il n'est dans dans l'Ame que par l'espece & l'image qu'elle s'en est formée; mais enco-

re parce que de trois choſes qui concourent enſemble pour rendre cette Paſſion complete, à ſçauoir le ſentiment, le mouuement de l'Appetit, & le jugement de l'Imagination ; il n'y a que les deux dernieres qui ſe trouuent dans cette douleur generale de l'Ame, & que toutes les trois ſont reünies en celle qui ſe ſent à la partie bleſſée. Auſſi peut-on dire qu'ell'eſt la ſource où bouïllonne la Douleur, & que ce qui s'en ſent ailleurs n'en eſt que l'eſcoulement & l'inondation.

La Douleur & la Triſteſſe *abbattent & ruinent les forces*, mais celle-cy le fait peu à peu, & l'autre le fait promptement : Car la Triſteſſe les conſume & la Douleur les diſſipe : parce que la Triſteſſe étouffe la faculté vitale & l'empeſche de produire autant d'eſprits qu'il eſt neceſſaire pour la perfection des fonctions de la vie ; & comme ils diminuent touſiours peu à peu, le corps s'affoiblit auſſi à proportion. Mais la Douleur irrite cette faculté & luy fait pouſſer les eſprits auec tant de violence & *La Douleur abbat les forces.*

en si grande quantité, qu'elle ne peut ny les r'appeller, ny les reparer : d'où vient qu'ils se perdent & causent des deffaillances & des syncopes, comme nous auons dit, ou laissent dans les parties vne langueur pareille à celle qui succede aux grands trauaux & aux violens exercices. Il y a neantmoins cette difference, que la Foiblesse que cause la Douleur est plus longue & plus dangereuse ; parce qu'elle est chagrine & qu'elle ne peut pas se releuer si tost que celle qui vient du trauail. La raison en est que la contraction du cœur qui accompagne tousiours cette Passion, & qui s'est mesme augmentée par la lassitude de la faculté naturelle, empesche la reparation des esprits, comme nous auons dit, & rend la foiblesse chagrine, plus longue & plus perilleuse. Au lieu que la foiblesse qui vient du trauail est tranquille & n'a rien qui s'oppose à la generation des esprits qui peuuent releuer promptement les forces abbatuëes. Mais quelle qu'elle puisse estre, si elle dure long temps, ell'abbrege & accourcit la vie, puisqu'ell'en destruit les fonde-

mens, comme il eſt aisé à juger.

Le Pouls de la Douleur eſt grand, vehement, frequent & viſte, à cauſe de l'irritation de la faculté vitale qui augmente la chaleur du cœur, qui agite les eſprits & qui fait effort pour en produire de noueaux. C'eſt pourquoy elle fait faire de plus grands & de plus prompts mouuemens au cœur, tant pour allumer la chaleur naturelle & exciter les eſprits, que pour attirer plus d'air & pour chaſſer les fumées qui ſont alors plus abondantes qu'elles n'eſtoient auparauant. Mais outre cela *le Pouls y eſt dur*, parce que la ſubſtance du cœur & des arteres ſe reſſerre & s'affermit pendant que leurs cauitez s'ouurent & s'eſlargiſſent. Car comme la Douleur conſiſte dans la contraction de l'Appetit ſenſitif & dans le ſouleuement de l'Appetit naturel, l'Ame dilate les cauitez du cœur & des arteres pour ſatisfaire au mouuement de la faculté naturelle, & en reſſerre la ſubſtance, pour ſeconder la contraction que ſouffre la ſenſitiue comme nous auons dit cy-deuant.

Quel eſt le Pouls de la Douleur.

Que la Douleur oste le sentiment de tous les biens; qu'ell'en rende la jouyssance importune; qu'elle rende la vie chagrine & ennuyeuse; qu'elle fasse hayr les compagnies & les autres diuertissemens; qu'elle oste l'appetit & le sommeil; ce sont des effets qu'ell'a communs auec la Tristesse, dont nous auons desia parlé aux discours precedens: Et nous n'auons rien à y adiouster sinon que la Douleur fait tout cela plus puissamment que la Tristesse, parce que l'Ame y est plus allarmée & qu'ell'a vn plus dangereux ennemy qui la presse, comme nous auons dit ailleurs. De sorte qu'il ne nous reste plus rien à examiner, que la maniere de s'exprimer dont se sert la Douleur; Et la fievre qui luy suruient ordinairement.

Pourquoy on s'exprime en termes metaphoriques pour expliquer sa Douleur.

Pour ce qui est du premier qui consiste *en ces façons de parler figurées & hyperboliques* qui sont ordinaires dans la Douleur; on pourroit dire que l'on represente les maux que l'on souffre par des expressions plus fortes afin qu'en les faisant ainsi paroistre plus

grands, ils donnent dauantage de compassion; parce que ce n'est pas vn petit soulagement que d'estre plaint, tant par l'asseurance que l'on a d'estre aymé de ceux qui nous plaignent, que par l'esperance du secours que l'on en attend. Car puisque le motif secret que la Nature inspire dans la Douleur & dans la Tristesse, est de demander secours, & que c'est pour cela que l'on crie, que l'on gemit, que l'on se plaint; le recit des peines que l'on endure, tend sans doute à la mesme fin. Mais outre cette raison, il y en a vne autre qui est plus physique & qui est tirée de la nature de la Douleur.

Pour la mettre en son iour, il faut se ressouuenir que cette Passion n'a point de differences essentielles qui la puissent diuiser en d'autres especes; parce que la contraction de l'Ame où consiste son essence, ne se fait que d'vne seule maniere : Mais que celles qu'on luy donne sont tout à fait accidentelles & estrangeres, & sont prises du suiet, de la cause & des circonstances qui l'accompagnent. Or comme l'essence de la

Douleur est inconnuë & principalement au peuple qui est depositaire & le maistre des paroles, il ne faut pas s'estonner s'il n'a peû trouuer de mots propres pour exprimer sa nature, & s'il a esté contraint d'employer ceux qui sont particuliers aux autres maux & de les appliquer à celuy-cy; lequel estant vn des plus grands qu'on puisse auoir, s'est approprié aussi le nom de ceux que l'on croit les plus fascheux. Et c'est de là que dans les violentes Douleurs on dit souuent *que l'on est mort*, *que l'on se meurt*, *qu'on est à la gesne*, *à la torture*, *dans les tourments* & autres semblables.

Voila pour ce qui regarde la façon de parler de la nature de la Douleur. Quant à ses differences comm'elles sont en plus grand nombre, il y a aussi plus de diuersité dans les expressions dont on se sert: On peut neantmoins les ranger en deux ordres. Car les vnes marquent la nature & la qualité des causes qui produisent la Douleur: Les autres expriment la maniere dont elles agissent. Generalement parlant, les premieres se font par des termes propres &

qui conuiennent à la nature & à la qualité des causes. C'est ainsi que l'on dit que l'on sent *vne Douleur aigue*, *picquante*, *tranchante*, & ainsi des autres differences que nous auons marquées cy-deuant; parce qu'il est vray qu'il y a des choses qui percent, qui picquent, qui tranchent, &c. Mais pour celles qui designent la maniere dont les causes agissent, pour l'ordinaire elles sont metaphoriques & ne se rapportent à l'espece de la Douleur qu'indirectement & par des comparaisons qui la representent souuent plus grande qu'elle n'est. C'est ainsi que l'on dit que *l'on se sent deschirer*, *tenailler*, *briser*, *rompre les membres*, *&c.* où il est certain qu'il ne se fait rien de tout cela : quoy qu'on pretende faire connoître par ces termes figurez la maniere dont l'alteration se fait dans les parties, & la grandeur de la Douleur qu'ell'y cause. La raison de cela vient de la difficulté qu'il y a à faire bien conceuoir aux autres le sentiment que l'on a de ces choses-là : Car outre qu'il n'y a point des termes propres pour l'exprimer; le mal que l'on sent ne

touche point ou fort peu, celuy à qui on le raconte. C'est pourquoy pour le luy faire cõprendre, il faut le faire ressouuenir de celuy qu'il peut auoir ressẽti, ou dont il a d'ailleurs quelque connoissance, & se seruir par consequent de ces termes figurez que nous venons de marquer, qui luy representent la peine où l'on est par celle qu'il a soufferte ou qu'il croit estre fort grande. Elle n'est pas à la verité tousiours aussi violente qu'ils la font paroistre; mais si on en croit le malade, elle l'est encore dauantage, parce que le mal present semble tousiours extreme à celuy qui le souffre, & quelque souuenir que l'on ayt de la violence d'vne Douleur passée, elle n'égale iamais celle que l'on sent, quoy qu'elle soit beaucoup moindre.

Ie ne sçay si on pourroit adiouster icy vne chose qui semblera ridicule quoy qu'elle soit fort remarquable, à sçauoir que dans toutes les langues la lettre L, se trouue presque en tous les mots qui expriment la nature & les effets de la Douleur Car dans la Latine il y a *doleo*, *lugeo*, *plan-*

go, fleo, ploro; lamentor, eiulo, lacrymor, & c dans la Grecque ἀλγέω, λυπέω, κλαίω, ἰαλέμος, &c. il y en a encore dauantage dans l'Hebraïque & dans la Tudesque & par consequent dans les autres qui sont deriuées de ces langues matrices. Or comme il n'y a pas d'apparence que le seul hazard ayt fait entrer cette lettre en tant de mots qui se rapportent à vne mesme chose, on pourroit dire à mon aduis que cela est venu de ce que la plus-part des mots & principalement ceux qui designent les Passions, ont esté formés conformement aux mouuemens dont l'Ame est agitée; parce que l'Ame faisant mouuoir les organes conformement à l'estat où elle se trouue, elle donne à la voix de differentes prononciations qui expriment & representent en quelque sorte les sentimens qu'ell'a & les agitations qu'elle souffre. Comme la Douleur est donc vne Passion où l'Ame se sent foible & lâche, & où le cœur s'attendrit, il faut pour representer ces dispositions, que dans les mots dont elle se sert, elle y employe des voix dont la prononciation soit molle &

lâche; ET comme les Larmes & les Plaintes sont les principaux & les plus ordinaires effets de cette Passion, ces lettres doiuent estre du rang de celles qu'on appelle *Liquides*, où la voix n'est pas étouffée soubs les organes comme sont les lettres muettes, mais qui s'eschappe dans les destours qu'elle prend & qui a vn cours ondoyant comme l'eau qui se respand d'vn costé & d'autre, quand ell'est arrestée. Or de toutes les liquides il n'y en a point dont la prononciation soit plus foible & plus molle & qui represente mieux le cours des Larmes & des Plaintes que celle dont est question. En effet, ceux qui ont la langue trop humide comme les enfans & ceux qui sont yvres, changent tousiours l'R qui est la plus forte de toutes les consones en L, & le psellisme qui est le nom que la Medecine a donné à ce deffaut n'arriue que par la foiblesse des muscles de la langue. D'ailleurs si on considere que la prononciation de cette lettre se fait quand la voix qui est arrestée par l'extremité de la langue en frappant mollement le palais, se

respand dans les cauitez des jouës, où elle flotte & ondoye comme l'eau qui est agitée; on verra bien que de toutes les consones il n'y en a point qui represente mieux le cours des Larmes & des Gemissemens, & qu'enfin c'est la plus foible & la plus coulante de toutes.

La Fievre suruient à la Douleur, non pas en tant que Douleur; car outre que la Douleur deuance la Fievre de beaucoup de temps; il y a de tres-grandes douleurs, & celles mesmes qui au rapport de Pline ont passé dans tous les siecles pour les plus violentes, à sçauoir la Douleur de teste, d'estomach & de la grauelle, qui sont ordinairement sans fievre. Elle suruient donc à la cause de la Douleur & particulierement à l'Intemperie & à la Solution de continuité. Car quoy que la Tension produise d'aussi viues & d'aussi fortes Douleurs, qu'elles, comme il arriue dans les coliquesnephritiques & venteuses, neantmoins elle n'a pas accoustumé d'exciter la Fie-vre.

La Douleur cause la Fievre.

Pour trouuer la raiſon de cette diffe-rence, il faut premierement conſiderer que la Fievre ne paroiſt que long-temps apres que l'Intemperie & la Solution de continuité ſont faites, & que la Douleur s'en eſt enſuiuie; parce que la Fievre eſt vn mouuement de la faculté naturelle qui eſt irritée, comme nous allons monſtrer; Et que cette faculté ne ſe meut & ne ſe ſoûleue contre le mal que quelque temps apres qu'on le reſſent. Or comme l'Intemperie & la Solution de continuité deſtruiſent tout à fait la conſtitution naturelle des parties, & que la Tenſion n'eſt qu'vn acheminement & vne diſpoſition à la Solution de continuité; cela eſt cauſe que la Nature ne s'allarme pas tant de celle-cy, & ne fait pas de ſi grands efforts contr'elle que contre les autres. C'eſt pourquoy ell'y excite rarement la Fievre; Au lieu que dans les deux premieres, ſi peu conſiderables qu'elles ſoient par leur grandeur ou par la nobleſſe de la partie qui les ſouffre, elle ne manque preſque iamais de l'allumer & de la rendre ſouuent tres-violente.

L'ordre

L'ordre qu'elle tient donc en ces rencontres, c'est qu'apres que la connoissance de ces deux maux est descenduë iusqu'à elle, ell'enuoye des esprits à la partie blessée pour la fortifier & pour chasser l'ennemy : Et si le desordre est si grand que ce secours ne suffise pas pour le dissiper, elle fait son dernier effort & ramasse toute la chaleur naturelle dans le cœur, elle l'irrite & la rend mesme plus forte & puis elle la respand par tout le corps ; Et c'est ce que nous appellons la Fievre, qui est vne maladie si on regarde les fascheux accidens qui l'accompagnent ; Et vn remede si on considere le dessein & la fin que la Nature se propose.

Ce que c'est que la Fievre, & comment elle se forme.

NOus voila engagez à parler de la nature de la Fievre, puisque nous auons promis de monstrer que ce n'est qu'vn mouuement de la faculté naturelle. Et certainemēt il n'y a point de lieu où nous puissions plus raisōnablement nous acquitter de cette pro-

de la vie. Il eſt queſtion de ſçauoir ſi cét excez de chaleur eſt produit par quelque feu eſtranger ou ſi la Nature le peut produire elle-meſme.

L'opinion commune veut qu'il ſe faſſe par vne cauſe eſtrangere qui ayt la vertu d'eſchauffer, & quoy qu'ell'en compte de cinq ſortes qui ont ce pouuoir-là; elle dit neantmoins que la principale & la plus ordinaire c'eſt la Pourriture; Et que les vapeurs qui s'éleuent des humeurs qui ſe corrompent & ſe pourriſſent venant à monter au cœur l'eſchauffent & l'enflamment, & cauſent en ſuite toutes les fievres dont nous ſommes ordinairement attaquez. Car hors les fievres hectiques, les ephemeres & quelques vnes que l'Eſcole appelle ſynoques qui ſont tres-rares, toutes les autres viennent comme l'on dit, de la Pourriture.

Mais il y a bien des choſes à dire contre cette hypotheſe. Premierement, il faudroit que la vapeur qui eſchauffe le cœur fuſt non ſeulement plus chaude que luy, mais encore qu'ell'euſt autant de chaleur qu'en a tout le corps dans la plus grande

La Pourriture n'eſt point cauſe de la Fievre.

ardeur de la fievre, puisque c'est d'elle que vient toute cette chaleur estrangere, si la supposition est vraye. Or il n'est pas vraysemblable que l'humeur qui se pourrit & dont la vapeur est si chaude, peust estre en vn endroit du corps sans se faire ressentir durant la Fievre, & auant mesme qu'elle se soit allumée: Car il n'y a pas d'apparence qu'elle n'acquiere cette grande chaleur qu'au moment qu'elle exhale ses vapeurs au cœur, il faut qu'elle l'ait euë auparauant & dés le temps qu'ell'a commencé à se pourrir. Cependant on n'a iamais remarqué aucune partie du corps où l'on ayt ressenti la chaleur des humeurs qui se pourrissent & qui ont allumé les Fievres que l'on appelle Essentielles.

Mais si ce que Galien a dit est veritable, qu'il ne se peut rien former dans le corps qui soit si chaud que le cœur, & que l'experience mesme nous ayt appris qu'il n'y a point de tumeurs exterieures quelques enflammées qu'elles soient qui ayent tant de chaleur que luy; comment se peut-il faire que la vapeur qui sort de ces tumeurs ou

de quelqu'autre pourriture qui se soit faite dans le corps, eschauffe vne partie qui est plus chaude qu'elle.

Apres tout, la Pourriture ne se fait que par vne chaleur moderée & les choses qui se pourrissent n'en peuuent souffrir d'autre: Car si ell'estoit plus grande, elle dissiperoit trop tost l'humidité & empescheroit la putrefaction: C'est pourquoy l'ardeur de la Fievre ne peut venir de la Pourriture & ne sçauroit compatir long-temps auec elle. On a beau apporter l'exemple du fiems qui s'eschauffe en se pourrissant: car outre que cette chaleur n'égale ou du moins ne surpasse pas celle du cœur, elle ne vient pas de la Pourriture non plus que celle des herbes & des fleurs qui sõt entassées & pressées; mais des sels vegetaux & volatils qui s'exhalent & qui sont arrestez. Car le fiems qui n'est point entassé ne s'eschauffe point quoy qu'il se pourrisse, & mesme il n'y a guere que celuy des cheuaux qui mangent de l'orge ou de l'auoine qui s'eschauffe ainsi, tous les autres pourrissent sans prendre aucune chaleur qui soit considerable.

Mais quoy! les humeurs pourries sont chaudes & on les sent telles au toucher : il est vray , mais c'est à cause des esprits qui sont meslez auec elles : Car si elles l'estoient d'elles-mesmes, elles paroistroient toûjours chaudes en quelque estat qu'elles fussent comme l'eau qui est eschauffée. Cependant le corps d'vn homme qui vient de mourir d'vne Fievre ardente, qui est tout plein de bile corrompuë & qui marque par sa puanteur quel est l'excez de la pourriture, bien loin d'estre chaud, est froid au toucher.

D'ailleurs , n'y a t-il pas des maladies où les humeurs sont corrompuës sans qu'il y ayt de Fievre? au contraire, n'y a-t-il pas des Fievres tres-violentes sans aucune marque de pourriture? En effet, la Fievre ne s'allume iamais dans toutes les especes de Ladrerie. Comment est-il possible qu'vne si grande corruption, qui est respanduë dans toutes les veines & qui gaste mesme la substance du foye, n'exhale point de vapeurs au cœur qui soient capables d'y exciter la Fievre ?Comment se peut-il faire qu'il n'en sorte point de toutes ces humeurs corrom-

puës que la Nature ſepare de la maſſe du ſang & qu'elle tire du fonds des veines pour les ietter ſur le cuir, & qui cauſent tant de puſtules malignes & purulentes dont le corps eſt quelquefois tout couuert ſans que la Fievre y paroiſſe. D'vn autre coſté que ſçauroit-on dire de ces Fievres malignes où il n'y a aucune marque de pourriture, ſinon qu'il y a vne corruption ſecrete & cachée : mais ce n'eſt pas là vne raiſon, c'eſt vne diuination. Et ſi on la fonde ſur l'apparence qu'il y a que puiſque la Pourriture eſt la cauſe des autres Fievres, elle le doit eſtre auſſi de celles-cy ; on pourra dire plus vray-ſemblablement, que puiſqu'il y a des Fievres qui ne viennent point de Pourriture, celles-cy où il ne s'en voit aucune marque, peuuent eſtre de ce nombre-là.

D'ailleurs, comment ſe peut-il faire que la bile qui fait les ereſypeles ne cauſe point de Fievre quand ell'eſt dans les veines, mais ſeulement lors qu'ell'en ſort & qu'elle ſe iette ſur quelque partie exterieure ? N'eſtoit elle pas corrompuë auant que de ſor-

tir, puiſque la Nature ne la chaſſe que pour ce ſuiet? Ne fumoit-elle point auparauant, lors qu'ell'eſtoit en vn lieu plus chaud & plus ample? N'eſtoit-elle pas plus proche du cœur pour luy communiquer cette exhalaiſon maligne qui le doit enflammer?

On en peut dire autant de l'humeur qui cauſe les accez des Fievres intermittentes; car ſi elle ſort en ce temps-là hors des vaiſſeaux, comme ils diſent, c'eſt vne merueille qu'elle n'ayt pas excité la Fievre auparauant; puis qu'elle ne ſort que parce qu'ell'eſt corrompuë; Mais c'en eſt encore vne plus grande qu'elle l'allume & l'entretienne apres qu'ell'eſt ſortie, eſtant alors en vn lieu moins enfermé, moins chaud & plus eſloigné du cœur.

Ie voudrois bien demander pourquoy les Fievres ſont plus grandes dans les iours critiques & dans la vigueur & l'eſtat des maladies? eſt-ce que la Pourriture y eſt plus grande? cependant ce n'eſt pas elle qui fait les Criſes, c'eſt la Nature toute ſeule. Et dans la vigueur des maladies qui ſe doiuent guerir, les humeurs ne ſont pas ſi corrom-

puës

puës, puiſqu'elles ſont corrigées par la co-ction que la chaleur naturelle en a faite. Pourquoy enfin il ſe trouue des Fievres qui ceſſent tout à coup, lors que le malade eſt en plus mauuais eſtat, & que la meſme Pourriture qui les y auoit cauſées y eſt encore, & y eſt meſme vray-ſemblablement plus grande.

Il y a cent autres raiſons que l'on pourroit apporter pour deſtruire cette opinion; mais celles-cy ſuffiſent pour conclurre que la Pourriture ne produit point effectiuement la Fievre, & que ce n'en eſt que l'occaſion non plus que les autres cauſes que l'on en a données. Car quand la Nature ſçait que les humeurs ſont alterées ou corrompuës, ou que les parties ſont diuisées, ou qu'il y a quelque autre deſordre conſiderable dans le corps, elle ſe ſoûleue & fait effort pour le corriger ou pour le chaſſer.

Certainement qui conſiderera bien ce qui ſe paſſe dans la Colere où l'Ame irrite & augmente la chaleur du cœur, où ell'agite & ſoûleue tous les eſprits & toutes les *La Colere eſt vne ſorte de fievre.*

humeurs qui ſont dans les veines, iugera ſans doute que c'eſt vne ſorte de Fievre, ou du moins que c'en eſt vne image tres-parfaite. Car outre que le meſme trouble de l'Ame, la meſme tempeſte des eſprits, les meſmes changemens de couleur, de pouls, de reſpiration, la meſme ardeur & la meſme inquietude ſe trouuent également en l'vne & en l'autre. Il eſt certain que ce que l'iniure eſt à l'égard de la Colere, l'alteration du corps l'eſt à l'égard de la Fievre; c'eſt à dire que comme l'iniure n'eſchauffe point le cœur, qu'elle n'agite point les eſprits, qu'en vn mot, elle n'eſt que l'occaſion & le motif de la colere; l'alteration du corps n'en fait pas dauantage dans la Fievre & n'en eſt que l'occaſion & la cauſe motiue. De ſorte que s'il eſt veritable que c'eſt l'Ame ſeule qui excite la Colere, & qu'elle ne l'excite que parce qu'elle ſent l'iniure & qu'elle la veut repouſſer, il s'enſuit qu'il n'y a qu'elle auſſi qui allume la Fievre, & qu'elle ne l'allume que parce qu'elle ſent l'alteration du corps, & qu'elle la veut diſſiper. Mais parce que la Colere

ſe forme dans la partie ſenſitiue, & que la Fievre ſe fait dans la naturelle, on peut dire que la Colere eſt la Fievre de l'appetit ſenſitif & que la Fievre eſt la colere de l'appetit naturel. Mais auant que de propoſer les Obſeruations particulieres qui peuuent confirmer ces veritez, il faut bien eſtablir le Principe que nous venons d'auancer.

Quelque connoiſſance que les choſes viuantes puiſſent auoir, elle n'eſt deſtinée que pour pourſuiure le bien qui leur eſt propre, & pour fuir le mal qui les peut deſtruire. Et dautant que pour pourſuiure & pour fuir il faut ſe mouuoir; il a fallu qu'en tous les diuers ordres de l'Ame, il y ait eu vne partie connoiſſante & vne partie mobile que l'on nomme appetit. Or comme il y a trois ſortes d'Ame, l'Intellectuelle, la Senſitiue & la Vegetatiue, chacune a ſa connoiſſance particuliere, chacune a ſon appetit propre. La volonté eſt l'appetit de l'Entendement, l'appetit ſenſitif l'eſt de l'Imagination, & l'appetit naturel l'eſt de l'Ame vegetatiue qui connoiſt à ſa mode

L'appetit eſt cauſe de tous les mouuemens.

les choſes qui luy ſont bonnes & mauuaiſes.

Tous ces appetits n'agitent pas ſeulement l'Ame dont ils ſont partie, ils meuuent encore le corps, & ont des organes propres pour cét effet. Les muſcles ſont les inſtrumens de la volonté & de l'appetit ſenſitif; les fibres qui entrent en la compoſition de toutes les parties, le ſont de l'appetit naturel; Et par deſſus tout cela les eſprits ſont les organes generaux qui ſeruent à tous les trois. Car ils s'agitent dans les mouuemens que cauſe la faculté naturelle auſſi bien que dans les Paſſions qui ſe forment dans les plus hautes parties de l'Ame: Et meſme comme les plus agiſſans d'entr'eux appartiennent à la faculté vitale qui a ſon ſiege dans le Cœur & qui eſt au rang des facultez naturelles, ils ſuiuent pluſtoſt les ordres de l'appetit naturel que ceux des deux autres, comme nous auons dit en la troiſiéme partie de ce Diſcours.

Il n'y a donc aucun mouuement vital qui ne ſe faſſe par quelqu'vn de ces appetits & par les organes qui leur ſont propres:

Car non ſeulement tous les mouuemens volontaires & ceux qui ſeruent aux actions ordinaires de la vie ſe font par eux ; mais encore toutes les agitations violentes & extraordinaires comme celles qui ſe font dans les Paſſions & dans les maladies. Ouy ſans doute, c'eſt l'appetit naturel qui fait les criſes, les contractions inuolontaires des membres, les tranſports & les euacuations des humeurs, & cent autres ſymptomes qui ſe font auec violence : puiſque toute la Medecine eſt d'accord que ce ſont des effets de la nature irritée, c'eſt à dire de l'appetit naturel qui eſt la ſeule partie de l'Ame vegetatiue qui peut s'irriter, ſe mouuoir & faire mouuoir les parties qui ſont de ſon reſſort.

Quel eſt le ſiege de l'appetit.

Il faudroit encore parler icy du lieu où reſident tous ces Appetits ; mais il ſuffit de dire que leur principale demeure eſt dans le cœur, parce que c'eſt le centre de tout le corps & comme la metropole & le ſiege de l'empire où les ordres & les commandemens qui regardent la conſeruation de

tout l'estat se doiuent donner. Cela n'empesche pas pourtant que l'Appetit naturel ne soit respandu par tous les membres, & l'on peut asseurer qu'il y en a vn qui est general & comme le surintendant des autres, & que chaque partie en a vn qui luy est propre, dautant qu'il n'y en a pas vne qui ne connoisse ce qui luy est bon & mauuais, & qui ne se meuue conformement à son inclination sans attendre le secours des autres.

Car il faut remarquer qu'il y a des parties qui gouuernent & qui en ont d'autres sous leur iuridiction, comme le cerueau a les nerfs, le poulmon a ses vaisseaux, le muscle a ses tendons & ses fibres, & ainsi du reste; et selon qu'elles ont vne plus grande ou plus petite estenduë, l'Appetit a aussi vn plus grand ou plus petit ressort. Quant aux parties qui sont simplement gouuernées, ce sont les particules qui entrent en la composition des autres. Selon cét ordre la faculté naturelle qui est dans les parties gouuernées a soin de les conseruer sans attendre le secours de celles

qui les gouuernent, comme nous auons dit. Mais cela n'empesche pas que celles-cy ne leur inspirent tousiours quelque portion de leur vertu, & qu'elles ne les secourent puissamment, s'il leur arriue quelque desordre considerable. C'est ainsi que l'Appetit naturel qui est dans l'endroit du poulmon qui est vlceré, trauaille de soy-mesme à le guerir; mais tout le poulmon se soûleue pour ayder à la partie malade & excite la toux pour chasser le mal. C'est ainsi que chaque membre resserre ses fibres pour chasser ce qui incommode la moindre de ses parties.

Le cœur a soin de tous les membres.

De là il faut conclurre qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, qui est le roy de tout le corps, qui entretient la chaleur naturelle & qui produit à tous momens des esprits pour les luy distribuer: que le cœur dis-ie, n'ait pas la mesme preuoyance pour tous les mẽbres qui sont sous sa direction, & que dans les desordres qui leur suruiennent il n'employe pas pour les dissiper, cette chaleur & ces esprits qui sont ses principaux ministres. Ne les enuoye-t-il pas en-

diuers endroits pour des choses de moindre importance, comme à l'estomach pour faire la digestion, au cerueau pour mediter? Ne les retire t-il pas dans les entrailles pendant l'hyuer & durant le sommeil, comme il les respand au dehors en esté & dans la veille. Quoy! il les irrite dans la Hardiesse & dans la Colere pour vn mal qui n'est souuent que dans l'opinion & qui ne le regarde point; & il les laissera en repos à la presence d'vn mal qui corrompt effectiuement la constitution naturelle du corps, dont il est le Prince & le Protecteur. Non non, quand il y a quelque desordre tant soit peu considerable en quelque partie, il y enuoye des esprits du sang & des humeurs, comme nous auons dit. Et si cela ne suffit pas, il ramasse ses forces, il retire à soy la chaleur & les esprits qui estoient respandus d'vn costé & d'autre, il les augmente mesme par les efforts qu'il fait; et apres s'estre ainsi fortifié, il les fait marcher contre l'ennemy. Mais on peut dire que tout le corps leur sert de champ de bataille: Car quoy que ce secours soit destiné

destiné pour la partie malade & que l'action des esprits & de la chaleur naturelle y soient plus forte & plus apparente qu'aux autres: Neantmoins il est impossible que l'ardeur que le cœur s'est donnée ne se communique à tout le corps par les arteres qui y sont respanduës, & qu'elle ne blesse les actions de tous les membres en alterant la temperature qu'ils auoient. Et c'est ce que nous appellons la Fievre, qui comme il est aisé de voir par ces raisons, est vn feu qui est allumé par la Nature mesme pour chasser ou pour consumer les maux qui suruiennent au corps.

Mais il faut appuyer cecy d'experiences & d'obseruations qui leuent le reste des doutes & des preiugez qu'on pourroit auoir sur cette doctrine.

Celle que l'on peut faire tous les iours sur les tumeurs qui arriuent aux parties exterieures est toute seule capable de persuader cette verité. Car quelque amas d'humeurs qui s'y soit fait, quelque mauuaise qualité qu'elles ayent, quelque communi- *1. Obseruation.*

cation qu'elles puissent auoir auec le cœur par le moyen des vaisseaux, elles ne causent la Fievre que lors que la tumeur se meurit & que le pus s'y fait ; & quand l'ouurage est acheué, la Fieure cesse auec la violence de la Douleur. Ce qui fait bien voir que c'est la Nature à qui seule appartient de cuire & de rectifier les humeurs, qui a excité la tempeste par les esprits qui sont accourus à la partie, & qui la fait cesser en les renuoyant à leur source. En effet, on ne sçauroit douter que les esprits ne se meslent auec les humeurs qui se cuisent, puisque si l'on ouure les tumeurs auant qu'elles soient meures, la coction en est retardée & empeschée ; et que si l'on fait sortir tout d'vn coup la matiere des grandes tumeurs, on tombe en deffaillance, ce qui ne peut arriuer que par la sortie & par la dissipation des esprits. Or si la Nature agit sur les humeurs qui sont enfermées au dedans des veines, comme elle fait sur celles qui sont aux parties exterieures, selon le sentiment de Galien & de tous les Medecins, ne faudra-t-il pas confesser que puis-

qu'elle ne cause la Fievre que lors qu'elle entreprend la coction de celles-cy, & que cette Fievre est vn pur effet de l'agitation qu'elle se donne, c'est vne necessité que toutes les Fievres où les humeurs sont alterées ou corrompuës soient excitées par la Nature mesme. On a beau dire que l'humeur qui se cuit est pourrie, & que les vapeurs qu'ell'enuoye au cœur y causent la Fievre. Car outre ce que nous auons dit cy-deuant il n'y a pas d'apparence qu'vne si petite portion d'humeur, quelque vice qu'elle puisse auoir dans vne apostume qui sera par exemple au pied, puisse fournir assez de vapeurs pour allumer le feu dans le cœur qui en est si esloigné. Et qui pourroit croire que dans les playes de teste, où souuent il y a si peu d'humeur corrompuë & où l'on peut dire que quelquefois il n'y en a point du tout, la Fievre vienne de la Pourriture; & que les crises qui y sont si regulieres y ameinent la Fievre par le moyen de la putrefaction.

A propos des Crises, qui voudra consi- *2. obser.*

derer qu'elles ſont preſque touſiours accompagnées de la Fievre, & que ce ſont des mouuemens de la Nature qui comme diſent tous les Medecins s'eſleue contre le mal pour le combattre & pour le chaſſer; ſera contraint d'aduoüer non ſeulement que cette Fievre-là eſt vn mouuement & vn moyen dont la Nature ſe ſert pour arriuer à cette fin: Mais encore que tout autre accez de Fievre ne peut venir d'ailleurs & ne ſe fait point autrement. Car tout y eſt ſemblable, le friſſon les commence également, l'ardeur qui vient apres pour l'ordinaire ne paſſe point vingt & quatre heures, & puis l'euacuation ſe fait en ſuite dans l'vne & dans l'autre. Mais ie dis bien dauantage, comme les Criſes ne ſe font pas toûjours parfaitement & que la Nature reuient ſouuent aux priſes contre le reſte du mal en gardant l'ordre de certains iours qui ſont affectez à cela: La meſme choſe ſe fait dans les Fievres intermittentes. De ſorte que le choix des iours critiques dependant abſolument de la Nature, il faut que ce ſoit elle auſſi qui choiſiſſe ceux où les ac-

cez des Fievres ont accouſtumé de ſe faire & par conſequent que ce ſoit elle qui cauſe tout le trouble & l'agitation qui s'y fait. En pourroit-on douter, puiſque c'eſt elle qui fait auancer les criſes & les accez lors qu'ell'eſt irritée par la quantité ou par l'acrimonie des humeurs? Car ſi cette anticipation vient d'elle, il faut que ce ſoit elle auſſi qui attaque, qui agite & qui cauſe enfin tout l'orage.

Mais il ne faut que conſiderer le Tremblement qui deuance les accez; car on ne peut douter que ce ne ſoit le commencement de la fiévre, puſqu'il fait partie des mouuemens critiques. Cependant c'eſt vne choſe certaine que c'eſt la faculté naturelle qui ſecouë les fibres des parties de la meſme façon qu'elle ſecouë les nerfs dans la conuulſion pour chaſſer ce qui l'incommode: Et la pluſpart des Medecins ne font pas de difficulté de mettre ce Tremblement au rang des mouuemens conuulſifs: De ſorte qu'on peut conclurre de là que du moins c'eſt la Nature qui commence la Fievre. 3. Obſeru.

On dit à la verité que c'est l'humeur pourrie qui se meut, & qu'en passant à trauers des parties sensibles, elle les picque & les irrite, d'où vient le Tremblement, & qu'ainsi le mouuement de cette humeur est le veritable commencement de l'accez & non pas la Nature. Qu'en effet le pouls paroist alors dur, petit & resserré, auant mesme que le tremblement arriue; et que cette sorte de pouls ne peut venir que de l'oppression que la vapeur de l'humeur agitée cause dans le cœur.

Mais sans examiner cette opinion qui reçoit mille difficultez, il est bien plus vraysemblable que cette sorte de pouls procede de la contraction du cœur & des arteres, & que ce qui se fait dans les parties exterieures où les fibres du cuir se resserrent dans le frisson, commence dans le cœur & dans les vaisseaux qui en dependent.

Et c'est en cela qu'il faut admirer l'art & la preuoyance de la Nature, qui mesnage ses efforts auec ordre & selon la grandeur du mal qu'ell'a à combattre. Car auant que d'enuoyer contre luy les esprits qui sont

ſes principales forces, elle retire au centre du corps ceux qui ſont aux parties exterieures pour ſe fortifier, d'où vient le froid que l'on y ſent ; et en meſme temps elle reſſerre pour le meſme deſſein les fibres du cœur & des arteres, ce qui rend le pouls dur, petit & reſſerré. Puis apres elle fait la meſme choſe dans les autres viſceres où d'ordinaire le mal eſt caché, & par la contraction qu'elle fait faire à leurs fibres, les humeurs qui y ſeiournent ſont preſſées & contraintes de ſortir & de ſe reſpandre dans les cauitez voiſines, d'où viennent les baaillemens, la ſoif, les vomiſſemens & les flux de ventre & d'vrine. Et comme elle voit que cela ne ſuffit pas pour chaſſer l'ennemy, elle ſecouë les fibres de la peau & y cauſe ce mouuement que les Medecins appellent Horreur : enfin elle ſecoüe les fibres des muſcles, d'où vient le Tremblement de tous les membres. Apres quoy elle irrite la chaleur naturelle & ſoûleue tous les eſprits comme ſes dernieres & principales troupes qui doiuent acheuer le combat & remporter la victoire ; et c'eſt

ce qui fait l'ardeur que l'on ſent par tout le corps, & qui s'appelle communement la Fievre.

Ce n'eſt pas que la Nature employe tous ces efforts contre toute ſorte d'ennemis, il y a des Fievres qui commencent d'abord par la chaleur comme les ephemeres ; il y en a où l'on ne ſent que le froid, comme les quotidiennes & les derniers accez des autres Fievres ; il y en a auſſi où le tremblement ſe fait, comme aux tierces où il eſt plus violent, & aux quartes où il eſt plus long : il y a meſmes des friſſons & des tremblemens qui ne ſont ſuiuis d'aucune chaleur comme en quelques indigeſtions & quand le froid ſaiſit le corps. Et toute cette varieté vient de la connoiſſance qu'a la Nature de la foibleſſe ou de la force du mal, & de la facilité ou difficulté qu'elle croit auoir à le chaſſer, comme il eſt aisé à iuger.

Or ce qui doit perſuader que tous ces mouuemens ſe font par la Nature, c'eſt qu'elle les fait toute ſeule en d'autres rencontres de la meſme maniere & pour la fin que dans les Fievres. Car dans la Triſteſſe

ſteſſe le pouls eſt dur, petit & reſſerré par la contraction qu'elle cauſe dans le cœur & dans les arteres, comme nous auons dit. Cela paroiſt encore dauantage dans la Peur, qui outre cela cauſe des flux de ventre & d'vrine, & fait trembler tout le corps parce qu'elle fait reſſerrer les fibres des viſceres & des muſcles, comme nous monſtrerons plus amplement au Chapitre de cette Paſſion. En tout cas, il n'y a point là d'humeur qui puiſſe eſtre accusée de picquer les parties ſenſibles, & tous ces accidens ne ſont que les mouuemens que l'Ame ſçait qu'il faut faire pour ſe fortifier & pour s'oppoſer aux maux dont ell'eſt menacée. Mais ce lieu ne permet pas que nous nous eſtendions dauantage ſur ce ſuiet, c'eſt aſſez d'en auoir marqué le principe auec lequel on peut réſoudre plus facilement & plus raiſonnablement toutes les difficultez, que par les opinions communes. Reprenons le fil de noſtre premier diſcours.

Nous pourrions adiouſter aux raiſons precedentes, que les Fievres ſont plus gran- 4. *Obſer.*

des quand les humeurs sont digerées & prestes à sortir, comme elles sont dans la vigueur des maladies; et que leur vehemence est proportionnée à la force de la chaleur naturelle & à l'abondance des esprits, d'où vient qu'elles sont plus violentes & plus frequentes dans les ieunes-gens que dans les vieillards, & dans les hommes que dans les autres animaux qui n'ont ny tant de sang ny tant d'esprits qu'eux. Car quoy qu'on puisse tirer de là vne preuue certaine que la Fievre se fait par la Nature, nous ne voulons pas nous en seruir, & nous nous contentons d'en adiouster aux precedentes vne seule qui nous semble demonstratiue de cette verité.

5. *Obseru.* C'est qu'il y a des maladies tres-dangereuses, où la Fievre cesse tout à coup sans tirer le malade du peril où il est; car il demeure quelques iours en cét estat, & tres-rarement euite-t-il la mort apres cela. Or il est indubitable que cette cessation vient de ce que la Nature ne fait plus d'effort contre le mal & est contrainte d'abandon-

ner le combat qu'ell'auoit commencé. De ſorte que ſi la Fievre paroît quand elle l'attaque, & qu'elle ceſſe quand elle ceſſe de l'attaquer, il y a neceſſité de croire que la Fievre n'eſt autre choſe que l'effort & l'agitation que la Nature ſe donne pour chaſſer les maux. Mais ce n'eſt pas dans ces ſeules rencontres, où elle quitte ainſi le combat, il y en a cent autres où elle fait la meſme choſe, quoy que ce ne ſoit pas toûjours auec le meſme peril. Combien y a t-il de criſes qu'elle tente, qu'elle commence & qu'elle ne termine point? Combien y a t-il de playes qu'elle abandonne ſans y enuoyer plus d'eſprits ny d'humeurs & qui pour ce ſuiet perdent la couleur, la tumeur & la Douleur qu'elles auoient?

Enfin ce qui acheue de me perſuader pleinement cette opinion, c'eſt la facilité qu'elle donne à trouuer la raiſon des Fievres Intermittentes, que l'on met au rang des choſes les plus cachées qui ſoient dans l'vniuers. Car ſupposé que la Nature ſe ſoûleue & s'agite pour attaquer le mal, il eſt 6. obſer.

certain que si elle ne le peut vaincre dans vn seul assaut, & qu'il ne soit pas si pressant qu'il la doiue tenir continuellement soubs les armes, en vn mot qu'il luy donne temps pour respirer, elle retourne à la charge apres s'estre reposée ; de la mesme façon qu'elle fait dans les Crises qu'elle reitere souuent trois ou quatre fois dans vne mesme maladie, quand les premieres n'ont pas épuisé entierement la cause du mal. Elle fait donc la mesme chose dans les Fievres, n'ayant peu chasser le mal aux premiers accez, ell'en excite d'autres & meslant toûjours le repos au trauail, elle continuë iusques à ce que le mal soit tout à fait dissipé. De sorte que selon qu'il est plus ou moins difficile à surmonter, elle fait aussi plus ou moins d'attaques ; c'est pourquoy les Fievres bilieuses se terminent en moins d'accez que les pituiteuses & les melancholiques, parce que la bile se digere plus facilement que la pituite ou la melancholie.

Or il faut remarquer que les humeurs qui excitent les Fievres intermittentes ne sont pas dans les grands vaisseaux, & par

consequent n'estant pas en vn lieu si important ny qui fasse craindre vn si grand peril, elles ne pressent pas tant la Nature qui a temps de se reposer apres les auoir assaillies. Car on ne peut pas douter qu'elle ne se lasse dans les efforts qu'elle fait, & qu'apres elle ne cherche le repos pour reparer ses forces. Pour l'ordinaire elle ne peut souffrir plus d'vn iour la peine d'vn grand trauail, & apres ce temps-là ell'est contrainte de se reposer; c'est pourquoy les crises, les redoublemens & les accez des Fievres se terminent ordinairement en vingt & quatre heures. Mais le repos qu'elle prend apres cela, est plus long ou plus court, selon qu'elle s'est plus ou moins lassée dans l'attaque qu'ell'a faite. Or elle se lasse plus ou moins, selon qu'elle trouue plus ou moins de resistence, selon que l'ennemy est plus ou moins dangereux.

Car comme la Pituite n'est pas si esloignée de la constitution du sang ny des principes de la vie que les autres humeurs, parce qu'ell'est humide & que celles-là sont seiches, & qu'elle n'est pas si agissante à

cause de sa froideur, elle ne donne pas tant de soin ny de peine à la Nature & ne l'oblige pas à faire vn si grand effort ny à se reposer si long temps que les autres. C'est pourquoy les accez n'en sont pas si violens, & apres quelques heures de relasche, la Nature retourne à l'assaut, & attaque ainsi tous les iours.

Mais la Bile qui est seiche & actiue & qui est capable d'alterer en peu de temps les parties, la met plus en peine & luy fait faire de plus grands efforts pour la combattre. De là vient qu'elle ramasse & irrite dauantage la chaleur & les esprits, & cause vn plus grand frisson & vn plus violent accez. Apres cela aussi elle prend dauantage de repos, & veut auoir vn iour entier pour se remettre.

Enfin la Melancholie qui est tout à fait opposée à la vie estant froide & seiche, & qui est par consequent plus ennemie de la Nature & plus difficile à vaincre, la lasse bien plus que les precedentes, & luy fait prendre aussi deux iours entiers pour se delasser. Que si cette humeur acquiert

quelque qualité maligne qui luy donne plus de peine, ell'adiouste vn ou plusieurs iours à son repos & fait les Fievres quintaines & les autres qui reuiennent de sept en sept & de neuf en neuf iours.

Ie sçay bien que l'opinion commune rapporte ces differens accez au mouuement particulier de ces trois humeurs, qui par vne proprieté specifique qu'elles ont, se meuuent elles-mesmes en certains iours. Mais si cela estoit, il faudroit contre l'experience, qu'apres la mort du malade, ou apres estre separées de son corps par quelque moyen que ce fust, elles eussent encore les mesmes mouuemens, puisqu'elles sont les mesmes qu'elles estoient auparauant & qu'elles ne peuuent perdre leurs proprietez specifiques. Outre que les Fievres quartes se changent quelquefois en tierces, & qu'il faut en ces rencontres ou que la melancholie se change en bile, ou qu'elle acquiere les proprietez specifiques de la bile, ce qui n'est point vray-semblable. D'ailleurs c'est la melancholie qui cause les Fievres dont les accez reuiennent de

cinq en cinq, de ſept en ſept ou de neuf en neuf iours, comment a t-elle perdu là ſa proprieté ſpecifique ? Il eſt donc plus à propos de reconnoiſtre la Nature pour cauſe de tous ces mouuemens, puiſqu'ell'a en ſoy le principe qui la fait mouuoir, & qu'il y a d'autres occaſions où elle ſe meut en certains iours & ſe repoſe apres, ainſi qu'elle fait dans les Fievres intermittentes, comme nous dirons en ſuite.

Mais il y a vne choſe qu'on peut obiecter contre ce que nous auons dit cy-deuant, à ſçauoir que les derniers accez viennent toûjours aux meſmes iours que les premiers, quoy que l'humeur ſoit alors diminuée & moins rebelle. Or il eſt certain qu'eſtant en cét eſtat la Nature ne doit pas auoir tant de peine à l'aſſaillir, & qu'elle n'a pas auſſi beſoin de tant de repos qu'au commencement, & par conſequent la laſſitude qu'elle ſouffre ne peut eſtre la cauſe generale des interualles qui ſont entre les accez ; ou bien il faudroit contre l'experience, que l'ordre des iours ſe changeaſt ſur la fin des Fievres.

Cette

Cette difficulté eſt bien plus difficile à reſoudre dans l'opinion commune que dans la noſtre. Car outre que nous pourrions rapporter cét effet à la couſtume que la Nature a priſe dans les premiers accez & qu'elle garde iuſques aux derniers, ainſi qu'elle fait en pluſieurs autres rencontres; il eſt certain que comme toute la connoiſſance qu'a la partie baſſe de l'Ame, qui certainement eſt grande & merueilleuſe, eſt née auec elle & doit eſtre du rang de celle qui vient de l'Inſtinct, elle ſçait par ce principe toutes les choſes qu'elle doit faire, & connoiſt par conſequent les humeurs qui l'incommodent, le temps où elle les doit attaquer & le repos qu'elle doit prendre en ſuite. De ſorte qu'ell'a ſes iours reglez pour chaque eſpece d'humeur; et la grande ou petite quantité où cette humeur peut eſtre, n'apporte aucun changement à l'ordre des iours qui luy ont eſté preſcrits: Parce que c'eſt vn ordre general qui deuoit auoir ſes meſures certaines & conſtantes, & qui ſe deuoit par conſequent regler ſur l'eſpece de l'humeur qui eſt inuariable, &

non sur la quantité qui est diuerse & changeante. Mais cét ordre a esté fixé à certains iours sur le plus grand trauail que chaque espece d'humeur pouuoit causer à la Nature, & sur le plus long repos qu'elle deuoit raisonnablement prendre apres. De sorte qu'il est tousiours vray que la lassitude & le repos qu'elle peut auoir, sont les causes des interualles qui sont entre les accez.

Cela ne sera pas difficile à croire si on se souuient que la mesme chose se fait dans les Crises qui sont reglées à certains iours qui sont connus de la Nature, & qu'elle ne peut connoistre que par cette science infuse qui se remarque dans l'Instinct. Car elle ne manque iamais de se mouuoir en ces iours-là & de se reposer en suite tout le temps qui est entre deux, sans que la quantité ou la qualité des humeurs qu'elle doit chasser apporte aucun changement à cét ordre-là. Elles peuuent à la verité faire auancer ou retarder ses mouuemens, mais c'est tousiours en gardant les mesures qui luy ont esté prescrites, tout de mesme qu'-

elles font auancer ou reculer les accez ſans changer l'ordre des iours.

Ie ſçay bien qu'il y arriue des irregularitez, & que les criſes & les accez ſe font quelquefois en des iours extraordinaires, comme quand la criſe ſe fait le ſixiéme iour qui ne ſe deuoit faire que le ſeptieſme; comme quand les Fievres quartes ſe changent en tierces; comme quand les Fievres bilieuſes ont leurs redoublemens en des iours pairs qui les deuroient auoir regulierement en des iours impairs. Mais toutes ces obſeruations ne deſtruiſent pas l'ordre qui a eſté preſcrit, elles font voir ſeulement le dereglement où la Nature tombe quelquefois par l'eſtonnement que ſa foibleſſe ou la grandeur du mal luy cauſent, en ſorte qu'elle perd ſa conduite ordinaire & s'abandonne à la violence de l'ennemy. Car non ſeulement elle n'obſerue plus en cét eſtat les temps qui luy ſont ordonnez pour l'aſſaillir; mais elle ne ſe ſert pas meſme des moyens & ne prend pas la commodité des lieux qui ſont neceſſaires pour cela: puiſque ſouuent elle excite vne euacuation

pour vne autre & qu'elle la fait par des voyes incommodes & dangereuſes ou qui ne reſpondent pas à la ſource du mal. Auſſi ne tombe-t-elle iamais en ces dereglemens, qu'elle ne ſoit en peril, & que les maladies ne ſoient mortelles ou tres-difficiles à guerir.

Apres toutes ces raiſons, nous pouuons aſſeurer que c'eſt la Nature qui allume la Fievre en ramaſſant la chaleur & les eſprits dans le cœur & les enuoyant apres aux parties malades pour aſſaillir & combattre le mal. De ſorte que c'eſt vn ſecours & vn remede qu'elle iuge neceſſaire & qui en effet diſſipe ſouuent la cauſe des maladies. N'importe qu'elle cauſe de grands deſordres dans le corps & qu'elle faſſe ſouuẽt perdre la vie. Car il n'y a point de grand remede qui ne trauaille celuy qui le prend. La Toux n'eſt elle pas deſtinée de la Nature pour deſcharger les poulmons des humeurs qui s'y ſont amaſſées ? cependant ell'ouure ſouuent les veines & fait ſortir l'Ame auec le ſang. La Criſe qui eſt vn mouuement que la Nature fait pour chaſſer le mal, ne laiſſe pas

quelquefois de tuer le malade ; enfin les Hommes meurent de la Fievre , comme les Enfans meurent de la Verole, nonobſtant que ce ſoit vne euacuation neceſſaire & causée par la Nature. A la verité il le faut confeſſer , c'eſt vn Medecin qui ſe trompe dans ſes cures auſſi bien que les autres : quelquefois elle ſe haſte trop dans l'vſage de ſes remedes, & il ſeroit ſouuent plus à propos qu'elle laiſſaſt digerer peu à peu l'humeur dont elle craint le deſordre, que de la vouloir chaſſer de force par la Fievre ou par quelqu'autre ſemblable mouuement. quelquefois auſſi elle y eſt negligente , & laiſſe paſſer l'occaſion d'employer ces moyens qui pourroient diſſiper le mal ſi elle s'en ſeruoit quand il faut & comme il faut. Car l'apoplexie eſt preſque touſiours incurable faute d'vne Fievre excitée de bonne heure & auec violence ; Il y a meſme des conuulſions & des coliques qui ſe gueriroient, comme Hippocrate a remarqué, ſi la Nature ſe ſouuenoit d'y appliquer ce remede. Enfin elle s'en ſert ſouuent quand il n'eſt plus temps & lors qu'elle n'a plus

Extraict du Priuilege.

PAR Lettres patentes du Roy, il est permis au Sieur de la Chambre son Medecin ordinaire, de faire imprimer en telle marge & charactere qu'il voudra, *le troisiéme & quatriéme Volume des Characteres des Passions, où il est traité de la Nature & des Effets de la Haine & de la Douleur*, auec deffences à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer ny vendre ledit Liure durant le temps & espace de quinze années sans le consentement dudit Sieur de la Chambre sur peine de trois mille liures d'amande, confiscation des Exemplaires, de tous despens dommages & interests, comme il est plus au long contenu esdites Lettres de Priuilege. Donné à Paris le 21. Avril 1659.